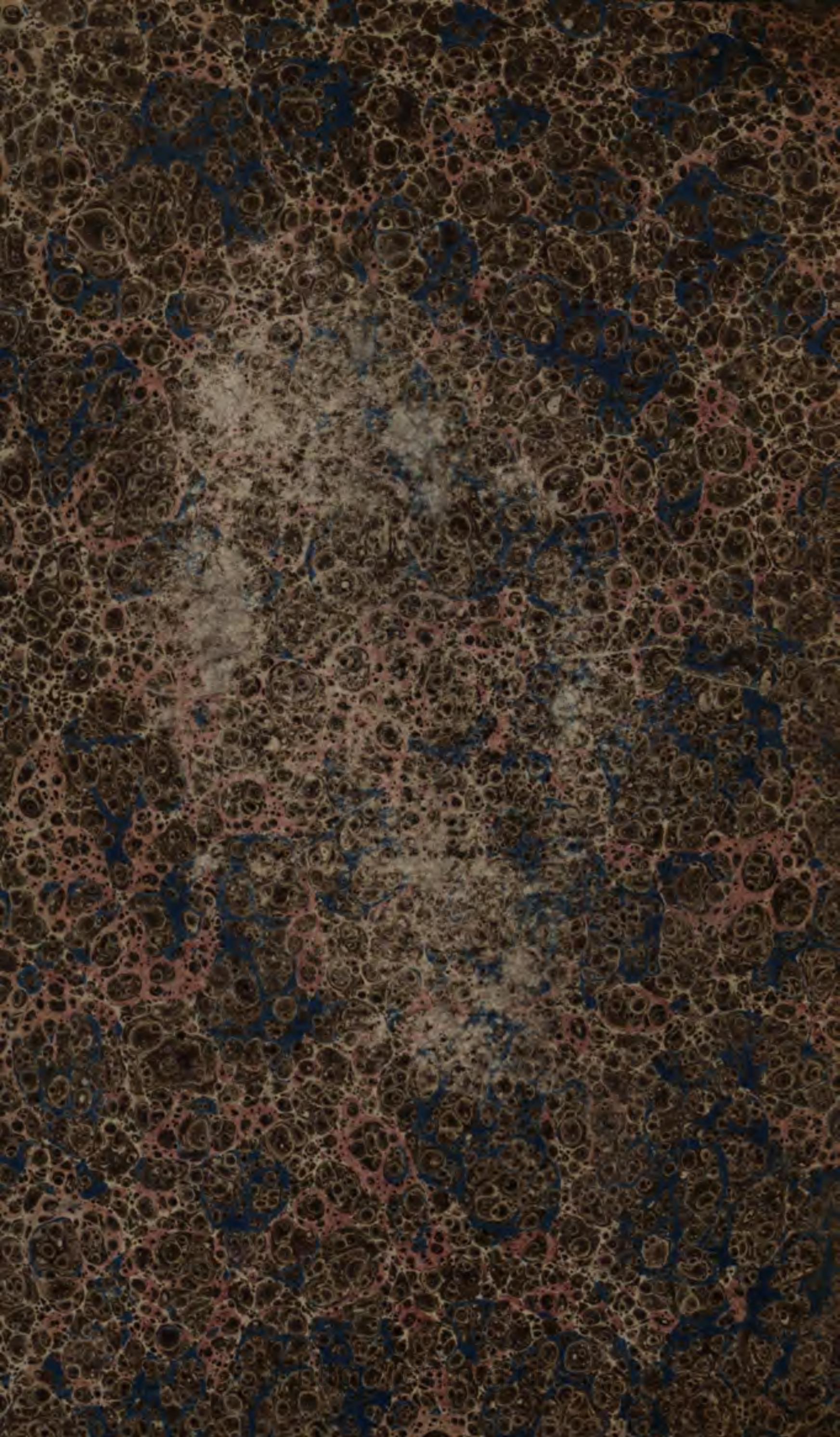
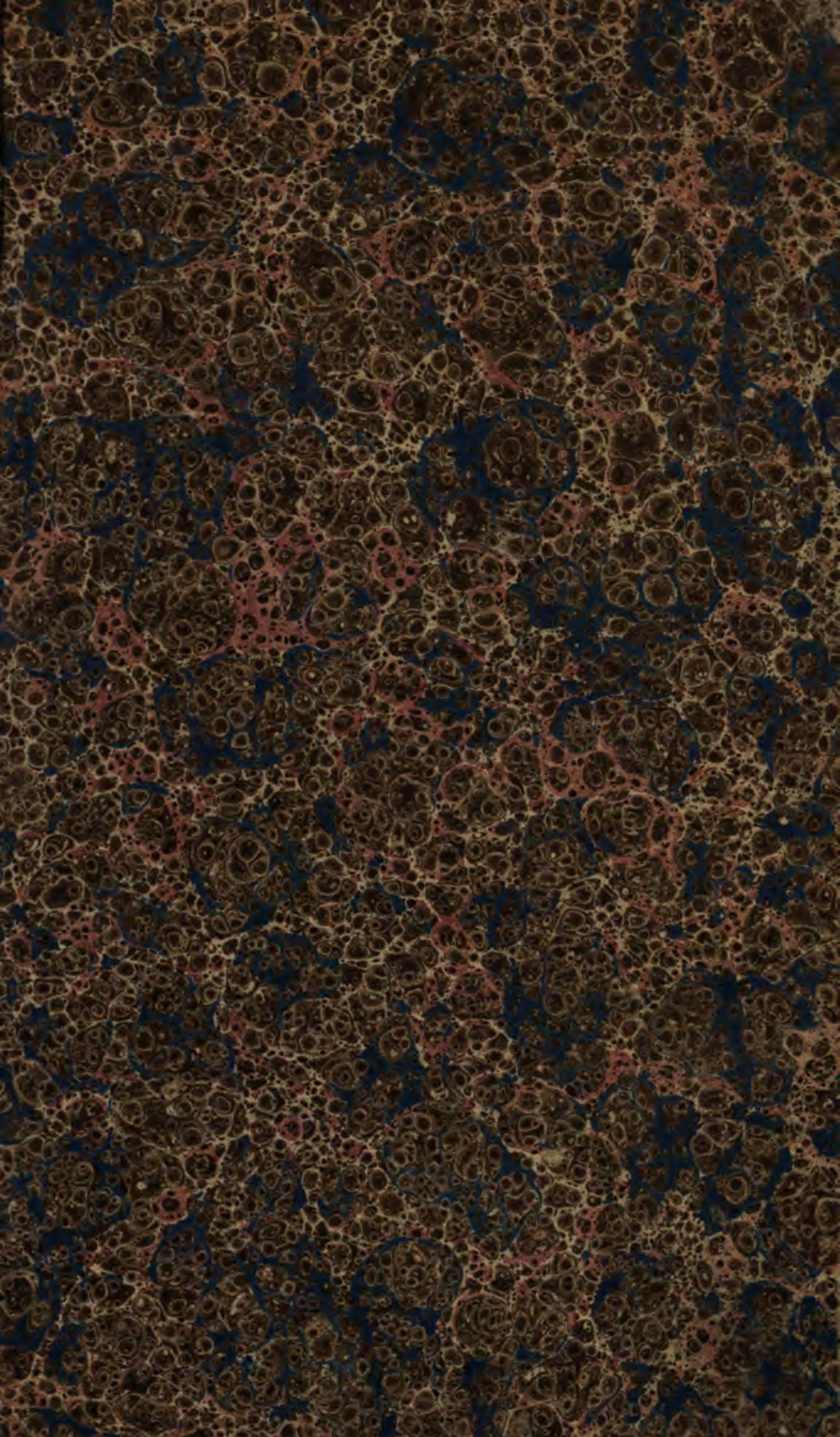








LES MOSCOVITES.

OLESSIA.

LES MOSCOVITES.

OLESSIA,

HISTOIRE VOLHYNIENNE.

PAR

ACHILLE LESTRELIN.

LAISNÉ, LIBRAIRE, ÉDITEUR,

Galerie Véro-Dodat, 14.

PARIS. — 1837.



Imprimerie de Gregoire et Comp., rue du Croissant, 16.

Coup d'oeil sur la Volhynie.

« Lorsque l'empereur Alexandre
» occupa l'Imirette comme souverain,
» et qu'il exerça la suzeraineté sur la
» Mingrélie et le Gouriel, le premier
» acte de son administration fut de dé-
» fendre aux Turcs la vente des escla-
» ves. Ne suivant que l'élan de son
» cœur magnanime, il employa son pou-
» voir pour mettre un frein aux vexa-
» tions des princes et des seigneurs
» envers leurs sujets, et leur interdit
» le droit de mutilation et la peine de
» mort, qu'ils exerçaient depuis long-
» temps avec cruauté ».

Toutes les généreuses actions de ce monarque prouvent évidemment qu'il n'aurait pas hésité à rendre la liberté aux peuples de son empire, s'il avait pu le faire sans danger pour la tranquillité de l'Etat, et sans occasioner la ruine totale de la noblesse ; mais l'ignorance, la superstition, la paresse des serfs, accoutumés à ne travailler que par la crainte des punitions réservées à leur désobéissance, ont entravé les désirs philantropiques de son cœur paternel.

La Volhynie appartenait anciennement à la Russie, qui la vit passer sous le pouvoir des Polonais lors de l'invasion des Tatares. Maintenant elle

forme une province russe depuis le premier partage de la Pologne, en 1772, sous le règne de Catherine II.

Elle est bornée par les gouvernemens de Galicie, de Podolie, de Kief, de Minsk, de Grodno et le royaume de Pologne. Ses habitans sont polonais, russes et juifs. Elle est arrosée par plusieurs petites rivières, dont quelques unes sont navigables. Elle renferme beaucoup d'étangs très poissonneux. Elle est fertile en grains, dont elle tire toute sa richesse. Elle a de belles et immenses forêts qui fournissent du bois de construction à Dantzig. Sa potasse, son miel, y sont aussi d'un grand produit. On y trouve des

fabriques de draps, de verreries, de porcelaines, de faïence, de voitures; des mines de fer, des forges, des haras, parmi lesquels deux de race arabe : l'un appartient au comte Rzévouski, l'autre au prince Sangouschko.

Les Tatares vinrent souvent en Volhynie ; on lit même, dans de vieilles chroniques, qu'en 1618, ils en emmenèrent 30,000 habitans en captivité.

Chaque propriétaire a le droit de faire de l'eau-de-vie, de la bière, de planter du tabac, et il en a le libre débit sur ses terres.

Jytomirz est la nouvelle capitale du gouvernement : Lousko est l'an-

cienne. C'est encore dans cette dernière ville que l'évêque catholique-romain tient sa résidence: l'archevêque grec habite Ostrog. Les tribunaux sont fixés à Jytomirz; c'est là que demeurent le gouverneur de la province et les employés.

La Volhynie est divisée en 12 districts qui renferment 1,064,710 habitans, d'après le recensement de 1816.

Il y a des marchands étrangers établis dans la ville de Berdytchef, qui appartenait à la famille des princes Radzivil: c'était autrefois une ville bien commerçante et le premier marché aux chevaux de la Russie et de la Pologne. On y en amène encore des

provinces environnantes ; mais ce qu'il y a de curieux, ce sont des troupeaux de chevaux sauvages conduits de la Tatarie, qu'on vend pour vingt et trente ſrancs au choix.

Dans les beaux jours de la Volhynie, lorsque les douanes ne mettaient pas d'entraves au commerce, que les grains se vendaient à bon prix dans les ports de Dantzig et d'Odessa, alors les propriétaires volhyniens ne comptaient que par ducats ; maintenant le manque d'argent a ſait tomber la foire de Berdytchof, et les marchands turcs, arméniens et allemands ont cessé de la ſréquenter.

Le lycée du gouvernement, qui était

à Krzémiensec, vient d'être transféré à Kief; le gymnase est à Jytomirz. Il y a beaucoup d'écoles publiques, dont plusieurs sont tenues par les Basiliens, les Pierristes; celles des Jésuites ont été dissoutes lors du bannissement de cet ordre religieux en 1819.

Ce gouvernement renferme un très grand nombre de monastères d'hommes. Les plus riches sont ceux de Potchayof et de Berdytchof. Ce premier possède une petite madone qui pleure toujours et dont les larmes mêlées avec de l'eau bénite se vendent en bouteille aux nombreux pélerins.

Chaque grand village a une église du rite grec. Souvent des hameaux très

éloignés] dépendent de la même paroisse; mais dans chaque bourg, dans chaque village, sur tous les chemins qui se croisent, où l'on a placé une croix, on est certain de trouver un cabaret, tenu par un trompeur d'hébreux, qui débite avec usure l'eau-de-vie et la bière du seigneur du lieu.

Quand un paysan est pris comme domestique au château seigneurial, qui n'est presque toujours qu'une maison de bois, il quitte aussitôt les marques de la servitude, c'est-à-dire qu'il ne porte plus la chemise par dessus le pantalon. On lui fait la barbe, s'il en a; on lui coupe les cheveux, on l'habille; et selon la volonté de son maî-

tre, il devient musicien ou cuisinier, peintre ou cocher, perruquier ou cosaque pour monter derrière la voiture. La crainte des coups lui donne la capacité; il devient ce qu'on veut : le bâton seigneurial est une baguette magique.

Il n'y a pas soixante ans que les paysans de Volhynie ont commencé à cultiver les pommes de terre. D'abord ils avaient cru des prêtres ignorans qui leur disaient que c'était un péché; mais la nécessité a vaincu leurs scrupules.

La soupe aigre (barchtch) est un aliment auquel les peuples du nord sont accoutumés. Une personne digne de foi m'a raconté que les betteraves

ayant été mangées par les chenilles, il y a quelques années, plusieurs districts s'en trouvèrent entièrement dépourvus : alors les paysans, privés de leur soupe journalière, eurent le scorbut dans un court espace de temps, et leurs jambes se couvrirent de grandes taches noires.

Toute leur nourriture se compose de légumes et de fruits aigris dans l'eau avec du sel et différentes herbes odorantes. C'est ainsi qu'ils mangent des choux cuits ou crus, des concombres, des pommes, des cerises, etc. Ils aiment encore beaucoup le gruau (kacha) de sarrasin, d'orge, et surtout celui de millet ; ils le font cuire

à l'eau avec du sel : il doit se servir sec. Comme dans le rit grec il y a plus de jours maigres que de jours gras, ils mangent beaucoup de champignons, qu'ils ramassent dans les forêts. Ils consument de l'huile de graine de lin, qui remplace le beurre, que l'église leur défend.

Les serfs volhyniens ne connaissent point le goût du café, du thé, du sucre, du vin et des liqueurs. Ils se nourrissent avec ce que produisent leurs champs ; ils n'achètent que le sel; les jours de fête, du poisson ou de la viande ; mais ils aiment l'eau-de-vie de froment, et s'abandonnent souvent à l'ivrognerie.

Il faut remarquer que ces paysans doivent être bien pauvres, puisqu'ils ne payaient encore, en 1824, qu'un impôt de cinq francs par homme. Ils ne font que trois corvées par semaine pour leurs seigneurs , et ils ont à peine de quoi s'énivrer le dimanche, quand le petit-verre d'eau-de-vie, quatre fois plus grand que celui de nos charretiers, ne coûte que deux centimes. Supposons que pour faire leurs dévotions à Noël et à Pâques, il leur en coûtât quatre-vingts copeks (centimes), qu'ils eussent besoin de quinze livres de sel , qu'on paie un rouble trente copeks : leur dépense annuelle monterait donc à la modique somme de

sept francs dix centimes. Supposons encore qu'ils achetassent de la viande tous les jours de fête (elle coûte six copeks la livre), le poisson est à bas prix ; ils ont des poules, des canards, des oies, des bestiaux. Il faut en conclure qu'avec dix francs par an un homme peut se nourrir. C'est lui qui fait sa chaussure d'écorce de tilleul. Il fait encore lui-même son chariot et son traîneau, dans lesquels il n'entre pas un morceau de fer. Sa femme tisse de la toile pour leur linge, et une fourrure de peau de mouton leur dure quatre ou cinq ans.

Le seigneur du paysan doit donner à son serf plusieurs arpens de terre

labourable, une prairie, une place pour bâtir sa chaumière, un potager et la permission de couper autant de bois de construction et de chauffage qu'il en a besoin. Il tient autant de bestiaux qu'il a de foin pour les nourrir. Il a des ruches. Il est maître de son industrie, s'il peut louer un paysan pour remplir ses corvées.

On voit donc que les serfs de cette riche province étant accoutumés à une vie frugale pourraient exister dans l'aisance, s'ils n'étaient pas continuellement trompés par les juifs ; s'ils n'étaient pas souvent opprimés par leurs seigneurs ou par les intendans, et principalement par les *possesseurs* qui

louent les terres des riches propriétaires.

Les denrées sont à bas prix : la mesure de blé (mesure de Volhynie) coûte six florins (Le florin vaut soixante centimes). Le seigle est à deux florins, vingt copieks. L'orge à deux florins. La bouteille d'eau-de-vie à douze copieks. Lorsque le port d'Odessa fournissait annuellement des grains à plusieurs contrées de l'Europe, le froment se vendait en Volhynie à vingt florins la mesure. Ainsi les propriétaires ne reçoivent pas maintenant la troisième partie de leur ancien revenu.

En Pologne, comme en Russie, on compte par ame (douche). Les fem-

mes ne sont point comprises dans ce nombre. Un propriétaire vend-il une seigneurie, il ne fait mention que de la terre labourable, des forêts, des étangs, des prairies, des bestiaux et de la quantité de *gospodazs* ou laboureurs. Pour en augmenter le nombre, on mariait les paysans très jeunes ; mais d'après une loi de l'empereur Nicolas, les filles ne peuvent être mariées avant seize ans et les garçons avant dix-huit.

Un propriétaire est maître absolu de ses serfs. Il peut les unir, selon sa volonté, ou les forcer au célibat. A son gré, il les fait soldats ou les envoie aux colonies militaires par punition. Il en

fait des domestiques, puis les rend aux travaux de la campagne. Il prend les enfans d'un laboureur, le père de famille ou sa ménagère, et en dispose arbitrairement. Il les maltraite, les bastonne; mais depuis l'empereur Nicolas, la police des districts surveille la conduite des nobles, et même celle de leurs intendans. Ils n'ont plus le droit de faire enterrer un mort avant la visite de l'*assédatel* et du médecin de l'arrondissement. Plusieurs seigneurs ont déjà été exilés en Sibérie ou mis au couvent pour avoir martyrisé leurs paysans : nommément une grande dame qui ne pouvait s'endormir qu'aux cris douloureux de ses domestiques,

qu'elle faisait fustiger sous ses yeux ; mais de tels exemples sont rares.

Enfin, si un propriétaire peut vendre ses serfs, en racheter d'autres, il n'a plus le droit de décimer des familles, de séparer une paysanne de son mari ; elle peut le suivre partout, même en Sibérie. Les femmes de ceux qu'il rend aux recrues ne lui appartiennent plus, ainsi que les enfans qui pourraient naître après le départ du mari : le gouvernement s'en empare et les élève militairement.

Les paysans volhyniens sont de la religion grecque, et leurs seigneurs professent la catholique romaine. Ils sont, en général, extrêmement pau-

vres ; mais on ne peut pas toujours accuser les propriétaires de leur misère. Dans les terres où les seigneurs s'occupent eux-mêmes de l'économie rurale, les serfs ont plus de retenue ; ils sont plus riches ; ils ont une paire de chevaux ou de bœufs, des bestiaux, et peuvent se procurer les premières nécessités de la vie. Pourtant, il faut avouer que la noblesse russe et la noblesse polonaise n'ont jamais rien fait pour améliorer la pénible existence de leurs serfs. Il a fallu que la Volhynie fût comptée au nombre des provinces russes, pour que ses infortunés paysans jouissent de la protection des oukases de Pierre-le-Grand et de ses

successeurs, qui protégèrent les esclaves contre les continuelles vexations de leurs maîtres, et fixèrent leurs corvées à trois par semaine.

Je ne veux point nommer les propriétaires nobles, les possesseurs ou fermiers nobles qui commettent encore des cruautés sur leurs serfs, dans le dix-neuvième siècle, dans le siècle des lumières ! L'unique but de cet ouvrage est de dépeindre les mœurs et les usages des serfs de la Volhynie, en 1824. C'est le fruit de six années d'observations. Ce n'est qu'après avoir appris la langue du pays et l'idiome du peuple ; qu'après avoir habité le château féodal et la chaumière de l'escla-

ve, que j'ai commencé cette histoire. En la faisant paraître, j'ai la persuasion qu'elle ne peut pas être lue par les paysans, et que si elle n'ouvre pas les yeux à quelques propriétaires nobles, du moins elle ne causera aucun désordre dans le pays qui m'a donné l'hospitalité pendant plusieurs années.

Long-temps encore l'ignorance des serfs assure leur tranquillité et la fortune de leurs maîtres. Ils vivent comme ont vécu leurs pères. Ils ont un champ qui les nourrit : le surplus de leur récolte paie leurs impôts. Ils travaillent trois jours pour eux, trois autres pour leur maître, et le dimanche

ils se reposent. Si la grèle ou la sécheresse ravagent leurs moissons, d'après les lois, leur seigneur doit les nourrir.

Enfin, plus ou moins, il y des abus dans tous les gouvernemens, et le serf volhynien est un animal d'habitude abandonné à de vieilles superstitions, à de vielles coutumes qui le font passer, sans murmurer, des lois d'un maître humain sous le joug despotique d'un maître cruel. *Vola Boga* (à la volonté de Dieu !) ! disent-ils, et cette persuasion, en les résignant à leur sort, leur donne la force de souffrir, la patience d'obéir. D'ailleurs, comme dit M. le comte de Volney, « qui pourra,

» en effet, mettre un frein à la cupidi-
» té du fort et du puissant ? qui pourra
» éclairer l'ignorance du faible ? qui
» instruira la multitude de ses droits
» et forcera les chefs de remplir leurs
» devoirs ? Ainsi la race des hommes
» est toujours dévouée à la souffrance !
» Ainsi l'individu ne cessera d'oppri-
» mer l'individu. »

à de vielles coutumes ...

ser, sans murmurer, des lois ...

tre humain sous le joug despotique

d'un maître cruel. *Kola Bogá* (à la

volonté de Dieu) disent-ils, et cette

persuasion, en les résignant à leur sort,

leur donne la force de souffrir, la pa-

tience d'obéir. D'ailleurs, comme dit

M. le comte de Volney, « qui pourra

OLESSIA,

HISTOIRE VOLHYNIENNE.

OLESSIA,

HISTOIRE VOLHYNIENNE.

Il était nuit, la neige tombait à gros flocons, et sous son humide épaisseur s'ensevelissaient les traces du léger traîneau. Tout était silence au hameau, dans la forêt; on n'entendait par intervalle que l'aboiement du chien vigilant ou le cri prolongé des gardiens veillant à la sûreté des habitans du village de Klebnofka.

Mais les heures se sont écoulées; quelques nuages encore, comme des géants aériens, parcourent silencieusement la voûte azurée. Le calme est revenu après la tempête, et par sa blancheur éclatante, la neige dissipe l'obscurité de la nuit. Il est onze

heures, tout est dans le repos..... excepté le cœur d'Ivane!.... il a connu l'amour.

Le doux sommeil ne vient plus fermer sa paupière, le désespoir absorbe sa pensée : il aime Olessia, et sa passion commande à tous ses sens agités. Infortuné Ivane, ton amante partage l'amour qui unit vos cœurs innocens : pourtant, tu ne seras jamais son époux!... Le ciel va mettre entre vous une barrière éternelle.

Le seigneur d'Olessia, homme brutal et barbare, ne consent pas à leur union, il sépare deux cœurs vertueux qui n'auraient dû connaître que le bonheur. Rien ne peut fléchir son caractère fier et despotique : le paysan lui appartient avec la terre, il les a achetés, ou bien c'est l'héritage de ses aïeux qu'il gouverne à son gré ; ses volontés sont des ordres irrévocables, tout obéit, tout tremble à son aspect. Cependant, depuis que la Volhynie est comptée au nombre des provinces russes, les lois de Pierre-le-Grand

ont ôté aux seigneurs le droit de vie et de mort qu'ils avaient sur leurs serfs. Plusieurs successeurs de ce grand homme ont donné des oukases pour adoucir le sort des paysans ; mais la Russie est si vaste que le regard paternel de ses souverains ne peut jamais pénétrer jusqu'au fond des provinces éloignées de la capitale.

Ivane, enfant de la nature, était né avec des sentimens nobles, qu'un amour vertueux avait encore épurés. Son père avait passé, avec son maître, quelques années en Allemagne. Il s'y était éclairé, et avait donné à son fils des principes de religion et de morale qui avaient élevé le jeune Ivane au-dessus de la classe ignorante des serfs superstitieux.

Avec les belles qualités de l'ame qu'il possédait, il avait la figure d'un ange et le corps d'un hercule. Ses beaux cheveux châtains tombaient en boucles ondoyantes sur ses larges épaules, ses sourcils épais cou-

ronnaient deux grands yeux noirs, dont le regard sombre et mélancolique, peignait visiblement les peines qui affligeaient son cœur amoureux : à vingt ans, le chemin du bonheur venait de lui être à jamais fermé, son avenir ne devait plus être rempli que d'amertume.

Ses parens sont endormis ; leurs forces physiques, épuisées par les pénibles travaux de la corvée, renaissent dans les bras d'un sommeil réparateur. Le jeune villageois profite de cet instant consacré au repos pour s'éloigner du chaume paternel. Bientôt, au bruit de ses pas, au son de sa voix, le cheval a reconnu son maître, qui, s'élançant sur sa croupe arrondie, le guide hors de l'enceinte du village ; bientôt Ivane a disparu dans l'épaisseur de la forêt. Abandonné à ses tristes réflexions, son léger coursier le conduit sans qu'aucune trace humaine le guide dans ces froids déserts, son propre instinct lui fait retrouver le

même chemin qu'il a parcouru tant de fois.

Déjà la forêt est loin d'Ivane, et semblable à une armée de noirs fantômes, les arbres dépouillés de leur verdure inspirent une secrète horreur; mais le cheval a henni à la voix du chien qui aboie, le villageois a reconnu la chaumière qu'habite son amante; aussitôt il saute à bas de son coursier, tandis qu'Olessia, que son cœur n'aurait pu tromper, accourt au devant de son bien-aimé; elle est déjà dans ses bras, et tâche de le réchauffer par ses innocentes caresses.

O moment plein de charme! bonheur d'un instant, que l'on n'oublie jamais! il serre sa belle amie sur son sein, qui ne respire que pour elle!.... Il se croirait heureux si une triste réflexion ne venait obscurcir cet instant de félicité. Il doit quitter la jeune vierge, il doit se sacrifier pour le bonheur, la tranquillité de l'innocente Olessia;

il le faut! mais comment lui annoncera-t-il cette fatale résolution ?... N'importe, c'est de lui qu'elle doit l'apprendre : il aura la force de la lui dire, il lui donnera le courage de supporter le malheur!

Après quelques momens de silence, Ivane prend enfin la parole : Ma tendre amie, dit-il, les jours d'espérance se sont écoulés comme de beaux songes, et une triste réalité vient les disssiper pour toujours. Tu connais le refus barbare de ton maître : il nous a séparés à jamais !... La volonté cruelle d'un seul homme a détruit le bonheur de deux familles ; son caprice ou sa méchanceté nous a condamné à d'éternelles larmes.... Nous sommes des esclaves..... il nous faut obéir ; il nous faut aimer la personne qu'on nous ordonne d'aimer, il nous faut rire ou pleurer selon les désirs d'un maître despote... oui, il nous faut souffrir, c'est notre sort : pour nous autres serfs, ce destin commenceavec la vie et finit avec

la mort..... J'avais voulu couvrir de roses les chaînes de la servitude, mais ton tyran....

— Dieu soit avec nos seigneurs, interrompit Olessia, le ciel aura pitié de nous, il essuiera nos pleurs, nous serons unis un jour !...

— Oui, dans les régions célestes du séjour de la paix, a répliqué le sombre villageois, et les larmes des deux infortunés se sont confondues.

— Cher Ivane, reprend la jeune fille d'une voix entrecoupée par les sanglots, renonce au dessein de m'abandonner : je ne survivrais pas à notre séparation. Ta sœur m'a dévoilé ton secret ; je sais que tu as le projet de servir sous les drapeaux de ton empereur ; ton maître te le permet ; tu veux acheter ta liberté au prix de ton sang..... mais vingt-cinq ans de périls, vingt-cinq ans d'absence (1)!...

— Je braverais un siècle de souffrance pour conquérir mon Olessia et ma liberté!..

Mon seigneur m'a promis de me livrer au premier recrutement.

— Que deviendrai-je pendant vingt-cinq ans d'absence ? Je gémirai sous le joug de l'esclavage, je vieillirai dans la misère, dans le deuil, dans la douleur ; peut-être un jour Ivane devenu officier oubliera l'humble vierge du hameau ! D'ailleurs, ton nouveau rang ne te donnerait point le droit de m'enlever à mon maître ; je suis son bien : si tu voulais me racheter, peut-être n'y consentirait-il pas ?... O mon bien-aimé, je t'en conjure, reste près d'une amante qui te chérit ; tu lui es nécessaire comme le chêne vigoureux l'est au lierre flexible qui entoure sa taille gigantesque ! Toi seul me soutiens, ta présence fait ma consolation ; enfin, tu es mon tout, mon espérance, mon bonheur ; si tu veux me punir de t'avoir trop aimé, si tu veux m'abandonner, du moins, avant de me fuir, termine mes souffrances ; foule à tes pieds le cadavre de la vierge qui t'a con-

sacré son existence, arrache-lui la vie : elle s'estimera encore heureuse de recevoir le trépas d'une main qu'elle adore !

— Olessia ! mon Olessia! moi, vouloir ta mort ! Ignores-tu que ta vie est la mienne, que je te sacrifierais mon avenir pour améliorer ton sort! J'ai voulu te rendre le repos et la tranquillité du cœur en m'éloignant de toi ; oui, mon idole, ma bien-aimée, je voulais m'associer au malheur pour te rendre à la félicité ; j'espérais que l'absence peut-être et le temps plus encore.....

— Arrête, ingrat, qu'oses-tu prononcer! tu n'as donc jamais cru à ma tendresse? A ces mots elle cache sa figure et dérobe ses pleurs; mais Ivane la presse sur son sein. Tu m'aimes, dit-elle; moi, je t'adore! Si ton amour égale le mien, prends la résolution de souffrir avec moi, aies-en le courage ; au désespoir peuvent succéder d'heureux jours. D'ailleurs, nous ne serons pas séparés; je partagerai tes peines, tes plaisirs; et peut-

être un jour le comte Vladeski se laissera fléchir.....

— Ne prononce point le nom de ce tyran, interrompt le villageois furieux, je le déteste, je l'ai en horreur, et si je ne quitte bientôt ces lieux, le barbare expirera sous mes coups.

— Ciel! s'écrie Olessia en le repoussant involontairement, tu serais capable d'assassiner un noble, tu oserais tremper tes mains dans le sang de ton semblable!.......

— Qu'appelles-tu mon semblable, celui que la terre a vomi pour notre malheur; celui qui, abusant de ses droits inhumains, semble se faire un cruel plaisir d'opprimer le faible obligé de ramper devant sa cruauté et ses caprices! a repris le jeune villageois avec fureur.

A ces mots, prononcés avec véhémence, les parens d'Olessia se sont réveillés. Aussitôt un éclat de sapin résineux est allumé;

sa flamme pétillante dissipe l'obscurité de la nuit.

— Mon cher Ivane, dit le père de la jeune fille en lui présentant une boisson spiritueuse, tu as souffert du froid ; bois cette liqueur, elle te réchauffera. Le villageois obéit par complaisance et se trouve également obligé de répondre aux questions que lui adresse le vieillard. Ensuite il lui annonce l'arrivée du comte Vladeski. Il a hérité, ajoute-t-il, de la brutalité et des vices de ses ancêtres, qui, plus d'une fois, ont souillé leurs mains cruelles dans le sang de leurs malheureux serfs. Mon père fut leur victime; ma sœur Téklusia fut arrachée des bras de son mari pour assouvir la passion outrageante que le frère du comte avait conçue pour l'infortunée. O mes enfans! nous avons bien souffert; mais nous devons nous armer de courage pour souffrir encore. Peut-être le ciel jettera-t-il un regard de pitié sur nous ; peut-être connaîtrez-vous aussi la fé-

licité et le bonheur, auxquels mes cheveux blancs m'invitent à renoncer sur cette terre. Il dit, il embrasse Ivane, et le jeune homme s'éloigne de la famille d'Olessia, qui l'accompagne jusqu'au seuil de la porte. Adieu! prononce la villageoise en lui serrant la main; à demain, à la même heure, je t'attends!... Ivane saute sur son cheval, il est déjà loin, et n'apercevant plus sa bien-aimée, il presse son coursier avec plus de vigueur.

Le ciel était pur et les étoiles étincelantes semblaient jeter de brillans éclairs, tandis que la lune s'élevait silencieusement sous la voûte des cieux. On était dans le dernier mois de l'année; un froid de vingt-six degrés avait gelé la terre à plusieurs pieds de profondeur; aucun oiseau n'interrompait la solitude des bois; tout était silence; les champs ensevelis sous la neige n'offraient plus qu'une surface unie et glacée sur laquelle les flambeaux du ciel se miraient en doublant leur clarté éblouissante.

Cependant Ivane, enveloppé dans une épaisse fourrure; comme un fantôme, traversait la profondeur de la forêt. Le sublime tableau de la nature ne faisait plus d'impression sur son cœur fermé à tout autre sensation qu'à celle de la vengeance; il était malheureux; son amante était opprimée sous le joug d'un pouvoir barbare, sa famille pleurait encore sur le passé et tremblait encore pour l'avenir; et lui, devait-il, pouvait-il rester le timide spectateur des souffrances de ceux qu'il aimait?...

Abandonné à ces tristes réflexions, il poursuivait sa route comme un automate sans ame qui n'agit que par le mécanisme. Toutes ses pensées étaient absorbées par le désespoir. Parfois, se réveillant tout-à-coup, il formait mille projets, enfans de sa fureur, que son cœur, ennemi du crime, désavouait à l'instant. Il voulait assurer le bonheur d'Olessia, il voulait posséder le trésor qu'il devait à l'amour; mais comment?... le pou-

voir d'un maître méchant, que dis-je son pouvoir! son seul caprice est une loi!... Que sommes-nous donc, malheureux serfs? ne nous donne-t-on le titre d'homme que par dérision!.. Quoi! l'on nous refuse même le droit de disposer de notre cœur!!!..... Mais déjà il aperçoit le toit paternel; bientôt il est monté sur le four; la chaleur dégourdit ses membres; il attend le jour avec impatience. Que lui promet donc ce nouveau jour? de nouvelles souffrances!

Le seigneur d'Ivane gouvernait ses sujets avec autant de bonté et de justice que le comte Vladeski montrait de tyrannie envers les siens. Quoique père d'une nombreuse famille qui s'élevait à l'ombre de ses vertus, ses bienfaits pénétraient jusque sous le chaume du malheureux, et ses serfs bénissaient chaque jour la main protectrice qui leur allégeait les chaînes pesantes de l'esclavage. Borovski était propriétaire de trois cents ames: c'était l'héritage de ses aïeux. Il

n'était point sourd à la voix de l'humanité souffrante; aussi était-il aimé des infortunés que le destin avait placés sous sa protection; enfin, cet honnête homme connaissait le bonheur et tâchait de rendre heureux tous ceux qui l'entouraient. N'ayant pas été détruire aux pays étrangers une fortune qui suffisait à ses désirs modérés, il l'employait à soulager ses semblables, et une douce aisance lui faisait couler en paix des jours paisibles qui laissent toujours d'agréables souvenirs pour la vieillesse, exempte de repentir et de remords.

Il eût voulu combler les vœux d'Ivane, unir ce couple intéressant; mais la haine que lui portait le comte Vladeski était un obstacle invincible; rien ne pouvait fléchir le caractère hautain de ce seigneur despote; Borovski se fût vainement humilié jusqu'à la prière : les jeunes amans ne devaient jamais s'unir.

Au lever de l'aurore, Ivane court rempla-

cer son vieux père à la corvée; mais que les heures lui semblent longues!.. Une secrète inquiétude l'agite, il sent qu'éloigné de sa douce amie il n'est plus de bonheur pour lui; d'ailleurs, il craint tout pour Olessia; l'arrivée du comte le glace de terreur; la beauté de la jeune vierge assure son déshonneur; il doit l'arracher au sort inévitable qui l'attend, il doit l'obtenir ou essuyer un refus, puis en mourir de douleur.

Déjà le soleil a disparu de l'horizon pour parcourir l'autre hémisphère. L'obscurité se glisse avec lenteur sous la voûte céleste. Ivane est sur son coursier qui, secondant son impatience, a bientôt franchi la distance qui le séparait de la jeune vierge. Il est près d'elle; il verse dans son sein tous es chagrins, les inquiétudes et l'espérance lqui tour-à-tour empoisonnèrent chaque instant de la journée. Allons, dit-il, allons demain implorer la protection de ton seigneur; ayons encore le courage d'essuyer

une seconde fois le refus barbare du comte Vladeski. Si nos prières, si nos larmes n'attendrissent point son cœur, s'il nous chasse de sa présence, en serons-nous plus malheureux? Peut-être l'héritier du comte, en l'absence de son père, se laissera fléchir...... D'ailleurs, pouvons-nous augmenter le poids accablant de nos souffrances?..... Non! il n'existe point d'être plus infortunés que deux amans qui s'aiment et qu'un pouvoir injuste sépare à jamais!

Enfin, le lendemain est passé, leur sort est prononcé: leurs larmes l'ont annoncé à leurs parens, à leurs amis. En vain ils ont humilié le titre d'homme, en vain ils se sont prosternés aux pieds du comte, en vain ils ont embrassé ses genoux, il est inflexible: *il ne le veut pas!...* Telle est la volonté du père, telle est celle du fils. Olessia est leur esclave, ils lui donneront un époux de leur choix quand ils le jugeront convenable.

Bien des jours se sont écoulés, les deux

infortunés pleurent encore et doivent encore pleurer long-temps; mais on ne leur a pas défendu de se voir, et l'on ne pourrait leur défendre de s'aimer. Si leur corps est esclave, leur cœur est libre; on peut enchaîner leurs volontés; mais leurs pensées, jamais.

Pourtant l'amour essuyait leurs larmes. Déjà le sourire avait reparu sur leurs lèvres amoureuses, leur tendresse avait bravé la cruelle volonté d'un tyran, ils commençaient à oublier leurs souffrances, lorsque de nouvelles peines vinrent les accabler et les plonger dans la profondeur incalculable du malheur.

Un dimanche que la brillaute jeunesse de Vidolska, réunie dans la salle de l'auberge du village, se livrait au plaisir innocent de la danse, entre tout-à-coup l'héritier du comte, suivi de plusieurs jeunes seigneurs polonais. Chaque époux lance un regard douloureux sur sa douce compagne; chaque

amant exprime par un soupir étouffé les craintes de son cœur, chacun croit déjà voir l'objet de sa tendresse au pouvoir du fils de l'oppresseur; et la jeune vierge innocente et la jeune fiancée timide rougissent en baissant leurs beaux yeux bleus, tandis que le fils du comte Vladeski, entouré de ses dignes amis, jouit de l'embarras de ses serfs consternés.

Olessia, belle comme l'illusion, paraissait au milieu de ses compagnes avec tout l'éclat de sa beauté idéale. Bientôt tous les regards se portèrent sur la jeune villageoise, qui, la tête penchée sur le sein, cherchait en vain à cacher l'incarnat dont ses joues venaient de se colorer. Que devins-tu, sensible Ivane, pendant cette scène d'un sinistre augure? Tu crus sentir les douleurs de mille coups de poignard déchirer ton cœur palpitant; tu connaissais trop bien l'infâme conduite des comtes Vladeski pour ignorer le sort futur de ton Olessia; tu présageais

déjà que ta belle amie allait devenir leur victime et que tu devais renoncer à jamais au bonheur de la revoir.

Cependant le jeune comte, couvrant ses noirs desseins sous l'enveloppe d'une bonté feinte, s'approcha de la tremblante Olessia, lui disant avec une bienveillance que trahissaient ses regards amoureux, que c'était un crime qu'une aussi belle créature fût employée aux travaux fatigans du ménage. Tes belles mains, ajouta-t-il, ne toucheront désormais que des ouvrages délicats et ton teint de rose ne sera plus exposé à l'ardeur des rayons du soleil : ta beauté enchanteresse est digne d'être le plus bel ornement du château. Serais-je assez barbare pour laisser végéter dans l'oubli, sous le chaume de la misère, l'innocente vierge des amours!... Sois sans crainte, le printemps de ta vie ne connaîtra point le malheur; ma protection, mes bienfaits accompagneront partout tes pas, et ma générosité soulagera la vieillesse

de tes parens. Il sort en finissant ces mots, et ses yeux restent fixés sur Olessia jusqu'à ce que la porte ait opposé une barrière à ses regards avides.

Quelle fut votre douleur, couple infortuné, en entendant l'arrêt foudroyant qui venait d'anéantir pour toujours les songes de votre jeunesse, les espérances de l'avenir!... Mais les véritables tourmens de l'ame n'ont point d'expressions ; les larmes, les soupirs sont le seul langage d'un cœur affligé, et ce langage n'a point de paroles.

A peine rentré dans la chaumière, le père de la jeune villageoise écouta en frémissant de rage la triste nouvelle qu'Ivane lui raconta.

— Qu'il ne croie pas, s'écria le vieillard, que je lui sacrifierai ma tendre fille!... Les malheurs de mes parens, la mort de ma sœur, n'ont-ils pas laissé de souvenirs dans le cœur des comtes Vladeski!... Faut-il encore le déshonneur de mon enfant chérie pour compléter l'histoire sanglante de leurs

forfaits ! Non ! je ne céderai qu'à la mort l'agneau timide que le ciel m'accorda pour embellir ma vieillesse ; le coupable fils du coupable Vladeski devra souiller mes cheveux blancs pour me la ravir : mon ame se révolte contre les lois barbares sous lesquelles j'ai gémi toute ma vie. Demain, mon cher Ivane, ajouta-t-il, lorsque les vapeurs du soir auront répandu sur nos campagnes les ombres de la nuit, fuis avec mon Olessia, emmène-la loin de nos persécuteurs, sauve-la du déshonneur; je te l'abandonne : elle t'aime, elle te suivra. Allez ensemble chercher un autre asile sur une terre moins malheureuse, éloignez-vous de vos parens, quittez le lieu qui vous vit naître, fuyez vos maîtres puisqu'ils sont vos bourreaux.

— Moi, vous quitter, s'écrie Olessia, ne sais-je pas que je vous perds pour me sauver ! Non, je reste, mon bonheur vous coûterait trop de larmes : un tel bonheur ferait mon supplice.

— Ma fille, je n'ai plus que quelques jours à vivre ; l'âge m'a conduit aux portes du tombeau ; il faut y descendre.....

— Votre fille ne vous y aura pas précipité.

— Malheureuse ! l'amour filial t'aveugle : tu as un avenir ; moi, je n'en ai plus !..... Sauve-toi, ne crains rien, les méchans ne voudront pas attirer sur eux le regard de la justice. Mon corps est trop faible pour supporter une punition rigoureuse ; ce sera la crainte et non la pitié qui délivrera ton père de leur barbarie.

— Si j'osais l'espérer !

— Rassure-toi sur le sort de tes parens, a repris Ivane, nos seigneurs n'ont plus le droit de vie et de mort sur leurs esclaves ; nous avons maintenant des lois qui mettent un frein à leur cruauté.

— Ah ! quel appui peuvent nous promettre ces lois, si elles ne donnent point à deux infortunés qui s'aiment le droit de s'unir

selon les cérémonies de notre religion !

— Fille, interrompt le père d'Olessia, ce n'est pas à nous à raisonner sur ce que nous ne comprenons pas, nous adorons le Dieu de nos aïeux, nous portons les chaînes de nos pères, et nous aimons et respectons l'empereur que le ciel a bien voulu placer sur le trône de toutes les Russies.

Après avoir prononcé ces mots, il s'approche d'Ivane.

— Mon fils, lui dit-il, cette chaumière est l'héritage de mes pères; j'y ai vécu soixante-cinq ans sans avoir besoin d'un trésor qu'elle renferme (2). Viens m'aider à le déterrer; c'est la dot de ma fille : qu'elle te serve à racheter ta liberté, à fuir du pays et à t'établir où le ciel te conduira. Mais si jamais un sentiment d'ingratitude te faisait délaisser la vierge innocente qui partage ton amour, crains la vengeance divine, les foudres célestes atteignent tôt ou tard le parjure, et mon ombre furieuse sor-

tira de l'empire de la mort pour te poursuivre sur la terre.

Ivre de joie, de reconnaissance, l'amoureux Ivane baise les mains du vieillard; il le presse sur son cœur et ne le quitte que pour tomber dans les bras de la tendre villageoise; puis, se tournant vers l'image sainte représentant le patron protecteur de la famille, il pose une main sur son cœur: alors, élevant l'autre vers le martyr couronné, il jure de n'abandonner sa belle amante qu'aux portes de la tombe.

— Oui, s'écrie-t-il avec transport, je serai ton appui sur cette terre, je guiderai ta marche craintive dans le sentier tortueux de la vie; je te devrai ma liberté, je la devrai à la générosité de ton père; mais notre fortune, notre bonheur, existent en nous-mêmes; mon ame, ma vie, sont à toi; mes bras laborieux assureront notre existence; tu seras mon dieu, ma félicité, l'idole que j'adorerai, l'arbitre de mes pen-

sées, de mes actions, et mon amour éternel ne s'éteindra qu'avec le souffle de ma vie, que je te voue tout entière. Viens, viens dans mes bras, timide Olessia, abandonne-toi sans méfiance à la nouvelle destinée que le ciel nous prépare ; ma tendresse et mes soins adouciront les chagrins de l'exil.

La terre est enveloppée des sombres plis du voile des ténèbres ; Ivane quitte son Olessia, il vole chez ses parens. Un sort inattendu lui trace un avenir sur lequel il n'avait jamais osé porter sa pensée. Bientôt il est sous le chaume paternel. On est instruit de sa résolution, on sait qu'il va partir : on le regrette ; mais on l'aime trop pour le retenir. Ses parens ne doutent pas de la bonté du vertueux Borovski, ils ne doutent pas du sort heureux de leur enfant chéri : ils lui donnèrent la vie, mais le hasard lui donne une nouvelle existence.

Enfin le jour a paru. Ivane se présente à son maître. Trois fois il se prosterne à ses

pieds et s'arrête près du seuil de la porte.

— Qu'est-ce qui t'amène vers moi? lui demande Borovski avec bienveillance.

— Seigneur, je viens racheter ma liberté.

— Ta liberté!... tu la mérites, tu es un honnête homme; mais t'ai-je jamais fait sentir le joug de l'esclavage?... Pourquoi veux-tu te séparer de ton maître?... D'ailleurs, es-tu assez riche pour m'en donner le prix?

— Oui, seigneur, répondit Ivane en s'inclinant respectueusement.

— Cet argent est-il légitimement acquis? reprit le gentilhomme.

— C'est la dot d'Olessia.

— Mais la jeune fille ne peut t'appartenir: le comte Vladeski...

— Elle est à moi! je suis heureux, si votre noblesse daigne m'affranchir.

Soudain il fait à son seigneur le récit de l'apparition du comte, il lui annonce la résolution du père de la villageoise et

lui dévoile ses desseins et la prochaine fuite d'Olessia.

— Que Dieu soit avec toi! sois libre, Ivane, prononça le noble Polonais d'une voix solennelle, je t'affranchis; mais avant de t'éloigner de la terre natale, écoute les derniers conseils de ton maître: tu sais que j'aime ton père; tu te souviens encore de mes bienfaits: grave ces paroles dans ta mémoire:

« Adorer Dieu, aimer son prince, sa patrie, se soumettre aux lois, être honnête homme, secourir son semblable, voilà les devoirs de l'homme libre civilisé. La liberté, comme la plupart de nos serfs la comprennent, est l'indépendance du sauvage qui traîne dans les forêts sa paresse, son ignorance et sa barbarie. L'homme est libre de ses actions lorsqu'il veut faire le bien; mais il esclave des lois quand ses passions l'entraînent dans le chemin du vice et du crime. Oui, mon cher Ivane, tu quittes une chaîne de fer pour en

prendre une d'or; mais c'est toujours une chaîne : sans elle, la société des hommes ne pourrait exister.

» Lorsque tu m'appartenais, tu te soumettais à mes ordres, tu obéissais à mes intendans; maintenant tu te soumettras aux lois imposées aux hommes libres. Si tu es laborieux, tu vivras dans l'aisance, sinon, tu végèteras dans la misère, car ton ancien seigneur n'est plus forcé de te nourrir : désormais tu t'appartiens, tu es le maître de tes actions, tu seras l'auteur de ta prospérité ou de ton malheur.

» Telle est ta nouvelle existence, tels sont les nouveaux devoirs que t'impose la liberté que tu viens d'acquérir. Sache profiter de mes conseils, et jouis sagement du bonheur que je te souhaite. »

A ce discours paternel, Ivane embrasse les genoux de son seigneur. — Vous êtes mon bienfaiteur, s'écrie-t-il, je vous dois la liberté, ma félicité, mon nouvel avenir! Sa

bouche ne trouve plus d'expressions pour dépeindre sa joie et sa reconnaissance, sa langue est restée muette.

Pourtant, de retour dans la chaumière qui l'a vu naître, il fait ses adieux à sa famille, reçoit la bénédiction de ses parens, et part le cœur rempli d'impatience pour le village de Vidolska. Mais quel morne silence règne autour de la cabane de son amante! Pourquoi le chien favori de la jeune villageoise n'est-il pas accouru au devant d'Ivane?... Pourquoi la tendre Olessia ne paraît-elle pas elle-même? Il entre en jetant un regard inquiet sur tout ce qui l'environne: il trouve les parens de sa bien-aimée en proie à la plus affreuse douleur.

— Qu'avez-vous? leur demande-t-il, où est Olessia?...

— Où, reprend le vieillard désolé, où!... au pouvoir de notre tyran, et..... peut-être déjà déshonorée!

— Courons!.... il est peut-être encore

temps de la sauver! s'écrie Ivane en s'élançant vers la porte, courons l'arracher des bras de son infâme ravisseur!...

—Arrête, mon fils, tous secours sont inutiles, les avenues du château sont gardées, on ne peut en approcher; d'ailleurs, si l'on nous surprenait, le comte Vladeski nous ferait cruellement punir ; peut-être aurait-il encore la perfidie de nous livrer à la justice comme deux rebelles, et l'infortunée Olessia n'aurait plus de vengeurs!... Souffrons, ajouta-t-il, mettons notre espoir dans l'équité de notre souverain; tôt ou tard sa bienveillance nous tendra une main secourable pour nous délivrer des vexations de nos maîtres.

— O cruelle situation! suis-je donc condamné à rester le témoin froid et silencieux du déshonneur de mon amante! dois-je donc encore me taire, ne puis-je risquer ma vie pour sauver ses jours! Elle est à moi, je dois la délivrer ou Vladeski périra sous mes coups.

—Un chrétien peut-il verser le sang de son semblable sans attirer la malédiction du ciel sur sa tête et sur toute sa famille! Patientons, l'heure de notre délivrance n'a pas encore sonné; espérons dans la bonté divine, dans la justice de notre empereur. Si l'on nous refuse le droit naturel de l'homme, un jour viendra où nos longues souffrances nous donneront la hardiesse de secouer le joug despotique de nos tyrans. Alors, malheur à ceux qui, depuis des siècles, nous oppriment dans l'esclavage; notre vengeance sera aussi éclatante que nos malheurs ont été grands: les bons et les méchans seront ensevelis sous les ruines de leurs châteaux.

Pendant ce discours, Ivane est resté comme pétrifié; mais, sortant tout-à-coup de cette léthargie pénible, il s'écrie avec fureur: Jusqu'à présent j'avais supporté silencieusement l'injustice du comte Vladeski; maintenant il faut mourir ou sauver Olessia: je vole à sa défense. Et, se précipitant hors de

la chaumière, il a disparu avant qu'on ait pu opposer une barrière à son dessein hardi. Son projet est audacieux; pourtant l'espérance lui sourit. Le ciel, se dit-il, ne délaisse pas toujours le malheureux, si quelquefois il semble protéger le crime...

Après un long détour à travers les neiges, l'amant infortuné est parvenu au jardin du château, dont il escalade la haie. Guidé par son amour et son désespoir, il arrive bientôt, sans être aperçu, sous les fenêtres de l'appartement du jeune comte. Ciel! quel spectacle douloureux s'offre à ses yeux!.. Olessia, échevelée, suppliante, est prosternée aux pieds de son ravisseur; l'infâme emploie tour-à-tour les caresses et la force pour vaincre sa vertu.

— Arrachez-moi plutôt la vie, disait la vierge éplorée, je meurs sans regrets si je meurs sans tache!

— Ta vie m'appartient; mais avant que j'en dispose, obéis, soumets-toi aux ordres

de ton maître, ou sinon, j'appelle mes gens, puisque la violence seule peut vaincre ton caractère opiniâtre.

— Plutôt la mort! dit Olessia, en faisant de vains efforts pour s'arracher de ses bras.

—Arrête! s'écrie alors l'impétueux Ivane en enfonçant la double fenêtre (3), arrête, vil tyran, la vengeance divine m'envoie au secours de l'innocence!.. Tremble, monstre dénaturé, le ciel est las de tes forfaits, ta dernière heure a sonné.

Le comte effrayé se retourne, mais la menace expire sur ses lèvres. Il n'ose soutenir le regard furieux du libérateur de la vierge, il n'ose braver la hache (4) qu'une main vengeresse suspend sur sa tête. Le danger lui fait abandonner sa proie pour fuir lâchement; l'amour a fait place à la crainte: le seigneur recule devant l'homme auquel il prétend commander!!!...

Profitant de ce moment favorable, Ivane délivre son amante; le ciel protége son cou-

rageux amour. L'ayant prise dans ses bras, il fuit à pas précipités, et traverse sans obstacle le jardin. Chargé d'un si précieux fardeau, il trouve ses forces redoublées en sentant battre le cœur de sa belle amie contre le sien, en soutenant sur son épaule sa tête chérie, en respirant les doux parfums qui s'exhalent de sa bouche de rose. Cette haleine embaumée communique à tous ses sens un délire inexprimable; même le froissement de ses longs cheveux épars, que le vent pousse et repousse sur le visage du passionné Ivane, lui inspirent une secrète volupté... Possesseur du trésor le plus cher, le plus précieux à son cœur, il est heureux dans le moment où, victime de la tyrannie, il va peut-être tomber sous les coups de l'orgueilleux oppresseur de son Olessia.

Déjà des cris retentissent dans les cours du château, déjà de nombreux domestiques, armés de faisceaux résineux, courent de toutes parts. Les portes s'ouvrent, la foule

se disperse dans les rues; plusieurs serviteurs précipitent leurs pas vers la chaumière du père d'Olessia, plusieurs autres ont franchi l'enceinte du village, et, dans le lointain, semblable à des feux follets, la flamme de leurs torches jette des éclats de lumière qui glissent sur la surface glacée de la plaine.

Au milieu du tumulte, les cris de rage du comte furieux se mêlent dans les airs à l'aboiement des chiens effrayés. Plus loin, les serfs réveillés en sursaut se sauvent de leurs cabanes, qu'ils croient être en proie aux flammes, entraînant leurs femmes et leurs enfans épouvantés. Tous les villageois alarmés fuient un malheur chimérique; mais les deux fugitifs fuient un malheur réel, et ce malheur va les atteindre.

Tour-à-tour ils renaissent et retombent de l'espoir dans la crainte; leurs yeux sont fixés sur les lumières errantes qui parcourent les champs; la profondeur de la neige a entravé leur fuite; ils sont immobiles

comme si le froid les avait gelés tout-à-coup. Tantôt le regard d'Ivane s'obscurcit, ses sourcils se froncent, un rire douloureux agite convulsivement ses lèvres; tantôt il presse son amante sur son cœur; plus il la serre, plus il espère; alors son œil attentif s'ouvre et s'anime, ses dents se desserrent, sa bouche s'entr'ouvre, sa langue articule quelques mots; il délasse son regard fatigué en le jetant rapidement sur sa compagne d'infortune; mais Olessia ne voit rien que son ami, elle n'entend rien : une de ses mains est placée sur ses yeux, l'autre la soutient au cou d'Ivane; c'est sur le sein de son défenseur qu'elle attend le sort que le ciel lui réserve. Plutôt mourir ensemble que de vivre séparés!

Déjà plusieurs flambeaux scintillent dans les jardins du château; on voit tour-à-tour leur lumière paraître derrière les monticules et les groupes de pins; elle s'approche, s'éteint, puis renaît encore. Tout-à-coup

Ivane se penche avec effroi, son œil suit la fatale clarté; il la voit franchir la haie, il la voit s'élancer sur ses traces, il entend des cris de joie annoncer son malheur. C'en est fait, les fugitifs sont découverts!

—Olessia! Olessia! s'écrie alors Ivane désespéré, ils approchent, nous sommes perdus!!!... Tu vois les éclats de lumière qui glissent sur cette neige moelleuse qui vient de trahir mes pas; tu les vois.... ils s'avancent..... eh bien! c'est la réverbération d'une torche funèbre; d'autres la suivent : elles semblent rangées comme pour une procession funéraire. On ne va pas nous faire la grace de nous ensevelir, on enterrera d'abord notre espérance; l'on nous accordera encore quelques jours d'angoisses pour pleurer quelques instans de bonheur!... Olessia! nous sommes morts pour la félicité; mais nous pouvons mourir pour le malheur!

—Non, interrompt la jeune fille, c'est un crime; si nous n'espérons plus rien ici bas,

espérons la félicité de la vie éternelle..... celle-là nous appartient..... pour des esclaves il n'en est point d'autre.

— J'ai ma hache pour briser tes chaînes : je puis te défendre; je puis répandre du sang avant d'être accablé par le nombre; mais ton sort n'en sera pas changé... Pourtant on approche; tu vas tomber entre leurs mains, tu vas devenir la victime du comte... Ecoute, Dieu m'inspire ! ils suivent mes traces, mais ils ignorent où tu as porté tes pas; il n'y a pas un instant à perdre, je vais légèrement t'ensevelir sous la neige, puis je fuirai d'un autre côté. Trompés par l'empreinte de mes pieds, ils me poursuivront, ils m'atteindront, je serai pris; alors soulève ce voile humide, cours chez mes parens, ils te cacheront : peut-être le ciel me permettra-t-il de t'y rejoindre.

— Peut-être, dis-tu; et si je te survis!

— Tu me pleureras jusqu'à ce que la mort nous réunisse.

— Non, je veux partager ton destin ; s'il faut mourir, j'expirerai près de toi ; nos ames ne seront point séparées.

— Nous ne devons pas périr ensemble, nos derniers soupirs ne se confondront pas ; mais si tu m'aimes, je vais creuser ta tombe : peut-être en sortiras-tu pour me sauver.

— Eh bien ! creuse-la, j'y descends en t'adorant ; que tes mains m'ensevelissent : e t'obéis.

A ces mots tous deux creusent la neige. La tombe est bientôt prête, l'infortunée s'y précipite. Mais pour la dernière fois elle tend les bras à son malheureux amant.

— Ivane, prononce-t-elle alors d'une voix solennelle, encore un baiser d'adieu... Maintenant recouvre mon corps, et si tu me survis, rend mon cadavre à la terre.

— En aurai-je le courage ! Olessia ! mon Olessia !

— Ensemble nous avons creusé mon cercueil, ensemble nous le couvrirons.

— Que ne puis-je m'y placer près de toi! mais je dois t'ensevelir pour te sauver la vie!

— Cher Ivane, ton énergie t'abandonne; rappelle ton courage; moi, j'espère encore dans la tombe.

— Que Dieu t'entende!... On vient: que le ciel ait pitié de nous!

Soudain des voix retentissent. Déjà des rayons de lumière ont glissé sur le cercueil d'Olessia. Ivane est découvert; qu'il périsse, n'importe, pourvu qu'il éloigne ses bourreaux de l'humide asile qui renferme son amante. Aussitôt il recouvre de neige la victime, il lui ménage la possibilité de respirer, et après avoir légèrement égalisé cette surface cotonneuse, il quitte cette place douloureuse, il fuit à la vue des serviteurs du comte, qui s'élancent avec impétuosité sur sa trace.

Enfin Ivane est arrêté. On lui arrache sa ceinture, on lui en attache fortement les bras derrière le dos; mille injures l'acca-

blent de toutes parts ; l'ironie accompagne les mauvais traitemens; mais son moral et son physique sont insensibles : il n'existe plus que pour son amie; toute son attention est portée sur la neige qui la dérobe aux yeux de ses persécuteurs ; il hâte la marche de ceux qui l'entraînent, comme un condamné qui, fatigué de la vie, presse l'heure de son supplice.

Déjà ils ont traversé plusieurs collines ; déjà ils touchent à l'enceinte du village : tout le monde l'entoure, personne n'est resté dans la plaine. Olessia est sauvée ; Ivane a retrouvé son courage, il relève son front abattu, il marche d'un pas assuré chez le comte, qui l'attend avec impatience dans la salle du château.

— Arrive, misérable ! s'écrie le tyran en l'apercevant ; approche, excrément de la terre, vil insecte, tu vas bientôt descendre dans les mines de Sibérie si tu ne meurs sous le knout ; mais avant que je

te livre à la justice, réponds : Où est Olessia?

— Je l'ignore.

— Tu l'ignores, dis-tu, eh bien! tu vas bientôt me le dire. Qu'on apporte des verges.

— Je suis libre, j'appartiens à l'empereur, vous n'avez pas le droit de me fustiger.

— Comment, tu oses encore me défier!

— Je vous dis que je suis libre.

— Des verges!

— Je ne vous appartiens pas.

— Des verges, canaille, des verges sur-le-champ!

— Je porterai mes plaintes au gouverneur de la province.

— Silence, tais-toi! A ces mots, le comte furieux lui brise son tsibouk (5) sur la figure. Qu'on le déshabille et qu'on le frappe de manière qu'il n'en reste point de traces.

— Vil, lâche oppresseur, tu t'es sauvé devant moi lorsque nous étions seuls; maintenant tu abuses de ton pouvoir, et

les serfs qui t'entourent ont la stupidité de t'obéir, quand eux-mêmes, demain peut-être, subiront injustement le même châtiment. Crains que l'empereur, instruit de ta cruauté, ne t'exile en Sibérie avec les oppresseurs que sa justice a déjà punis.

— Silence, audacieux esclave, tu as la témérité de te révolter contre un noble! Qu'on commence l'exécution.

A ce commandement despotique, les verges volent en éclats sur le dos de l'infortuné Ivane; mais on a jeté un linge mouillé sur son corps; aucune marque n'attestera la barbarie du comte Vladeski; d'ailleurs, son nom, son rang, sa fortune, étoufferaient les plaintes d'un simple paysan. Il a des parens, des amis employés dans les tribunaux, il n'a rien à craindre, il peut impunément braver les oukas de l'empereur.

Pourtant le bras des bourreaux s'est fatigué sans arracher une seule plainte au courageux martyr; il souffre pour sauver son

Olessia, et son silence et son supplice doivent se prolonger jusqu'à sa mort.

Au bruit des verges qui sifflent dans les airs et qui se brisent sur le dos du patient, le comte, satisfait de ses souffrances et impatient de son silence obstiné, fume sa pipe, et d'un œil scrutateur suit le bras qui frappe. Combien de coups a-t-on comptés? demande-t-il avec indifférence.

— Cinq cents.

— Qu'on change les exécuteurs. Une pipe. Continuez. Puis se tournant vers ses domestiques : A-t-on trouvé Olessia?

— Non, seigneur.

— Que la cabane de ses parens reste entourée de mes gens: le froid ramènera le gibier au gîte. Allez porter mes ordres.

— Frappez plus fort, continue-t-il en jurant contre les exécuteurs, l'animal ne sent plus les coups.

— Votre seigneurie, permettez-nous de vous dire qu'il ne respire plus.

— Arrêtez. Le cœur bat-il?

— Il vit encore.

— Cela suffit. De l'eau et du sel, du vinaigre. Pansez-le, faites-le revenir à lui, et que demain matin à mon réveil Olessia soit ici. En finissant ces mots, il sort de la salle; Ivane est porté dans l'aile du château destinée aux domestiques. Plusieurs serviteurs sortent à cheval: peu à peu le tumulte cesse, l'écho des cours devient silencieux, les lumières s'éteignent, tout rentre dans le repos.

Déjà la nuit s'est écoulée. Les serfs, s'arrachant aux douceurs du repos, quittent leur chaumière; l'*économe* les rassemble et d'un air hautain leur distribue le travail de la corvée. L'activité renaît avec le jour; mais un profond silence règne encore aux alentours du château. Olessia n'est point retrouvée; chacun craint le réveil du comte; malheur à celui qui doit répondre à sa première demande.

Cependant Ivane a recouvré l'usage de ses sens. Sa nouvelle existence se fait sentir par des douleurs insupportables. Il soulève sa tête avec effort, il entr'ouvre ses paupières, il fixe les objets qui l'entourent sans rien distinguer, il revoit la lumière sans plaisir. Que lui importe le jour, que lui importe la vie s'il est condamné à courir seul au but de ce pénible voyage, si l'être qu'il adore, la moitié de lui-même, la femme qu'il a déifiée depuis son enfance lui est arrachée par la mort, si son cœur est réduit à un éternel esclavage et ses yeux à répandre des larmes intarissables! Le cruel Vladeski a dompté son corps, sans soumettre son ame, sans pouvoir lui arracher son secret. Au milieu de ses souffrances et de ses tristes pensées, une idée fixe captive son esprit: qu'est devenue Olessia?... Cette demande expire à chaque instant sur ses lèvres; c'est celle de son cœur. Le malheureux a bien souffert, il souffre encore;

mais son ame souffre encore davantage. Quelle affreuse incertitude!... A-t-elle fui chez ses parens? ne s'est-elle pas endormie à jamais sous la neige glacée, ou lasse d'être le jouet du malheur, n'a-t-elle pas pris la résolution de ne plus sortir du cercueil?... Ah! s'écrie-t-il dans sa douleur, si je pouvais voler à son secours, la sauver et puis mourir!..... Mais mon corps est comme brisé, mes membres n'obéissent plus à ma volonté; je ne suis plus qu'un cadavre auquel il est encore resté la faculté de penser, quand le trépas lui a déjà ôté celle d'agir... Pourtant je suis seul, aucun lien n'entrave mes pas, mes mains et mes pieds sont libres, Olessia m'attend .. Ah! les barbares m'abandonnent avec sécurité, ils sont certains de m'avoir ôté les moyens de fuir, ils reposent en paix, et moi je veille pour gémir.

Après quelques momens de silence, ses yeux se tournent vers l'image sainte de Dieu, que la piété a suspendue dans une

encoignure de la chambre. Roi de la terre et des cieux, dit-il, souverain maître de tout ce qui a été, qui est et qui sera, bonté infinie, créateur tout-puissant, aie pitié d'Olessia; du haut de ton trône rayonnant jette un regard de compassion sur ta créature, tends une main secourable aux malheureux qui t'implorent, notre espérance est en toi; tu es tout, rien ne peut-être sans toi. Epargne les innocens, désarme leurs bourreaux, ou rappelle deux infortunés dans le séjour des immortels; mais si nous sommes condamnés à souffrir ici bas, délivre-nous du fardeau de la vie, rends-nous la paix du tombeau, et si la récompense de nos malheurs, si la vie future, ne sont qu'un rêve mensonger enfanté par la crainte du trépas, frappe tes victimes, débarrasse-les d'une existence insupportable, replonge-les dans la nuit du néant: là, tout est fini!

A cette courte prière succéda un long silence. Les yeux d'Ivane se fermèrent; il

semblait endormi. Cependant, par intervalle un frissonnement agitait son corps; il soulevait avec peine ses pesantes paupières, il croyait entendre prononcer le nom d'Olessia. Parfois détournant la tête il prêtait une oreille attentive, comme s'il eût entendu des plaintes, des sanglots; alors, électrisé par le désespoir, il retrouvait momentanément ses forces épuisées; ces sons mystérieux redoublaient le battement de son cœur oppressé, son regard s'animait, son œil inquiet cherchait à découvrir, à travers le givre qui entourait les vitres, ce qui se passait dans les cours du château; puis, tout-à-coup vaincu par la souffrance, abattu par la douleur, il retombait dans un profond assoupissement.

Vers le soir on lui apporta sa nourriture; mais sa faible main repoussa la main servile qui lui présentait des alimens peu nécessaires à son corps: son ame se nourrissait de malheurs; il en était rassasié...... A son refus

le serviteur indifférent n'insista point; il s'assit près d'Ivane, plaça une écuelle de barchtch sur ses genoux, mangea avidement; puis se leva, se signa, s'inclina trois fois devant la sainte image, et sortit en sifflant.

Voilà les hommes..... voilà généralement la compassion qu'ils portent aux peines d'autrui...... Il n'a même pas jeté un regard de pitié sur moi, disait Ivane, et cet homme est chrétien!..... Non, c'est un vil esclave qui n'a ni religion, ni amour de la patrie, ni probité; la servitude et le despostime seigneurial ont détruit tous ses sentimens; il est devenu lâche, rampant, barbare, et si jamais une révolution l'armait pour conquérir sa liberté, sa première victime serait ce maître hautain et despote, aux pieds duquel il se traîne avec humiliation.

Mais les derniers rayons du soleil couchant pénètrent à travers le vitrage de la fe-

nêtre; ils dorent l'auréole qui couronne la tête de l'image du créateur du monde. Cet éclat de lumière momentané est passager comme l'homme et son ouvrage; mais l'ouvrage et la gloire de Dieu sont éternels comme lui. Pourquoi le mortel s'abuse-t-il sur son existence, sur ses richesses, sur son bonheur d'ici-bas?... Tout ce qu'il possède tout ce qui l'aime, tout ce qui l'entoure pour lui doit finir avec lui!.. Hélas! si la vie n'est qu'un pélerinage, pourquoi les hommes ne sont-ils pas également heureux? pourquoi suis-je né esclave? pourquoi le comte Vladeski est-il né gentilhomme? pourquoi sa seule volonté doit-elle faire le malheur de deux familles? pourquoi le maître d'Olessia est-il le tyran de ses sujets, et le vertueux Borovski le père des siens? Ne sommes-nous point les mêmes hommes; les serfs n'ont-ils pas les facultés physiques et morales de leurs seigneurs! Qui nous impose la loi de leur obéir, qui leur donne la

témérité de nous commander et de nourrir leur fainéantise de notre travail?... Voilà la grande énigme.... Nous sommes des béliers, le berger nous tondra jusqu'à ce que nous sachions faire usage de nos cornes.

Mais que m'importe l'avenir, je n'en ai plus; que m'importent les droits naturels de l'homme quand il ne me reste que quelques heures à vivre, bientôt je serai mort pour la félicité et pour la souffrance... Oui, le soleil éclaire avec indifférence les bons et les méchans, il prête sa lumière aux homicides et aux victimes; il embellissait aussi les agréables journées de mon enfance; il fut témoin de mon bonheur fugitif, lorsque l'amour et mes sermens me ramenaient aux pieds de la belle vierge de Vidolska. Alors, avec quelle joie je saluais ses premiers rayons : les jours qu'il éclairait à cette époque fortunée étaient les plus beaux jours de ma vie! Quelquefois j'aurais voulu retarder sa course journalière, quand

la nuit me rappelait chez mes parens..... Hélas! il a vu mes plaisirs; maintenant il voit mes larmes!.... Combien de fois mon regard amoureux ne suivit-il point l'ombre légère d'Olessia attachée à ses pas; combien de fois n'ai-je point formé un berceau de feuillage pour arrêter ses rayons ardens qui dardaient sur le front de mon amante; combien de fois n'ai-je pas consulté son cours pour saisir l'heure du rendez-vous... Il luit encore cet astre majestueux; mais pour moi ce n'est plus le même soleil; désormais sa lumière ne doit plus me rappeler que des souvenirs douloureux sans rien me promettre pour l'avenir..... Il me souvient encore de ces beaux jours d'été, lorsque les branches flexibles du coudrier se courbent sous le poids des nombreux bouquets de noisettes, quand la folâtre jeunesse de Vidolska s'élance à travers les buissons touffus qui bordent le grand chemin du village. Je crois encore voir Olessia

à la tête de ses compagnes d'enfance. Il me semble entendre leurs chants joyeux, leurs cris d'allégresse sortant des buissons dispersés sur le gazon de la prairie....... J'étais toujours près d'elle; j'abaissais les branches sur son passage, et un doux regard, un baiser furtif, récompensaient mes prévenances et mon amour.... Que ces temps sont changés!... Pourtant ce même soleil a vu mes transports... il était rayonnant comme aujourd'hui; aucun nuage n'obscurcissait son disque enflammé: il semblait me protéger de sa lumière!... Maintenant il semble protéger mes bourreaux!... Mais déjà son éclat se ternit, ses derniers feux rougissent la muraille, peu à peu elle s'obscurcit comme si une main mystérieuse la recouvrait des plis épais d'un linceul funèbre. Ce même reflet glisse sur la tombe d'Olessia... Où est-elle? compte-t-elle parmi les morts ou parmi les vivans?... Si elle existe encore, est-elle chez mes parens?... n'est-elle pas dans ce

château pour y partager mes souffrance s?.. Dieu, protége-la, je ne te demande rien pour moi; sauve-la aux dépens de mes jours, aux dépens de la vie éternelle, des siècles de paix et de félicité que tu réserves aux ames vertueuses: je lui sacrifie tout le bien futur pour m'acquitter du bonheur que je lui dois.

A ces mots sa tête retombe sur la paille, ses mains s'échappent l'une de l'autre et frappent le plancher, ses yeux humides de pleurs jettent un triste regard sur la lumière qui s'éteint, une dernière plainte s'échappe de son sein: Pour le jour d'aujourd'hui, il n'y aura plus de soleil, dit il, comme pour le reste de ma vie, il n'y aura plus de bonheur.

Ainsi se passa la journée. L'ombre se répandit sur les campagnes; l'heure du repos ramena le silence; deux villageois chargés de la garde d'Ivane entrèrent brusquement. L'un d'eux portait une lanterne, l'autre te-

nait une kolhotka (6), deux chevilles de bois de chêne, et une hache était passée dans sa ceinture. Ils contemplèrent longtemps leur prisonnier, semblant indécis sur le parti qu'ils devaient prendre. Enfin le premier ouvrit la lanterne, en tira la chandelle, la pencha vers Ivane, le considéra; puis faisant couler du suif, la fixa sur la table: *Cheval sur ses gardes,* dit-il, *le loup ne le mangera pas* (7). A l'ouvrage, mettons-lui la kolhotka.

— Es-tu ivre ou fou? Ne vois-tu pas qu'il va rendre l'ame, Dieu me pardonne!

— *Fais toi-brebis, le loup est prêt!*

— Frère (8), il y a déjà quinze ans que je sers les comtes Vladeski; j'en ai bien vu de plus grands, de plus forts et de plus rusés qu'Ivane: j'ai arrêté le fameux Antoine, celui qui nous débarrassa de l'économe Trzébevski. Viens, asséyons-nous, je te réponds de lui.

— Fais attention que mon dos partage ta responsabilité.

— Sois sans crainte, frère Matthieu. Prends place. Ecoute, tu sais autant de proverbes qu'il y a de jours dans l'année; tu sais lire dans les astres comme nos plus vieux bergers, tu joues du tsinballe comme un juif; eh bien, dis-moi ce que je porte sous ma pelisse.

— *Vieux corbeau ne croasse pas sans raison:* j'en parie ma part que c'est une pinte d'eau-de-vie.

— C'est vrai, mais point de pari; chacun sa part. A ta santé. (Il fait le signe de la croix en se tournant vers l'image.) Tiens, prends le flacon; bois à ton tour.

— A la tienne.

— Arrête, arrête, frère Matthieu, ton estomac est un sac qui ne se remplira jamais.

— Encore une goutte.

— Rends-moi mon flacon, te-dis je!

— *Pain d'autrui a bon goût :* tiens, le voilà.

Ecoute donc, frère, nous n'avons rien à craindre de notre prisonnier?

— J'en réponds sur ma tête.

— Dis plutôt sur tes épaules; les miennes me démangent diablement. A la volonté de Dieu!

— C'est dommage que l'on ne puisse pas chanter.

— Ma foi, oui, c'est triste de boire sans fredonner un joyeux refrain.

— Eh bien! raconte-nous quelques historiettes.

— *Le chien veille et ma mère ne dort pas*, comme dit le proverbe. Dans votre château la crainte m'ôte la parole.

— A ta santé, frère Matthieu!

— Grand bien te fasse. A la tienne.

— Te souviens-tu de l'histoire de la femme du pope Elie-Féodorovitch, quand notre seigneur t'a chargé.....

— *La parole n'est pas une flèche, mais elle perce davantage:* tais-toi!

— Et ton mariage avec cette jolie villageoise... pourquoi ne la réclames-tu pas?..... le comte ne l'aime plus.

— Passe-moi le flacon.

— Il te la rendra avec une paire de bœufs.

— Donne-moi le flacon, mouche la chandelle, et prends garde de mettre le feu à la paille. A ta santé!

— Bois et sois plus gai; tu es planté là comme un vieux tronc.

— Je crois bien que tu serais de même si dans cette même chambre on t'avait cassé plus d'une charretée de verges sur les épaules.

— Tu n'en es pas mort! vivons gaîment: quand le pain et le sel et l'eau-de-vie sont placés sur la table, je m'estime aussi heureux qu'un tsar de Russie. A ta santé!

— Te rappelles-tu le temps où j'étais garde-forestier?.... nous ne passions pas de

nuits un peu sombres sans transporter une dixaine d'arbres.

— Oui, c'était le bon temps, nous avions de l'argent.

— Te souviens-tu comme tu m'as donné un onguent pour m'ouvrir une plaie, lorsque le comte voulait me rendre avec les recrues ? Maintenant j'ai trente-huit ans; je n'ai plus rien à craindre depuis le nouvel oukas de l'Empereur, et déjà depuis longtemps mon jeune frère s'est coupé un doigt.

— Il faut avouer que votre famille se compose de poltrons. Allons, passe-moi le flacon; cette eau-de-vie est délicieuse, elle brûle la gorge en passant, c'est de l'esprit tout pur..... la chambre commence à tourner autour de moi; je la déguste, je la reconnais, elle vient de la cave du comte.

— Silence, Matthieu, *le pain est cher quand l'argent manque;* et pourtant il faut vivre! A ta santé! *Dans l'année on n'a pas deux fois l'été.* A toi! Dieu me pardonne, j'oubliais de faire

le signe de la croix, comme tous ces Allemands (9) qui font gras les jours maigres et qui boivent et mangent sans se signer.

— Ne parlons pas des hérétiques, cela nous porterait malheur. A moi le flacon, noyons nos chagrins en répétant le vieux proverbe de feu mon père : *Patience, cosaque, tu deviendras hetmane.*

En finissant ces mots, le banc tombe, Matthieu roule sur le plancher, la chandelle s'éteint; son camarade se lève pour se coucher en travers de la porte; il jure en cherchant à s'orienter au milieu des ténèbres; mais il heurte la table, va s'étendre le long du four, et bientôt on n'entend plus que quelques paroles inarticulées, auxquelles succède le ronflement mesuré des deux gardiens endormis.

Cependant depuis long-temps déjà les lumières sont éteintes, et la voix des gardes de nuit retentit aux alentours du château. Ivane veille encore; il pense à son amante,

et le silence qui l'entoure n'est interrompu que par le craquement passager des poutres de sapin, qui, comprimées par la violence de la gelée, se fendent avec fracas.

Ces explosions rapides le font tressaillir involontairement; à chaque instant il croit entendre parler à voix basse dans l'étroit corridor qui conduit à sa chambre, à chaque instant il croit entendre crier la porte sur ses gonds. Il lui semble distinguer une figure sinistre, dont les yeux étincelans brillent dans l'obscurité. Il la voit s'avancer lentement vers lui; il ressent une légère secousse à chaque pas que fait le fantôme, comme si les planches pliaient sous le poids de son corps. Déjà il est à ses pieds; il approche encore, et ses mains avides semblent réclamer une proie. Ivane, saisi d'épouvante, veut secouer le joug de cette affreuse vision; il étend le bras pour en détruire le charme; mais sa main a rencontré une main vigoureuse; soudain l'on se jette

sur lui, on l'entraîne dans la cour, un poids énorme lui opprime la poitrine; il lève les yeux et se trouve entouré de trois hommes qui le tiennent, qui le serrent fortement.

— Si tu jettes un cri, tu es mort! prononça doucement une voix sinistre, qu'il reconnut pour celle du comte. Pourtant, tu peux encore racheter ta vie, si tu m'avoues où est Olessia. Réponds avec sincérité.

— Je l'ignore.

— Tu refuses ta grace! tu veux mourir!

— Oui, tyran, je veux mourir pour sauver l'infortunée Olessia. Une fois déjà ma fermeté a lassé mes bourreaux; achève mon supplice; mon trépas sera mon triomphe et celui de l'innocence.

— Eh bien, meurs, et apprends, au moment de rendre ton dernier soupir, qu'Olessia est en mon pouvoir.

— Dieu, qu'entends-je!

— Oui, elle est dans mon château. Je sortais de ses bras, j'interrompais mon bon-

heur, je m'arrachais du sein de la félicité pour épargner tes jours, pour me rendre à ses désirs, pour t'accorder ta grace : tu la refuses !.....

— Oui, monstre, je la refuse; mon secret peut sauver Olessia si elle a échappé à tes poursuites, et si le ciel a voulu sa perte, si son ignominie est réelle, hâte mon supplice : ma grace serait un crime, ma mort est un bienfait.

— Meurs donc, vile créature, c'est le sort que je te réservais. Vous, exécutez mes ordres. Il dit, prononce quelques mots à l'oreille de ses satellites, s'éloigne, et disparaît bientôt dans les sombres corridors du château.

Allons, frère, ouvre le sac; mets-lui les pieds dedans, murmura un des deux paysans à voix basse, remonte-le davantage.

— Il est trop court.

— Nous le lui attacherons autour du cou.

— Asséyons-le par terre, plions-lui les jambes.

— Comme il se laisse faire! on croirait qu'il est mort.

— Lions-le au pieu qui est près de la porte; quand il sera gelé, nous le détacherons et nous le coucherons le long du mur.

— Ce sont les ordres du comte?

— Oui; il faut obéir!..... quand il sera mort nous réveillerons les gens du château, nous le leur montrerons, et chacun d'eux supposera qu'il a voulu profiter du sommeil de ses gardiens pour s'évader, mais que les forces lui auront manqué; qu'il sera tombé sur la neige, et qu'il aura été gelé. Demain on annoncera sa mort à la ville du district; après-demain, il sera enterré, et nous aurons gagné, moi, une paire de bœufs, toi, une vache et huit tchetverts de seigle.

— Que la volonté de Dieu soit faite!

— Que crains-tu? nous n'avons point répandu de sang.

— Dame! vois-tu, c'est un chrétien comme nous!

— Nos prêtres n'ont-ils pas dit que ce n'était pas un péché de jeter un homme à la rivière, de l'enterrer vivant? Te souviens-tu combien de Français nos frères les Russes ont enfouis dans la terre, sous le fumier?

— Je sais qu'on en a jeté dans les fours, dans les puits; mais ce n'étaient pas des chrétiens, ils ne faisaient jamais le signe de la croix; ils ne portaient ni reliques ni croix; ils ont fait des écuries des églises de Moscou, et le malheureux Ivane est de notre religion: son père m'a offert le pain et le sel; je me suis assis à sa table, j'ai bu à sa santé dans la même coupe.

— Parle plus bas, Ivane te reconnaîtrait.

— Dieu me pardonne, je crois qu'il est déjà mort.

— Allons, reprends courage, tu as gagné huit tchétverts de seigle en dix minutes: ton champ ne t'en a pas rapporté la moitié après

trois mois de peines et de fatigues. Maintenant, rentrons dans l'aile du château : la gelée est forte, nous nous coucherons sur le four. Viens, suis-moi.

— Que Dieu reçoive son ame! que le ciel nous pardonne!

— Allons, le vent s'élève, le ciel s'obscurcit..... il ne souffrira pas long-temps.

Les cieux sont couverts de nuages grisâtres : un vent impétueux chasse ces masses éparses avec rapidité. Les chiens de la cour, cherchant un abri contre la rigueur du froid, se groupent autour de l'infortuné Ivane; peu à peu leur chaleur se communique à ses membres déjà raidis par la gelée; il sent renaître ses forces, il sort de l'assoupissement léthargique qui précède la mort d'un homme qui expire sous la main des frimas. Il se rappelle que, suffoqué par la douleur, il a perdu l'usage de ses sens, lorsque le comte eut la cruauté de lui annoncer le malheur d'Olessia. Il approfondit

toute l'horreur de sa position. D'une voix affaiblie, il flatte, il caresse ses sauveurs, qui lèchent son visage défiguré par le froid. D'eux dépend son existence: s'ils s'éloignent de son corps, il doit périr d'une mort lente et cruelle. A chaque mouvement que font ces animaux domestiques, dont l'oreille attentive est continuellement aux aguets, il croit les voir fuir, pour ne plus revenir peut-être. Alors, dans son désespoir, il fait de vains efforts pour sortir du sac fatal qui doit lui servir de linceul; ses dents cherchent à déchirer le tissu grossier qui enveloppe ses mains, l'aspect du péril lui a rendu sa première vigueur.

Tout-à-coup une porte s'ouvre, un homme sort, s'approche de lui, saisit un bâton et d'une main impitoyable frappe les chiens, qui fuient en hurlant. Après avoir considéré quelques instans le malheureux étendu sur la neige, il murmure quelques mots, rentre, et un morne silence succède

au bruit de la porte qui crie en se refermant sur lui.

« C'en est fait! s'écrie alors Ivane, il faut mourir, et mourir sans avoir sauvé celle pour qui j'ai tout sacrifié. Oui! mes bourreaux attendent mon trépas; ils sont impatiens de l'annoncer au comte et de recevoir la récompense de leur crime. Ils voudraient le hâter..... il n'est pas éloigné... il s'approche : mes pieds commencent à s'engourdir, je ne sens plus mes jambes..... encore une heure, peut-être moins, et ce sac ne renfermera plus qu'un cadavre! Que n'abrégent-ils mes souffrances! que ne ferment-ils mes yeux qui contemplent avec effroi ce château infernal, où l'innocence est opprimée!.... Olessia! Olessia! tu n'entends pas mes plaintes, tu ne vois pas mon agonie..... et pourtant je meurs pour toi!

» Dieu! reçois mon ame, rappelle-moi vers ta céleste demeure..... j'ai déjà trop vécu.

» Etait-ce donc là le but de mon existence?..

Que le voile de mes illusions s'est cruellement déchiré!.. combien l'amour m'avait aveuglé!.... Je touche le terme de mon avenir, j'ai atteint la mort, et le songe de mon espérance vient de s'évanouir... Quel affreux trépas me réservait ma destinée!.... quel raffinement de cruauté pour cacher le crime!.. Barbare Vladeski, tu triomphes; ta rage a prononcé mon arrêt de mort; mais je serai vengé: ton amour doit précipiter Olessia dans la tombe...» Ces dernières paroles ont expiré sur ses lèvres; un profond soupir les a suivies: ce soupir renferme toute sa tendresse pour Olessia; il vole vers elle: c'est le dernier adieu de son amant.

Cependant le chant du coq s'est fait entendre pour la seconde fois. Ivane ressent déjà tous les symptômes de la mort; ses membres n'obéissent plus à sa volonté; il n'est plus qu'un tronc d'arbre dont les branches sont mortes. Son corps est insensible au froid; une chaleur piquante lui

brûle les pieds et les mains; un assoupissement mortel appesantit ses paupières. Soudain il entend le craquement de la neige qui s'affaisse sous les pas d'un inconnu qui s'avance. Il le distingue à travers les flocons neigeux que le vent pousse en tourbillons épais; il le voit s'avancer lentement, se glisser le long du mur, s'approcher de la fenêtre, regarder ce qui se passe dans l'intérieur de l'aile du château. Cet être mystérieux est craintif. N'est-ce pas le comte qui profite des ténèbres pour hâter la mort d'Ivane? Non, l'inconnu, cherchant à franchir le seuil de la porte, a heurté contre un homme étendu sur la neige; il a jeté un cri d'effroi. Ivane a reconnu la voix de son amante.

— Mon Olessia! Dieu! est-ce toi ?

— Silence, répond la jeune villageoise, ou nous sommes perdus! A ces mots elle se baisse, découvre l'horrible position de son ami. et sans proférer une seule parole, le détache du pieu, coupe les liens qui ferment

le sac fatal; mais le malheureux, privé de la faculté de ses membres, fait de vains efforts pour se soulever : il est libre et ne peut fuir.

A cette vue, Olessia saisit les mains de son amant, elle le traîne sur la neige, elle va le sauver. Tout-à-coup un léger bruit se fait entendre; on parle dans l'aile du château; les gardiens se sont réveillés; ils vont venir.

— Sauve-toi, chère amie, je t'en conjure! s'écrie Ivane, fuis notre tyran, ses satellites vont se saisir de toi.

— Moi, t'abandonner! je veux partager ton sort ou t'arracher à tes bourreaux, répond la belle héroïne; je te dois l'honneur, tu me devras la vie. Elle prend Ivane dans ses bras, le glisse sur ses épaules, et malgré le poids d'un si pesant fardeau, elle s'éloigne à pas précipités.

Bientôt elle a franchi les portes du château, la grande allée qui conduit au village,

les rues désertes qui conduisent dans la plaine. Alors elle dépose Ivane dans un traîneau, saisit les rênes, fouette le cheval et disparaît dans un tourbillon de neige. Le vent efface ses traces; elle prend des chemins détournés, s'enfonce dans la fôret, et l'espérance et la joie lui rendent la parole.

—Nous sommes sauvés, le ciel a pitié de nous! s'écrie la courageuse Olessia, je viens d'abandonner le cheval à son propre instinct. Il a retrouvé le chemin, dont nous nous étions écartés. Nous sommes encore à un mille de ton village; dans une heure, nous aurons franchi cette distance.

— O ma tendre amie, interrompt Ivane, comment te prouver mon amour et ma reconnaissance!..... Il veut continuer; mais Olessia lui enveloppe la figure: elle s'est assise sur ses pieds et tâche de réchauffer ses membres engourdis.

Déjà ils ont traversé la forêt. Le traîneau

glisse sur la plaine glacée, et ses patins craquent en fendant la neige amoncelée sur le chemin frayé.

La jeune villageoise jette souvent un regard craintif derrière elle; son oreille est attentive. Parfois elle frissonne involontairement au bruit des branches sèches que le vent arrache des troncs centenaires, au sifflement des roseaux et des herbes desséchées qui se courbent et s'entre-choquent, au bourdonnement prolongé des feuilles mortes qui roulent sur la surface glacee des prairies silencieuses. Enfin, ses craintes cessent, elle découvre les haies du village, elle entend le bruit monotone du moulin, elle voit les sombres charpentes des cabanes isolées; elle presse le cheval; bientôt le traîneau s'arrête : ils sont arrivés à la chaumière des parens d'Ivane. Aussitôt sa famille éplorée l'entoure; on lui prodigue les soins de l'amitié, les remèdes nécessaires qui peuvent lui rendre l'usage de ses membres presque ge-

lés, et l'espérance d'un prompt rétablissement essuie les pleurs d'Olessia et de ses parens.

Déjà, deux nuits se sont écoulées. Le soleil est au milieu de sa course journalière, ses rayons ne traversent pas le voile neigeux qui obscurcit les airs; la neige tombe en flocons épais, et le plus profond silence règne dans l'enceinte du village.

— Ivane, dit le patriarche de la famille, tes forces se rétablissent, profite de l'obscurité pour quitter le village : l'économe du comte s'est présenté à notre seigneur; il cherche Olessia; tu es accusé; il faut fuir.... cette nuit; peut-être n'en serait-il plus temps.

En prononçant ces paroles, il détache l'image du patron protecteur de la famille; son fils et Olessia courbent leur tête sous ce symbole de la croyance chrétienne.

— Mes enfans, continue le vieillard, je vous bénis au nom du Père, du Fils et du

Saint-Esprit; que le ciel vous ait sous sa sauve garde; que Saint-Nicolas vous protége (10) et vous délivre des poursuites du comte; que la Sainte-Vierge vous guide dans votre fuite, et que sa divine protection répande sur vos jours le bonheur que tous vos parens vous souhaitent! *Amen.*

A ces mots, l'assemblée fait le signe de la croix, les jeunes amans s'inclinent pieusement, baisent dévotement l'image, et reçoivent les embrassemens de leurs parens.

Pendant ce temps une nappe blanche recouvre deux planches de sapin grossièrement jointes, le pain et le sel sont placés sur la table, un cierge bénit est allumé et fixé sur le bord de la tablette qui soutient l'image sainte. Le patriarche de la famille tient un flacon d'eau-de-vie de froment et boit à la santé des deux fugitifs; le verre s'emplit, se vide, passe de main en main, et le frugal repas commence.

Le festin rustique est un dîner d'adieu;

la joie n'y préside pas : on donne des conseils à Ivane. Il doit partir pour la forêt de Slavouta, où demeure son oncle le bûcheron; c'est là qu'il doit se soustraire aux poursuites du comte, jusqu'à ce qu'il puisse quitter la Volhynie. On lui indique, à travers les forêts, le chemin qu'il tiendra pour ne point s'exposer sur les grandes routes; tout est prévu, calculé, et sa reconnaissance répond à la voix de l'amitié de ses parens, qu'il va quitter pour toujours.

Enfin, le repas est terminé; l'assemblée s'est signée; on s'est embrassé mutuellement; les derniers adieux sont entre-coupés par des pleurs sincères; les jeunes amans se placent dans leur traîneau, et disparaissent bientôt à la vue de leur famille, qui les bénit pour la dernière fois.

Deux jours se sont écoulés depuis que les fugitifs ont quitté le chaume paternel. L'espoir d'un avenir plus heureux berce leur jeune imagination; mais au sourire de

l'espérance se mêle une larme furtive accordée au souvenir de leurs parens. Ils se sont éloignés pour toujours de leur famille : quel cœur vertueux pourrait oublier les auteurs de ses jours?.... Il faut être dépourvu de tous sentimens pour ne pas se souvenir des premières caresses d'un père et d'une mère; il faut être un monstre pour effacer de sa mémoire leurs adieux et leurs larmes!..... Ivane et son amante ont besoin de tout leur courage, de tout leur amour, de toute leur tendresse pour calmer leurs inquiétudes, pour essuyer leurs pleurs. Tous deux n'ont qu'un cœur pour aimer, qu'une ame pour sentir : ils partagent leur douleur comme ils ont partagé leurs plaisirs.

Les derniers feux du jour embrasent le ciel et la terre : on croit voir des flammes dévorantes consumant une ville à l'horizon. La voûte céleste se peuple d'innombrables étoiles; leur lumière tremblante se dessine sur le voile d'azur qui recouvre son im-

mense rotondité, et ce tableau immobile s'anime parfois, lorsqu'un météore s'enflamme, s'élance dans la plaine éthérée et s'y éteint aussitôt. Ce silence solennel n'est interrompu que par le fréquent hennissement du cheval d'Ivane et par le craquement continuel des patins du traîneau.

Enfin, après mille détours, les deux victimes du despotisme seigneurial découvrent les sombres sapins de la forêt de Slavouta; bientôt après ils passent sous ces voûtes ténébreuses, et par intervalles les couches de neige qui blanchissent la cime de ces arbres élevés tombent avec fracas et réveillent l'écho silencieux, qui double au loin ce bruit épouvantable.

Cependant une lumière protectrice perce à travers les ténèbres de la nuit, comme le soleil jette sur la terre un rayon d'espérance, lorsqu'il apparaît inattendu à travers l'obscurité d'une tempête. Ivane a reconnu la cabane de son oncle le bûcheron; il presse

la main de sa courageuse compagne : ils ont atteint le but de leur désirs, ils sont sauvés : voilà la retraite solitaire qui va devenir pour eux le temple de l'amour, l'asile du bonheur.

L'habitant de la forêt n'était point riche; mais il avait un cœur généreux, une ame sensible. Ses phrases sans art exprimaient la sincérité de ses paroles, découvraient la simplicité de ses mœurs, et sa bonhomie était peinte sur ses traits vénérables.

— Mes chers enfans, soyez les bienvenus, leur dit le vieillard en les embrassant; ce que je possède vous appartient; si j'avais davantage, je vous l'offrirais de bon cœur.

Alors il demande à Ivane des nouvelles de sa famille; il écoute avec indignation l'histoire de ses malheurs.

— Mes enfans, vous avez bien souffert, s'écrie-t-il; mais le ciel vous a secourus; votre constance et votre vertu ont triomphé du despotisme; Dieu veille sur l'in-

nocence; le crime ne s'élève que pour retomber avec plus d'humiliation.

Les saintes paroles du solitaire sont écoutées avec respect. Pourtant les jeunes amans, à l'abri des recherches du comte, sentent le besoin d'épancher leur cœur, de se livrer à la joie de leur délivrance. Ivane est impatient de connaître les détails de l'enlèvement de sa belle amie; il voudrait savoir encore... mais il n'ose la questionner; il craint d'apprendre ce qu'il redoute d'entendre. Cependant le cruel Vladeski le lui a dit. Cette affreuse pensée déchire son ame. Olessia l'aime; cependant un profond soupir s'échappe de son sein : elle a été au pouvoir du comte; le monstre a... Que la volonté de Dieu soit faite! c'était son sort : Olessia n'est point coupable...

La jeune villageoise, s'empressant de satisfaire la curiosité de son amant, commence cette histoire en ces termes :

« A peine l'aurore, dit-elle, avait éclairé nos campagnes, que des cosaques (11) parcou-

le village, donnèrent aux paysans l'ordre de se rassembler dans la grande avenue qui conduit au château.

« Bientôt parut le comte, entouré de ses amis, montés sur des coursiers magnifiquement harnachés, et suivi d'une foule de piqueurs armés de fusils. Le signal du départ fut donné; le cor réveilla les échos, et la meute répondit à ses sons prolongés par ses aboiemens discordans.

» Que la journée me sembla longue, mon bien-aimé! une secrète inquiétude agitait mon cœur, alarmait mes espérances. Combien de fois ne sortis-je pas de notre chaumière pour regarder vers le nord de la forêt, où tu devais paraître! A l'horizon un sombre nuage s'élevait comme un fantôme gigantesque; à mesure qu'il s'avançait, son aspect sinistre me faisait frémir involontairement : la tranquillité de mon ame fut troublée par un pressentiment pénible qui semblait présager tous nos malheurs. La

neige tomba bientôt avec lenteur : on eût dit qu'elle se jouait dans les airs ; la nature silencieuse disparut sous les couches profondes de sa moelleuse épaisseur, comme si la méchanceté du genre humain avait attiré la punition du ciel et que la terre et ses habitans fussent condamnés à s'ensevelir sous les masses glacées de ce nouveau déluge.

» J'avais placé un cierge devant la sainte image de notre patron protecteur. Mon père cherchait à dissiper mes inquiétudes. Tout-à-coup la porte de la chaumière s'ouvre avec fracas, l'économe du comte se présente à nos yeux : sa figure était riante ; il nous salua amicalement.

« — Que Dieu soit loué, nous dit-il, je vous apporte une bonne nouvelle, mon seigneur, votre maître, m'envoie chercher Olessia. Jeune fille, continua-t-il, en se tournant vers moi, je te félicite, ta fortune est faite ; peut-être un jour tu seras la châtelaine de cette seigneurie : le comte t'aime

passionnément! Embrasse tes parens; viens avec moi.

» — Non! m'écriai-je, en me précipitant dans les bras de mon père, dis à notre maître que je n'abandonnerai jamais les auteurs de mes jours.

» Mais, interrompit le messager, les ordres du comte ne sont pas des prières, tu dois obéir.

» Aussitôt il appela les serviteurs du château qui l'avaient accompagné. Soudain ils s'élancèrent dans notre chaumière, me saisirent, m'entraînèrent, malgré les efforts réunis de mes parens, qui voulaient m'arracher de leurs bras. Mes cris douloureux avaient fait accourir tous nos voisins; pourtant, personne n'eut la hardiesse de s'opposr aux ordres arbitraires de notre odieux tyran; je fus jetée dans un traîneau et conduite au château.

» Quel fut mon désespoir lorsque je me vis enfermer dans les appartemens du comte, quand je me trouvai entourée des servantes

du château qui me prodiguaient des soins empressés et des consolations inutiles. Comme moi, elles avaient été arrachées à leur famille; comme moi, victimes du despotisme, elles avaient été condamnées à renoncer à leur inclination, à pleurer leur amour, à pleurer leur amant, à regretter le bonheur d'un mariage heureux, à cacher leur tristesse et à dérober leurs larmes.

» O mon cher Ivane! je ne puis te peindre toute l'horreur de ma position, le déchirement de mon ame; mes yeux n'avaient plus de larmes, mon cœur plus de soupirs. J'étais comme anéantie: je ne voyais plus rien, je n'entendais plus rien; un tremblement continuel agitait tout mon corps, et le moindre bruit me faisait tressaillir.

» Plusieurs heures s'écoulèrent dans cette angoisse affreuse, dans cette attente cruelle qui ne peut se comparer qu'avec l'instant fatal où un patient voit se lever le bras du bourreau qui va le frapper: ce moment est un

siècle de souffrance; dans ma pénible situation, chaque seconde était un an de douleur.
» Tout-à-coup un bruit confus se fit entendre. La voix des chasseurs, le hennissement des chevaux, les aboiemens des chiens retentissent dans les cours du château : on annonça l'arrivée du comte; les portes s'ouvrirent et se fermèrent avec fracas; celle de l'appartement où j'étais renfermée roula sur ses gonds, je tressaillis de frayeur et soudain je perdis l'usage de mes sens.

» Lorsque je revins de cet anéantissement momentané, ma tête reposait sur les genoux de mon ravisseur, qui me couvrait le visage de ses baisers détestables. En vain je le repoussais, mes forces épuisées secondaient à peine mon indignation. Plus ses paroles étaient affectueuses, plus il adoucissait sa voix, plus ses caresses étaient séduisantes, plus je le détestais; tout mon corps frissonnait chaque fois qu'il portait ses mains hardies sur moi. Le traître voulait éprouver

mon cœur : il doutait de ma vertu !... N'écoutant que ma juste indignation, je l'accablai de reproches, d'injures ; j'humiliai son orgueil, et le monstre semblait m'en aimer davantage. Il me protesta son amour inviolable, il me promit d'enrichir ma famille, il me jura qu'il m'épouserait, qu'il ferait mon bonheur. Tour-à-tour il employa la bassesse, la flatterie, le sentiment et la dissimulation. Il me conjura de me rassurer, il me supplia de croire que ses vues étaient honnêtes, qu'il n'abuserait pas de la force et de son pouvoir, qu'il se bornerait à chercher à me plaire, jusqu'à ce que je susse apprécier sa tendresse, ses bontés et les honneurs auxquels il voulait m'élever. A ces mots il me dit avec douceur : — En attendant que vous soyiez la maîtresse de ce château, venez partager ma joie et celle de mes amis, qui nous attendent pour souper.

» Cherchant à gagner du temps pour saisir le moment de m'évader de ces murs crimi-

nels, je consentis à le suivre. Ciel! dans quelle société me trouvai-je! Comment te raconter les horreurs dont je fus témoin! Deux seigneurs étaient à table avec deux jeunes paysannes dont le comte avait sacrifié l'avenir au caprice d'un moment. Nous prîmes place. Le repas fut gai pour ces hommes sans pudeur, qui se faisaient un jeu de nous insulter par leurs discours profanes et immodestes. Lorsque les serviteurs se furent retirés d'après les ordres du comte, un vin doux et mousseux pétilla dans les verres, ils burent avec intempérance, nous forcèrent à les imiter et nous tinrent les mains pour nous y contraindre. Bientôt, énivrés et abrutis par la boisson, ils mêlèrent leurs cris à la voix de mes compagnes d'infortune, et leurs chants de joie ressemblaient aux chants du sabbat accompagnés d'hymnes funèbres (12).

» Pourtant le comte, cachant ses perfides desseins, m'entourait de prévenances, comme s'il eut voulu mériter mon estime

et se distinguer de ses convives par une conduite réservée; mais je devais bientôt approfondir son caractère dissimulé et la noirceur de son ame. Voulant, me dit-il, m'éloigner du tableau dégoûtant de ces jeunes débauchés, auxquels les vapeurs du vin avaient troublé la raison, il me conduisit dans une salle basse dont les fenêtres donnent sur le jardin. Là, renouvelant aussitôt ses instances et ses prières, il se mit à mes pieds, embrassa mes genoux, me jura que je serais son épouse et qu'il m'en aimerait davantage si je cédais à ses désirs. Voyant enfin mon opiniâtre fermeté, il jeta tout-à-coup son masque hypocrite : sa douceur se changea en rage; il m'accabla d'injures, s'élança sur moi avec fureur, me saisit dans ses bras. Dans cet affreux moment, une fenêtre vole en éclats, tu m'apparais comme un génie défenseur, je me précipite vers toi, et ton amante est sauvée.

Mon cher Ivane, continue-t-elle, je te dois plus que la vie, je te dois l'honneur; si

mon destin m'avait fait succomber, jamais tu ne m'aurais revue. »

« — Quoi! s'écrie l'amoureux villageois, lorsque tu fus découverte, quand ces impitoyables satellites te ramenèrent au château, le comte.......

— Que veux-tu dire?

— Le comte....... mais pardonne, mon amour alarmé..... tu es innocente.

— D'où vient la pâleur qui couvre ton visage? tes yeux sont humides...

— Amie infortunée, je sais tout...

— Comment!

— Rassure-toi, je t'idolâtre, je te déifie; tu n'es point coupable : le comte.......

— Achève!

— Le comte m'a tout dit..... il s'est fait un cruel plaisir de m'annoncer son triomphe, et.....

— Il t'a trompé.

— Olessia, jamais le mensonge n'a souillé tes lèvres.

— J'en jure par Dieu, par mon amour!

— Ciel! ne jure pas... d'ailleurs, oublions le passé; nous sommes réunis, nous sommes heureux!

— Non, ma vertu est ma dot; c'est le seul bien que je possède, et tu doutes de ma sincérité!... Jamais je n'aurais cru...

— Dieu me préserve de t'accuser, quand tu as tant souffert pour moi!... Je t'aime, j'ai tout bravé pour te sauver, j'ai réussi; mais le sort te rejeta dans les bras de ton bourreau lorsque j'étais dans les fers.

— Désabuse-toi, le ciel m'a sauvée; j'ai fui chez tes parens, et je ne me suis éloignée de leur chaume hospitalier que pour voler à ta délivrance.

— Cependant lorsque j'étais condamné à mourir, le comte, cédant à ta prière, vint m'offrir ma grâce : ton déshonneur devait sauver ma vie!..... et le barbare aurait...

— Joint le plus cruel mensonge au crime le plus affreux. Depuis que tu m'arrachas...

— Cesse de te justifier, mes doutes sont un crime!

— Embrasse ton amante; ce crime est un excès d'amour, elle te le pardonne, elle oublie tes injustes soupçons.

Leurs bras s'entre-lacent, leurs cœurs se répondent, mille baisers volent sur leurs lèvres brûlantes, ils sont heureux...... cent ans de malheurs n'effaceraient pas cet éclair de félicité!

Le vieux bûcheron sourit à leurs caresses, partage leur joie, un soupir étouffé trahit ses souvenirs : il fut jeune, il a aimé!.....

Tandis que les jeunes amans oublient les cruautés de leur tyran, le vieillard allume d'une main tremblante les éclats de sapin dont la flamme pétillante dissipe l'obscurité de la nuit (13). Bientôt il les convie à un frugal repas; il boit à leur santé, à leur arrivée, et le verre en main, Ivanē répond à ses félicitations et lui souhaite une longue vieillesse exempte d'infirmités.

Du barchtch, du gruau d'avoine, des œufs et du laitage composaient la nourriture journalière du bûcheron de la forêt de Slavouta; l'eau claire d'une source voisine apaisait sa soif, et quelquefois l'eau-de-vie ou le vichniak égayait les jours de fête. Voilà ce qu'il offrit aux fugitifs. Excusez-moi, mes chers enfans, leur répétait-il souvent, je n'ai rien de plus à vous présenter; rassasiez-vous : ce que je vous donne, je vous le donne de bon cœur.

Le temps, si long pour les malheureux, s'écoulait avec rapidité pour les amans fortunés. L'amour avait confondu leurs ames, ils n'avaient qu'un cœur, qu'une pensée, et les innocentes caresses du passionné villageois n'alarmaient pas la timide vierge de Vidolska. Son vertueux ami se faisait une loi de la respecter; il comprimait ses désirs : il eût cru commettre un crime si l'excès de sa passion avait pu faire rougir sa belle amie; d'ailleurs l'instant approchait où l'hyménée devait lui permettre de s'énivrer dans la

coupe enchanteresse de l'amour; les voluptueux mystères de ce culte divin allaient réaliser les espérances de son cœur, le plus heureux moment de sa vie.

Un soir, assis auprès du four, dont la chaleur protectrice repoussait la terrible gelée, le vieux bûcheron racontait des historiettes en fendant des éclats de sapin que la villageoise allumait et plaçait sur les pinces pour éclairer la cabane. Le flambeau nocturne jetait sa douce clarté sur la nature silencieuse, et l'ombre des pins se dessinait en pyramide sur la blancheur éclatante de la neige. Tout-à-coup Ivane crut découvrir un homme qui se glissait sous les sombres voûtes des branches courbées sous le poids de la neige. Il semblait s'approcher de la cabane avec méfiance; l'indécision mettait à chaque pas une barrière à sa marche incertaine; tour-à-tour il avançait, s'éloignait, puis revenait encore. Enfin, tournant précipitamment autour de la haie qui bordait

le potager du bûcheron, il approcha de la fenêtre et son regard furtif rencontra le regard menaçant d'Ivane. Aussitôt le courageux villageois s'arme d'une hache; il lui semble avoir reconnu un des satellites du comte : il s'est résolu à commettre un crime pour défendre Olessia. Ouvrant tout-à-coup la porte de la cabane avec précipitation, il demande à l'inconnu qui il est, ce qu'il veut. A sa soudaine apparition, aux accens de sa voix, accompagnée de gestes furieux, l'être mystérieux, saisi d'effroi, pousse un cri de frayeur et fuit à pas précipités. Ivane, n'écoutant que sa colère, s'élance sur ses traces à travers les arbres déracinés par l'orage ou brisés par la foudre. Soudain, une idée subite suspend sa course et le ramène vers son amante : si l'on avait profité de son imprudence pour lui ravir Olessia!..... Cette pensée le glace d'épouvante; il hâte sa marche vers la cabane, et sa crainte lui fait voir en chaque tronc d'arbre recouvert de neige

un émissaire du comte, un complice de ses ordres despotiques. L'infortuné tremble à son tour, une sueur froide coule de son front, son cœur bat avec violence; mais ses craintes sont vaines, il va retrouver son amie, ses soupçons vont se dissiper.

Le bûcheron était sorti; l'inquiétude et la prévoyance avaient décidé les fugitifs à quitter la cabane; ils attendaient le vieillard pour réaliser leur projet, lorsqu'ils le virent paraître accompagné de l'homme mystérieux, dont la pâleur, le regard abattu et la misère firent cesser leurs craintes pour réveiller leur pitié.

— Mes chers enfans, leur dit le bûcheron, ce malheureux est mon ami : c'est encore une victime du despotisme seigneurial; bannissez vos inquiétudes, remplissez envers lui les devoirs de l'hospitalité.

— Que le ciel vous bénisse! interrompit l'inconnu après s'être incliné plusieurs fois devant l'image sainte et avoir fait le signe

de croix; que Dieu vous rende le bien que vous me faites!

— C'est aujourd'hui dimanche, la nappe couvre la table, sois le bienvenu, je t'offre le pain et le sel (14), prononça le vieillard en embrassant son nouvel hôte.

Pendant ce discours, Olessia plaçait sur la table le frugal repas villageois; Ivane considérait l'inconnu et soupirait : car le malheureux plaint seul le malheureux; le riche peut-il sentir, peut-il avoir compassion de l'infortuné, dont il n'a pas éprouvé les souffrances! ...

L'ami du bûcheron sut bientôt l'histoire d'Ivane et d'Olessia; il les plaignit, et leur parla en ces termes :

— On vous a punis parce que vous avez des sentimens et que vous possédez les vertus de l'honnête homme fidèle à sa religion et à son empereur; vous avez été tyrannisés parce que vous avez montré plus d'esprit et de fermeté que vos semblables; il y a

encore beaucoup de seigneurs qui ne veulent point que leurs serfs pensent et raisonnent; ce sont des machines, disent-ils, qui ne doivent savoir qu'obéir....... Ah! les tyrans nous refusent le titre d'hommes, ils veulent nous forcer à ramper, et pourtant nous avons une ame et un cœur comme eux! Vous avez souffert, j'ai plus souffert encore, sans l'avoir plus mérité que vous!

A ces mots, son visage s'obscurcit; il essuya quelques larmes, et ne rompit ce pénible silence que pour prier ses nouveaux amis de lui permettre de prendre quelque repos. Aussitôt ils se levèrent, firent leurs prières, s'embrassèrent; le bûcheron et son ami se couchèrent sur le four, Ivane et Olessia se placèrent sur les bancs, et bientôt le sommeil ferma leurs paupières.

Le lendemain, Ivane et Vladimir (c'était le nom du nouveau venu) se lièrent d'une étroite amitié. Leurs cœurs ulcérés avaient essuyé des souffrances dont le souvenir était

ineffaçable; leurs sentimens et leurs malheurs les unissaient, et Vladimir, plein de confiance en son nouvel ami, consentit à raconter son histoire, et la commença ainsi.

Histoire de Vladimir.

Déjà le doux zéphyr, exilé par le froid, venait régner à son tour dans nos climats lointains; tout annonçait le réveil de la nature, long-temps assoupie sous le manteau des neiges glacées. La sève, échauffée par les premiers beaux jours d'un printemps précoce, avait déjà fait bourgeonner les bouleaux de de nos forêts. L'actif laboureur, aidé de sa famille, quitte sa chaumière pour guider les

pas lents de ses bœufs vigoureux; bientôt le fer tranchant de sa charrue déchire les flancs noirs d'une terre grasse, qui semble promettre une récolte abondante. Ce premier jour de travail est un jour de fête, lorsque nous avons le bonheur d'être encouragés par un bon seigneur qui n'a pas hérité de la tyrannie féodale de ses ancêtres, lorsque nous avons la persuasion de recueillir le fruit de nos peines. Les habitans d'Orini vivaient tranquilles et heureux sous la protection bienveillante de leur maître le palatin Potoski.

Notre village était situé sur la pente d'une colline baignée par les eaux immobiles d'un lac profond, au milieu duquel semblaient flotter plusieurs îles entourées de saules pleureurs. Une de ces îles renfermait un édifice antique que la main du temps avait presque détruit, et qui jadis avait servi de sépulcre aux comtes Ozadoski, anciens possesseurs de cette campagne. Le dôme

chancelant de la chapelle gothique s'élevait encore entouré de hauts peupliers, entre lesquels on distinguait quelques tombeaux isolés et des cippes renversés. C'est pourquoi l'on appelait cette île *l'île de la mort.*

Sur la rive septentrionale du lac, s'étendait au loin une sombre forêt de sapins, sur la lisière de laquelle était le cimetière du village, dernier asile de ses paisibles habitans. La rive opposée était une plaine fertile, et déjà la semence, humectée par les pluies printannières, s'élançait du sein de la terre et couvrait son étendue d'un léger tapis de verdure.

Une des chaumières d'Orini était située sur le plateau d'un rocher de granit dont la base inégale était ensevelie dans les sables mouvans du rivage. C'est là que le ciel m'a fait naître, et que d'enfant je devins homme pour m'abreuver à la coupe du malheur. La jeunesse passe avec rapidité : tout est nouveau, tout plaît, on ne compte point encore

les instans du jour, mais ce songe s'évanouit au réveil!... L'amour et ses égaremens sont comme les nuages précurseurs d'une tempête que nous contemplons à l'horizon, sans en craindre les suites, que nous ignorons. Le bonheur est l'image des éclairs qui sillonnent la nue; les passions sont embrasées par la foudre; c'est dans l'obscurité de cet orage affreux que l'aveugle destin nous conduit au crime et souvent à l'homicide. Alors, en proie à d'éternels remords, nous détournons nos regards, nous voyons fuir la tempête : tout est passé, jeunesse, illusions, félicité; il ne nous reste plus qu'un avenir consacré à la douleur : tel fut mon sort.

J'avais atteint l'âge où naissent les désirs avec l'amour; mais j'étais heureux. Mon cœur, rempli de tendresse pour la belle Mélanie, allait bientôt s'énivrer de la plus douce félicité; le jour solennel de mon mariage était déjà fixé; j'allais devenir l'époux fortuné

de cette vierge; rien n'obscurcissait mes espérances, mes jours semblaient ne devoir s'écouler que dans les bras du bonheur et sur le sein de la volupté.

Toutes mes espérances étaient dans notre amour; je possédais la source inépuisable du bonheur, le cœur sincère de mon amante, qui me vouait son existence; je connaissais ses vertus et son ame angélique; toutes les grandeurs de ce monde ne pouvaient égaler à mes yeux le don inappréciable que le ciel m'accordait : j'allais puiser une nouvelle vie, de nouveaux sentimens dans la bonté inaltérable de son ame aimante et sensible.

Enfin, l'aurore du beau jour de notre union parut sans nuage, semblant par son éclat embellir la fête champêtre qui allait célébrer mon bonheur. Tous les habitans d'Orini était déjà rassemblés à la Cierkief (15); les cloches, mises en branle par la jeunesse du village, faisaient retentir les airs de

leur bourdonnement prolongé, et le pope (16) nous attendait sous le portique du temple, lorsque nous parûmes accompagnés de nos parens et de nos amis.

La belle Mélanie avait détaché ses longues tresses blondes; son épaisse chevelure flottait sur ses épaules, selon nos usages antiques, et montrait que le ciel lui avait accordé un époux.

Son habillement était simple et propre. Une chemise de toile d'une blancheur éclatante, brodée sur les épaules en coton rouge, nouée au cou, et dont les larges manches étaient attachées par des rubans bigarrés. Deux zapaskis (17) bariolés de diverses couleurs, entouraient sa taille, légèrement pressée par une ceinture rouge. Des bottines jaunes, dont les talons étaient élevés sur des fers polis, chaussaient son pied mignon. A son cou, blanc comme la neige, pendaient plusieurs rangs de coraux.

Quelquefois le vent trahissait les con-

tours gracieux de son sein, ou entr'ouvait indiscrètement l'ouverture de sa blanche chemise (18), et laissait entrevoir deux globes arrondis par la main des amours. Cette vue enflammait mes désirs; mais si un œil indiscret partageait mon bonheur, j'étais jaloux..... car j'aimais!

O mes amis, il m'en souvient encore!..... quel jour délicieux que celui qui doit consacrer l'inclination de notre cœur, qui va nous faire un devoir d'aimer, qui nous unit à jamais à la femme que nous avons trouvée digne de notre tendresse....... Je n'avais pas à redouter les ennuis ni les chagrins qui accompagnent si souvent l'hyménée. Mélanie, simple comme on l'est au village, se faisait aimer sans chercher à plaire : elle était la fleur des champs, qui ne doit sa beauté qu'à la nature, et sa fraîcheur qu'à la rosée printannière. Elle était belle et vertueuse, elle était bonne et sensible : comment ne pas l'adorer!...

Nous étions arrêtés sous le portique des saintes images (19); le flambeau de l'hyménée était placé entre nos mains: bientôt le pope nous mit les couronnes sur la tête, nous fit tourner trois fois autour de l'évangile, et nous bénit. Nous étions unis devant Dieu et devant les hommes; aucun regret tardif n'avait obscurci ce moment solennel; j'étais heureux; le doux regard de Mélanie exprimait la joie sincère de son cœur incapable de feindre. D'ailleurs, pourquoi aurait-elle caché sous le masque de l'indifférence le sentiment qui l'agitait? Est-ce une honte que d'aimer celui qui nous adore? est-ce un crime que de faire connaître son bonheur quand il est réel?

Enfin l'auguste cérémonie est terminée, je presse sur mon cœur le cœur de mon épouse, et aucune parole inutile ne cherche à exprimer notre félicité : je croyais ma destinée accomplie, je n'avais plus rien à désirer.

Une musique rustique vint me réveiller

de cette douce extase. Je tenais la main de Mélanie, que j'abandonnai pour entourer sa taille de mon bras, tandis que de l'autre je guidais la marche chancelante de mon vieux père. Nous nous dirigeâmes vers notre chaumière au milieu de nos parens, de nos amis et de la jeunesse villageoise qui nous suivait en chantant. Lorsque nous fûmes arrivés sur le seuil de la porte, l'auteur de mes jours nous reçut avec l'image sainte, nous la fit baiser, nous donna sa bénédiction et nous embrassa. Nos parens et nos amis nous félicitèrent et nous firent asseoir au haut de la table du festin, où toute l'assemblée vint se placer aussitôt.

L'asile de mon enfance semblait embelli par la présence de la belle Mélanie : ses vertus allaient en faire l'ornement. Mon père partageait mon bonheur, il oubliait sa vieillesse pour se livrer à la joie ; sa main tremblante versait aux convives l'eau-de-vie, le vichniak, l'hydromel, et sa

gaîté provoquait leurs discours joyeux.

Au festin champêtre succédèrent les chants et la danse. La jeunesse du village, rassemblée devant notre chaumière, était groupée autour des musiciens. Mélanie me tendit la main, la foule nous entoura, tous les regards se fixèrent sur nous, nous commençâmes notre danse nationale, et bientôt les jeunes villageoises, se livrant à leur bruyante gaîté, frappèrent leurs talons en cadence et foulèrent l'herbe naissante sous leurs pas mesurés.

Déjà le soleil commençait à descendre à l'horizon, et l'astre des nuits, entouré de sombres vapeurs, s'élançait dans les plaines célestes. L'allégresse régnait encore autour de notre chaumière. Mélanie m'avait suivi au bas du rocher; nous étions assis sur un bloc de granit, et les vagues du lac venaient mourir à nos pieds. Je tenais ses mains dans les miennes, nos cœurs s'épanchaient l'un dans l'autre; nous étions heureux, nous

nous aimions, et chaque instant de notre nouvelle existence était employé à nous le prouver.

Le crépuscule jetait une teinte sombre sur les rives du lac, qui semblait être une glace polie dans laquelle se reflétait le croissant et les nuages argentés. Le calme de la nature n'était interrompu que par les chants joyeux qui retentissaient au-dessus de notre tête, et auxquels se mêlait le son des instrumens et la gaîté bruyante d'une folâtre jeunesse. A quelques pas de nous, mon canot (20) se balançait entre les roseaux desséchés; la beauté de la soirée nous engageait à parcourir la plaine immobile; je saisis le bras de mon épouse, nous nous plaçâmes dans l'esquif léger, et bientôt la rame obéissante l'eut éloigné du rivage.

Nous étions déjà loin du rocher; Mélanie avait déjà recommencé deux fois ma chanson favorite, lorsque le hasard nous fit aborder à l'île de la Mort. On n'entendait plus

que faiblement les cris d'allégresse des jeunes villageois, qui, portés par la brise du soir, venaient troubler par intervalles le silence solennel de cette île déserte. Mélanie devint craintive; elle me pressa sur son cœur, comme si un funeste pressentiment obscurcissait la sérénité de son ame; je surpris quelques larmes secrètes sur ses joues vermeilles, et je m'empressai de l'éloigner de ces lugubres lieux. Bientôt nous nous enfonçâmes dans l'épaisseur des coudriers, nous perdîmes de vue les ruines du sépulcre, et l'effroi de ma craintive amie se dissipa.

Elle avait jeté ses bras gracieux autour de mon cou ; nous nous étions assis sur une pierre grisâtre, dont la surface inclinée était recouverte d'une mousse épaisse et argentée. Elle s'abandonnait à l'ardeur de mes caresses passionnées, l'amour triomphait de sa pudeur, le délire de ses sens agités hâtait sa défaite, j'allais être heureux! tout-à-coup

un rayon de la lune échappé des nuages nous couvrit de sa lumière passagère; Mélanie poussa un cri déchirant, elle s'arracha de mes bras : notre couche nuptiale était un tombeau......... Saisi d'horreur, je m'élançai sur ses traces ; elle fuyait à pas précipités; elle m'entraîna dans sa marche rapide. — Éloignons - nous de ces lieux funèbres, s'écria-t-elle, ils sont voués au malheur et à la mort! Était-ce au milieu des sépulcres, sur l'insensible pierre d'une tombe que nous devions chercher la félicité?.....

Le vent s'était élevé, le lac était agité comme nos pensées, et ce ne fut qu'en rentrant sous le chaume paternel que la réalité de notre bonheur effaça le triste souvenir de nos craintes chimériques.

Déjà nous comptions des mois de félicité, déjà les glaces de l'hiver avaient cristallisé la surface immobile du lac, nos guérets étaient ensevelis sous de profondes couches de neige, et nos bras oisifs attendaient le

retour du printemps, lorsque le ciel, bénissant notre union, nous accorda un fils. Ce nouvel être devait partager notre tendresse, faire partie de notre existence, et la sensible Mélanie, heureuse et fière du titre de mère, vouait sa vie à cette faible créature qui réclamait ses soins. Hélas! ce fruit adoré de notre amour semblait devoir être la compensation du malheur qui nous menaçait, ou peut-être le ciel, dans sa justice divine, voulait adoucir notre désespoir par les innocentes caresses de notre fils bien-aimé : mon vieux père mourut dans sa quatre-vingt-huitième année, et nos pleurs sincères furent la seule éloquence de nos cœurs ulcérés.

Enfin, aux accens de la douleur succéda la résignation, ce raisonnement du désespoir qui naît de l'impossibilité de changer, de suspendre les arrêts du destin. Je devais rendre ces dépouilles mortelles à la terre, je devais dire un éternel adieu à l'auteur de

mes jours, à un père respectable, dont la sainte mémoire était ineffaçable, non seulement de l'ame attristée de son fils, mais encore de tous les cœurs des honnêtes habitans d'Orini.

La victime du sort, revêtue de ses habits de fête, le visage découvert et tourné vers l'image sainte, était couchée sur la table dans un cercueil de sapin. La croix et les reliques qu'elle avait portées toute sa vie étaient suspendues à son cou, et son anneau nuptial brillait à son doigt.

Sa tête chauve, sa barbe blanche et les rides de son front témoignaient que le vieillard avait vécu ce que doivent vivre les hommes; qu'il était arrivé au terme de la vie, fixé par les lois de la nature. Tels sont les décrets du ciel : les ans affaiblissent le mécanisme du corps, les nerfs se relâchent, le sang perd sa chaleur, le moment du trépas s'approche, et le souffle de l'existence s'échappe de notre squelette délabré par le

temps et les maladies... il faut rentrer dans le néant!..... Pourquoi en sommes-nous donc sortis?...... Pour nous entre-déchirer comme des bêtes farouches, pour nous trahir, nous tromper mutuellement, pour être puissans et opprimer le faible, ou pour être esclaves, courbés sous la verge du despotisme; pour être le jouet du sort, commettre des crimes, désirer des richesses et sacrifier sa conscience pour les acquérir!..... Voilà le portrait de l'homme, de cette image du créateur, de cet être parfait, né pour être heureux et pour jouir des félicités de la vie humaine..... que dis-je, des félicités! sur cette terre ingrate que nous cultivons avec peine, pour lui arracher une nourriture que souvent elle nous refuse injustement.... Hélas! les jouissances d'ici bas sont des songes; le malheur seul est une réalité!

—Que Dieu soit avec toi! s'écria le bûcheron en interrompant son discours, nous péchons seulement de t'entendre; n'attire pas

la malédiction du ciel sur ma chaumière. En prononçant ces paroles, le vieillard se signait et levait ses yeux sur l'image sainte, comme pour implorer la protection de son patron. Vladimir garda quelque temps le silence, et continua ensuite le récit de ses malheurs.

Le lendemain de la mort de mon père, nos parens et nos amis se rassemblèrent. Après les cérémonies d'usage, le cortége se mit en marche et se dirigea vers le cimetière du village. Quatre parens du défunt portaient le corps, et quatre autres, qui les précédaient, soutenaient le dessus du cercueil. Les trois bannières de la cierkief marchaient en tête, et suivaient un jeune garçon qui portait l'image sainte. Arrivés dans l'asile du trépas, nous entourâmes la fosse fatale, et le pope commença les prières des morts. Lorsqu'il les eut terminées, je m'approchai du corps de mon père, j'imprimai respectueusement mes lèvres sur ses mains glacées, je l'embrassai sur la bouche, nos parens et nos amis

lui donnèrent le baiser de paix et le descendirent dans l'abîme éternel qui réclamait sa dépouille matérielle. Alors on n'entendit plus que les sanglots et les cris du désespoir, se mêlant aux sourds mugissemens de la tombe, qui semblait gémir sous les éboulemens de la terre qui allait la dérober à nos regards. Ce bruit sinistre redoublait le trouble de mon ame; je croyais entendre la voix du néant qui nous prédisait le sort qui nous attend; alors je compris l'énigme des lois de la nature : tout naît pour mourir.

Un tertre recouvert de gazon s'élevait déjà sur la tombe de mon père. Nous lui avions rendu tous les devoirs de la religion, nous avions mangé le riz (21); le pope et les assistans m'arrachèrent de ces tristes lieux; nous marchâmes vers ma chaumière, où Mélanie avait préparé le festin des funérailles (22).

Les consolations que m'avaient prodiguées mes parens et nos amis n'avaient qu'effleuré

mon ame sans la soulager; mais lorsque mon épouse m'eut pressé sur son cœur, mes sombres pensées s'évanouirent, je reconnus que je n'avais pas tout perdu, qu'il me restait une femme vertueuse qui m'aimait, et un fils que je devais élever.

Le bonheur adoucit les peines, et le temps les affaiblit sans en effacer le souvenir.

Je considérai dès-lors la vie comme un voyage périlleux qui doit finir par un orage. Je me persuadai que le système de la nature est fondé sur la destruction; que nos cendres répandues dans la plaine nourriraient les races futures, comme celles de nos pères avaient engraissé les guérets que nous cultivons; enfin, que tout était périssable sur ce globle, qui peut-être lui-même devait s'anéantir dans les abîmes du vide. S'il était créé pour l'éternité, me disais-je, pourquoi l'homme serait-il mortel?.... Avons-nous demandé l'existence?... Pourquoi nous fit-on naître, si l'on voulait nous faire mourir?

— Que Dieu soit avec toi! interrompit encore le bûcheron en se signant de nouveau, le malheur t'a fait oublier ton Dieu ; tu es damné, c'est l'irréligion qui t'a conduit au crime.

— Au crime! s'écria Vladimir d'une voix lugubre; oui, je suis un assassin, mais j'étais né vertueux : c'est l'excès du despotisme, c'est l'excès de mes souffrances, c'est pour sauver mon épouse que j'ai trempé mes mains dans le sang d'un tyran.

— Il fallait souffrir, lui répondit le bûcheron, et abandonner au ciel le soin de la vengeance : c'est lui seul qui a le droit de punir.

— Dieu lit dans nos cœurs, prononça Vladimir; j'ai été élevé à la cour du frère du palatin Potoski, et je n'ai jamais pensé comme un esclave que la crainte fait obéir.

— Et pourtant tu n'es qu'un esclave comme nous, murmura le bûcheron.

Le lendemain, Vladimir reprit la parole

et continua en ces termes : Il semblait, dit-il, que la mort de mon père eût été le signal de tous mes malheurs, et que depuis cette époque fatale, je ne dusse plus répandre que des pleurs douloureux sur les êtres que je chérissais, et desquels on allait bientôt me séparer.

Notre seigneur, le palatin Potoski, mourut. Les terres d'Orini tombèrent en partage à un de ses héritiers qui habitait la Galicie. L'économe, qui jusqu'à ce jour avait gouverné ce bien, fut remplacé par un gentilhomme brutal, d'un abord difficile et d'un caractère farouche et cruel. Il avait gagné la bienveillance de notre nouveau maître par ses flatteries et sa servilité ; il avait rampé des années entières pour mériter sa confiance ; il la possédait, et voulait en profiter pour s'enrichir.

Il commença par doubler nos corvées (23) ; sur de vains prétextes, il transporta des paysans d'un village dans un autre ; il

désunit nos familles, éloigna nos amis, et bientôt ses vexations nous firent gémir en secret.

Il sut que j'avais été élevé chez le défunt palatin, que je savais lire et écrire, que j'avais été employé par l'ancien économe à tenir les comptes, que je pouvais lui nuire s'il trompait notre seigneur ; il me voua une haine implacable : je devins sa victime. D'ailleurs, ma sincérité lui déplaisait et mon bonheur lui portait ombrage. Il essaya de me faire fuir par ses mauvais traitemens. Il me fit battre injustement ; mais encore attristé de la mort de mon père, j'avais dévoré ma honte et placé mes espérances dans l'avenir. Combien ne m'étais-je pas trompé ! le tyran avait juré ma perte ; les connaissances que j'avais malheureusement acquises nuisaient à ses sourdes menées ; j'avais fait échouer plusieurs de ses desseins ; j'étais coupable à ses yeux ; il pouvait me rendre malheureux : il le fit.

Une nuit, tandis que je dormais paisiblement auprès de mon épouse chérie, et que le sommeil répandait sur nos têtes les douceurs du repos, nous fûmes tout-à-coup arrachés au calme du repos par un bruit imprévu. Profitant de l'obscurité, on avait entouré notre chaumière, et bientôt une foule effrénée ayant fait voler la porte en éclats, pénétra sans résistance dans notre paisible retraite. Le cruel économe excitait ses satellites ; il avait l'air de jouir de mes souffrances ; et lorsque, cédant à la force, je fus terrassé, et qu'on m'eut fortement lié les bras derrière le dos, sa joie éclata ; il eut la bassesse de m'injurier et la cruauté de me frapper. Je ne lui étais plus redoutable ; ma destinée dépendait de sa seule volonté : je n'avais plus rien à espérer.

A cette scène inattendue, Mélanie, après avoir fait de vains efforts pour me défendre, était tombée sans connaissance aux pieds de mon persécuteur. Mon fils, mon enfant,

renversé de son berceau (24) pendant cette lutte inégale, poussait des cris perçans; ses accens douloureux déchiraient mon cœur; ses petites mains suppliantes semblaient vouloir me retenir pour me montrer sa mère étendue comme morte sur le plancher. Hélas! je voyais, je sentais comme père et comme époux, et j'étais dans l'impossibilité de leur donner aucun secours. Enfin, on me fit la grace de m'éloigner de ce spectacle affreux; on m'entraîna de ma chaumière; je jetai un dernier regard sur ces êtres infortunés, je levai les yeux au ciel : Dieu! m'écriai-je, je les abandonne à ta divine protection!

J'étais accusé de rébellion; on allait me faire soldat : c'est la punition que nous réservent nos maîtres, comme si c'était un châtiment de servir sa patrie (25)! comme si la discipline militaire était plus redoutable que leur cruel despotisme! J'aurais béni mon destin, si je n'avais pas été l'époux

de Mélanie, si je n'avais pas été père!

Le lendemain on me fit partir pour Jytomirz. Je fus accepté; on me rasa la moitié de la tête, et dix jours après mon arrestation, j'étais en route pour rejoindre le régiment dans lequel j'allais être compté au nombre des défenseurs de la patrie.

Six mois s'écoulèrent avec la lenteur de six siècles. Mes chefs étaient satisfaits de mon exactitude; mes compagnons d'armes m'aimaient; j'avais des amis; mais j'étais éloigné de mon épouse! Un chagrin rongeur détruisait ma santé, le sommeil avait fui ma paupière, l'existence me devenait insupportable; je me serais donné la mort, si j'avais pu disposer de ma vie; mais elle appartenait à Mélanie, à mon fils; j'étais leur espoir; ils m'attendaient; je devais fuir lâchement les drapeaux de l'honneur, je devais me couvrir de honte et d'opprobre pour les arracher à la tyrannie; je ne balançai pas à me sacrifier pour eux: je désertai.

J'eus bientôt franchi l'espace qui me séparait. Je découvris dans le lointain le lieu de ma naissance, et mon cœur fut soulagé; pourtant j'avais tout à craindre. J'attendis la nuit, et lorsque la nature fut enveloppée de ses rayons ténébreux, je me présentai à mon épouse, étonnée et surprise de ma soudaine apparition.

En vain je chercherais à vous dépeindre la joie qui ranima ses traits flétris par les larmes et la misère. Son ame était fortement émue. Elle semblait jouir d'un bonheur surnaturel. Tantôt elle me présentait son enfant, l'embrassait avec délire; tantôt elle se jetait sur mon sein et me couvrait de baisers et de pleurs. Enfin, nous nous crûmes heureux, nous oubliâmes l'avenir, notre tyran, l'univers...... Pourquoi ne passâmes-nous pas des bras de la félicité dans les bras de la mort!

Déjà le brouillard du matin s'élevait lentement de dessus la surface du lac lorsque

nous nous arrachâmes aux langueurs de l'amour. Mes transports, mon enthousiasme, n'avaient qu'imparfaitement exprimé ma tendresse; ma passion était sans bornes; j'adorais, j'idolâtrais Mélanie; les cœurs vulgaires son trop froids pour comprendre mon exaltation, et les paroles insuffisantes pour dépeindre l'excès de mon attachement.

Il fallut se séparer : ma sûreté l'exigeait; aucune retraite ne me parut plus favorable à mes desseins que l'île de la Mort. Ce fut là que j'allais me cacher dans le caveau sépulcral de la chapelle gothique, en attendant le moment heureux où je pourrais fuir avec mon épouse et mon fils.

Quand les vapeurs du soir entouraient l'île déserte d'un crêpe impénétrable, j'abandonnais cet asile lugubre pour respirer l'air frais de la nuit. Alors je m'approchais du rivage, je cherchais à découvrir la rive opposée; mon oreille était attentive : bientôt un léger bruit s'élevait dans le lointain,

j'entendais le mouvement régulier d'une rame, je distinguais une ombre immobile, glissant dans l'obscurité. Peu à peu cette masse sombre prenait une forme nouvelle, elle abordait le rivage : c'était Mélanie. Mon cœur ne m'avait point trompé, c'était elle. Je la pressais dans mes bras; son aimable présence changeait comme par enchantement l'aspect sinistre de cette île vouée à la douleur : je ne voyais plus les tombeaux qui m'entouraient, je ne voyais que Mélanie.

Plusieurs semaines s'étaient déjà écoulées depuis que j'habitais ces ruines, ces débris du faste de nos anciens seigneurs. Un jour, j'étais assis sur un éclat de pierre que le temps avait arraché des murs humides du caveau. Quelques faibles rayons du soleil pénétraient à travers l'étroit soupirail qui aérait cette sombre voûte. Guidé par une curiosité oiseuse, je me lève, je m'approche du tombeau des comtes Ozadoski, je profane la sainteté de la tombe, et ma main

hardie soulève la pierre armoriée qui couvrait leurs restes poudreux.

Jugez, mes amis, de mon étonnement et de ma joie. A côté d'un squelette délabré, je découvre un sabre dont la poignée d'or était enrichie de pierres précieuses, et dans des lambeaux de velours rongés par les vers, une croix brillante entourée de diamans.

« Ombre du comte Ozadoski, m'écriai-je, j'hérite des dépouilles de ta tombe : ce sabre est inutile à ton bras glacé, cette marque de dignité fatigue ta poussière : leur possession va faire ma fortune. »

Je me souvins alors que mon père m'avait autrefois raconté qu'il existait de profonds souterrains sous la chapelle du sépulcre; que ces sombres demeures avaient été habitées par nos anciens seigneurs, lorsqu'ils furent obligés de se dérober à la fureur des Tartares et des Turcs, qui ravagèrent la Volhynie pendant plusieurs siècles. Je savais qu'à deux milles d'Orini il y avait

une colline sur laquelle on voyait encore les retranchemens affaissés d'un camp turc; qu'on y montrait des noisetiers que la tradition disait avoir été plantés par eux, et que plusieurs tertres élevés dans la plaine étaient restés les muets témoignages des combats qu'on y avait livrés (26).

Toutes ces preuves de l'existence des souterrains de la chapelle et l'espoir que j'avais conçu d'y trouver peut-être un trésor oublié, firent naître en moi le désir d'en découvrir la secrète entrée.

J'examinai scrupuleusement les ruines, je sondai les murailles de la voûte du caveau, et je découvris bientôt une issue cachée qui avait été refermée par un mur de briques.

Après deux heures de peines et de fatigues, je parvins à me frayer un passage à travers les décombres; et bannissant toute crainte, avançant dans l'obscurité, je descendis les degrés d'un étroit escalier qui me conduisit dans une vaste salle où la

umière du jour n'avait jamais pénétré.

Je me glissais le long du mur, je m'enfonçais avec méfiance sous cette voûte ténébreuse, tout-à-coup ma main se posa sur une chose froide, humide et mobile, qui roula par terre avec un bruit épouvantable; mon courage m'abandonna, une terreur panique s'empara de mes sens effrayés, je reculai soudain; saisi d'épouvante, je m'élançai vers l'escalier, et je ne retrouvai ma tranquillité qu'en revoyant la lumière.

Le premier objet qui frappa ma vue fut la triste Mélanie, qui errait sur le rivage en cherchant la trace de mes pas. Elle m'avait appelé dans le caveau, dans les ruines; les larmes du désespoir couvraient déjà son joli visage, lorsque je me précipitai dans ses bras.

— Épouse chérie ! m'écriai-je, sèche tes pleurs; le ciel a eu pitié de nos maux; je suis possesseur d'un trésor qui va nous arracher à la misère et qui va nous aider à fuir notre tyran.

A ces mots, je lui montre les objets pré cieux dont je suis en possession, je lui fais part de mes espérances, je lui demande une hache, du feu, des éclats de sapin; elle me donne un baiser, elle baise mes mains meurtries et déchirées par les pierres, elle court au rivage, se jette dans le canot, traverse le lac, et revient bientôt m'apporter les objets nécessaires à mes recherches souterraines.

— Retourne dans notre chaumière, lui dis-je, va prodiguer tes soins maternels à ton fils, demain tu connaîtras mes desseins, demain nous nous enfuirons d'Orini.

A ces paroles, je l'embrasse, et plein d'un nouvel espoir, je porte mes pas vers le souterrain de la chapelle.

Lorsque je fus descendu dans la salle obscure de laquelle je m'étais sauvé si précipitamment, je reconnus qu'une ancienne armure que j'avais renversée avait été la cause de ma frayeur. Enhardi et convaincu

qu'aucun être vivant n'habitait cette sombre demeure, je traversai un long corridor et j'arrivai sous une voûte carrée au milieu de laquelle pendait une lampe au-dessus d'un tombeau. Après m'être assuré qu'il ne renfermait que les ossemens de deux corps humains, je franchis une galerie étroite qui conduisait à une salle spacieuse, et là je découvris, parmi quelques meubles délabrés, un coffre en chêne dont les ferremens rongés par l'humidité se rompirent aussitôt sous les coups redoublés de ma hache.

Il ne renfermait que des papiers, sans doute des titres d'honneur, que la main du temps avait réduits en cendres, comme ceux qui un jour s'en étaient énorgueillis. Un manuscrit, écrit sur parchemin, reposait sur leur poussière, et deux anneaux et une chaîne d'or massif furent les seuls objets précieux que j'y trouvai.

Enfin, je touchais au terme de mes malheurs; la possession des richesses que je

venais d'acquérir m'assurait une existence heureuse. Mélanie partageait mes espérances; nous crûmes pouvoir bientôt les réaliser.... Hélas! le destin se jouait de notre sort! On avait épié les pas de mon épouse, on savait qu'elle passait toutes les nuits dans l'île de la Mort. Des méchans nous avaient trahis; l'économe n'ignorait plus que j'avais déserté et que la chapelle du sépulcre me servait de retraite. Il attendait l'occasion favorable pour se saisir de moi, et ma sécurité me fit tomber entre ses mains. Je fus arrêté, livré à la police du gouvernement et reconduit au régiment.

De quelle honte ne fus-je pas accablé en reparaissant devant mes compagnons d'armes; dans mon désespoir, j'aurais voulu m'engloutir dans les entrailles de la terre pour me dérober à tous les regards; mais je devais vivre pour accomplir ma cruelle destinée, supporter mon opprobre et servir d'exemple à ceux qui auraient eu la se-

crète pensée de m'imiter : mes souffrances devaient les faire frissonner d'horreur et glacer leurs cœurs d'épouvante.

Ma sentence fut bientôt prononcee : on me traîna devant le front de nos bataillons rassemblés; on y fit la lecture de l'arrêt qui me condamnait à passer par les baguettes. Aussitôt la trompette donna le signal de la torture, les rangs s'écartèrent, le sifflement des houssines de noisetier annonça le moment du supplice; je recommandai mon ame à Dieu, j'offris mes douleurs en expiation de mes fautes; et les yeux levés vers le ciel, je marchai d'un pas assuré au-devant des souffrances qui m'attendaient.

J'avais du courage, j'étais d'une complexion robuste; pourtant mes forces physiques ne purent supporter la fustigation à laquelle j'étais condamné (27). Je m'évanouis au milieu de l'exécution, qui fut suspendue jusqu'au rétablissement de ma santé.

Il y avait déjà un mois que j'étais à l'hô-

pital, pour la seconde fois j'avais subi la peine réservée aux déserteurs; j'allais rentrer dans les rangs de nos braves et chercher à faire oublier, par une conduite exemplaire, le crime qui m'avait déshonoré, lorsqu'une affreuse nouvelle vint déchirer mon cœur et changer mon sort.

L'économe d'Orini s'était épris des charmes de mon épouse; il avait tout fait pour la séduire, et sa fureur égalait la haine que Mélanie lui portait. Elle était *femme de soldat* (28), il ne pouvait se venger d'elle qu'en ravissant son fils à la tendresse maternelle : il le lui fit enlever; et non content de cet ordre inhumain, il commanda qu'on eût démolir, à détruire de fond en comble sa chaumière, et qu'elle fût chassée avec ignominie du village.

A cette nouvelle, je fis ce que chaque époux, chaque père eût fait à ma place : je volai à sa défense.

Mélanie malheureuse, persécutée, aban-

donnée de ses parens, oubliée de nos amis, était plongée dans la plus affreuse douleur. La tête appuyée sur les mains, les yeux humides et rouges, elle attendait en tremblant l'arrivée des paysans qui avaient l'ordre de renverser sa chaumière. Dans cet instant, j'arrive, j'entre avec précipitation; mon épouse laisse échapper un cri de frayeur; elle croit qu'on va la traîner dehors, elle lève les mains au ciel, elle s'écrie dans son désespoir :

— Monstre, rendez-moi mon enfant, c'est le seul bien que je réclame!

— Sois sans crainte, ton fils te sera rendu, lui répondis-je, c'est à son père à le délivrer.

En finissant ces paroles, je laisse Mélanie étonnée, je cours vers la maison de l'économe, j'arrache mon enfant des bras d'une villageoise qui veillait sur lui, je l'enlève, et je viens le déposer sur les genoux de sa mère.

Quelle situation!.... J'en calculais les sui-

tes.... Un crime pouvait nous sauver!..... Je n'avais qu'un instant à moi; mon irrésolution allait nous perdre; il fallait étouffer les cris d'une conscience irréprochable; il fallait du sang-froid, d'honnête homme devenir un scélérat...... Enfin, j'allais sortir.

— Où vas-tu? me dit Mélanie en saisissant ma main; ne m'abandonne pas.... reste avec ton amie, défends ton fils, protége sa mère.

— Sauve-toi dans l'île de la Mort, lui répondis-je, je serai bientôt de retour...... Mais comment me présenterai-je à tes yeux! comment supporterai-je ton regard!... n'importe, tu m'appelleras peut-être...... tu me repousseras...... non, non, tu me plaindras, tu me reverras sans horreur.... je serai ton libérateur. O Mélanie! Mélanie! ma main tremble, une sueur coule de mon front, ranime ma fureur!

— Qu'as-tu? prononça l'infortunée, quel

délire s'est emparé de tes sens?... il est temps de fuir, ou nous sommes perdus!

— Non, arrête, m'écriai-je, tu es sauvée; moi seul.... je.... je cours briser les chaînes du despotisme; notre tyran va recevoir le juste châtiment de ses cruautés.

— Ciel! interrompit Mélanie, tu vas commettre un crime!..... Tu me vois, suppliante à tes genoux, te conjurer au nom de notre amour, au nom de cette innocente créature qui te tend les bras.....

— Cet enfant! oui, il me tend les bras, je dois le délivrer!

En finissant ces paroles, j'ouvris la porte, et soudain je dirigeai mes pas précipités vers la demeure de l'économe.

La malheureuse Mélanie, effrayée, ne craignant rien pour elle, mais craignant tout pour son fils et son époux, prit la résolution d'aller se cacher dans l'île de la Mort, pour y attendre le résultat du crime qu'elle appréhendait.

Elle monte précipitamment dans le canot; elle y dépose son enfant, rame d'une main tremblante, et porte souvent son regard craintif vers le rivage. Elle distingue la maison de l'économe; à travers les fenêtres, elle voit passer une ombre devant la lumière, elle la voit s'éteindre, elle croit entendre des soupirs d'agonie, des menaces, des injures, des voix épouvantées, des cris d'alarmes. Elle se hâte de passer le lac, la crainte double ses forces, le canot fuit; elle porte ses yeux sur son fils : ciel!.... il a disparu dans les eaux profondes; elle s'en aperçoit trop tard, s'élance sur ses traces fugitives, et son amour maternel lui réserve le même tombeau.

L'onde s'entr'ouvre, rejaillit sur elle, referme l'abîme et redevient immobile : Mélanie s'est engloutie dans la tombe de son fils; plusieurs cercles se sont succédé en s'agrandissant tour à tour, ils ont ridé la surface du lac, et peu à peu se sont imperceptiblement

évanouis : il ne reste déjà plus aucun indice des deux infortunés qui viennent de quitter l'existence.

Cependant une figure livide s'approche de la rive opposée; ses pas irrésolus semblent être dirigés par le remords ou la démence; ses cheveux châtains se redressent sur eux-mêmes; ses traits altérés sont défigurés par un mouvement convulsif; tantôt un sourire infernal se glisse sur ses lèvres décolorées, tantôt sa bouche écumante de rage blasphème Dieu et la nature : rien n'était sacré pour cet être misérable; on eût dit que son ame renfermait toutes les furies de l'enfer. Eh bien! cet homme criminel, cette créature égarée et encore couverte de sang, c'était moi!... c'était Vladimir!... c'était l'assassin de l'économe d'Orini!

Oui, je m'étais vengé; mais la mort de l'auteur de mes tourmens était loin de m'avoir satisfait; elle avait ramené ma haine sur moi-même; je me détestais, j'étais un

meurtrier obscur, indigne de la compassion de mes semblables. J'avais horreur de moi-même, et pourtant mes lèvres avaient souri à son agonie ; mon œil, enflammé de colère, avait cherché à découvrir si véritablement son ame abandonnait sa dépouille mortelle. Dans le délire de ma fureur, j'avais cinq fois replongé mon couteau dans son sein palpitant, et les gouttes de sang avaient tracé sur mon fer, en caractères ineffaçables, le droit naturel de l'homme. Mais, hélas! combien la liberté de mon fils devait me coûter de larmes et de remords! combien de fois l'ombre sanglante de ma juste victime ne devait-elle pas me faire détester la vie!

La pâle lueur de la lune jetait une faible clarté sur la terre; des nuages passagers couvraient par momens son disque brillant, et par intervalles la lumière et l'obscurité se succédaient, tantôt avec lenteur, tantôt avec rapidité.

Ces ténèbres momentanées trompaient

meş pas à chaque instant. Mes yeux attentifs me faisaient revoir deux êtres que j'avais perdus pour jamais. Je croyais entendre leur voix, je croyais voir leur ombre, il me semblait les distinguer me tendant les bras ; mais toutes ces visions étaient enfantées par ma vive imagination ; elles s'animaient dans l'obscurité et s'évanouissaient à la lumière.

Ayant long-temps erré dans les alentours de ma chaumière, je descendis sur le rivage, et je découvris mon canot flottant sur les bords ombragés de l'île de la Mort. Cette découverte ranima mon courage. Je m'élançai dans les flots, je traversai le lac, bientôt je foulai la rive où je croyais retrouver Mélanie et son fils ; mais en vain ma triste voix troubla la tranquillité de la nuit ; nulle voix ne répondit à la mienne : j'appelais la mort, je poursuivais des ombres, et l'aurore dissipa les fantômes, mon espérance et les ténèbres. Je revis la lumière pour la maudire,

et je me retrouvai dans le souterrain de la chapelle, accompagné de mes remords.

Où Mélanie s'était-elle sauvée? Par qui mon canot avait-il été conduit sur le rivage de l'île de la Mort? J'avais cherché ses traces dans la chaumière, sur le sable du rivage, dans les herbes, dans les buissons, dans les ruines et dans le souterrain de la chapelle; nulle part je n'avais trouvé l'empreinte de ses pas. Hélas! elle s'était effacée de la terre!... J'allais bientôt connaître mon sort, celui de Mélanie, et commencer l'affreux avenir que le ciel m'avait réservé.

Je m'approche du rivage; mon regard franchit la largeur du lac, mon œil cherche le canot; tout-à-coup ma vue s'arrête sur un objet indéfinissable qui flotte sur l'onde: insensiblement le vent le pousse sur la plage; j'en approche avec crainte; chaque pas redouble le battement de mon cœur; enfin, j'avance à travers les roseaux; mes pieds s'enfoncent dans la bourbe, je le saisis avec

effroi : ciel! je reconnais le cadavre d'une femme, et cet être inanimé est Mélanie, mon épouse, tenant notre fils entre ses bras!

Quoi! la providence m'est donc favorable! m'écriai-je avec un sourire forcené; le sort si injuste envers moi vous rend enfin à mes vœux; la clémence du Très-Haut m'accorde encore le bonheur de vous voir; je vous tiens dans mes bras; mais hélas! ce n'est que pour vous rendre les derniers devoirs de l'humanité; c'est pour vous rendre à cette terre fécondée par la décomposition de nos corps! Eh bien! nature barbare, sois satisfaite: voilà une nouvelle offrande que la mort te présente sur l'autel du néant...... Ma tendresse n'a plus d'empire sur ces froides dépouilles; reprends ces cadavres dont les lois du destin t'ont fait l'unique héritière.... Oui, les voilà, c'est ta proie.... Mais puissent les voûtes du ciel s'écrouler, et de leur chute anéantir le monde entier! Puisse la terre, ouvrant ses flancs pierreux, vomir

des volcans embrasés! Puisse-t-elle, dans une explosion générale, réduire en cendre les globes célestes qui l'entourent! Puisse l'univers bouleversé se confondre et redevenir le chaos de l'éternité! Alors, satisfait, je m'engloutirais sans regrets dans l'abîme du néant; je contemplerais avec plaisir la destruction et l'anéantissement de tout ce qui existe: l'humanité aurait terminé ses souffrances; nous serions arrivés au moment de jouir de ce bonheur imaginaire qu'on nous promet au-delà de la tombe, et qu'une espérance vague nous fait attendre... Moi, je n'ai plus d'espoir... Si je suis voué au malheur, que tout périsse, que la nature entière pousse un gémissement douloureux; que la lumière que je déteste se confonde avec la nuit; que d'éternelles ténèbres environnent les ruines de l'univers abandonné du créateur; que sa main toute-puissante brise son ouvrage imparfait, comme un potier brise un vase difforme.

En finissant cette imprécation infernale, je saisis le cadavre de mon épouse, je le presse sur mon cœur, qu'elle ne doit plus sentir! Mon fils, mon jeune enfant, est arrosé de mes larmes brûlantes ; attaché à ces restes putrifiés, je ne sentais point l'odeur de mort qui s'en exhalait ; mes lèvres tremblantes se collaient sur leurs lèvres livides; mes mains coupables arrachaient les herbages entrelacés autour de leurs membres glacés; je leur parlais, je les caressais comme s'ils eussent encore existé! Enfin, chargeant sur mes épaules ce précieux fardeau, je courus l'ensevelir dans la tombe des comtes Ozadoski, et je passai la nuit agenouillé sur leur pierre sépulcrale.

Après les secousses terribles que mon ame venait de ressentir en si peu de temps, mon esprit se troublait par momens, ou le délire du plus affreux désespoir succédait à un morne silence plus horrible encore.

Je quittais le tombeau de Mélanie pour

aller contempler ma chaumière abandonnée. Sa vue me rappelait les courts instans de mon bonheur. Je croyais encore y voir mon vieux père, assis sur le seuil de la porte, travaillant à ses filets; Mélanie berçant son enfant dans ses bras. Les souvenirs du passé me ramenaient vers une félicité qui s'était écoulée comme un songe : j'avais rêvé mon bonheur, puisqu'il n'existait plus que dans ma mémoire! J'étais seul, sans amis, sans consolations, sans espérances, sans avenir; une triste réalité suivait partout mes pas : tout était mort pour mon cœur, je vivais abandonné à moi-même, je n'existais plus que pour pleurer sur le passé, gémir sur le présent et maudire l'avenir.

Lorsque mon regard s'arrêtait sur l'habitation de l'économe, sa vue me retraçait la scène sanglante de mes forfaits; alors une sombre mélancolie, suivie d'un morne désespoir, s'emparait de tout mon être : ma conscience ne me laissait aucun repos jusqu'à

ce que, ramené par le hasard au lieu fatal où j'avais retrouvé mon épouse inanimée, une fureur délirante me plongeait dans les plus affreux transports. Je me roulais sur la plage sablonneuse en déchirant mes vêtemens; ma rage se tournait sur moi-même; je m'arrachais les cheveux, je me mordais les bras, je m'écorchais la poitrine, mes ongles sanglans défiguraient mon visage; je me tordais les membres; mes mains crispées grattaient l'arène humide, et dans cette frénésie dégoûtante, je lançais mille imprécations contre le ciel et la terre. Mais quand mon regard farouche se fixait sur les herbages que j'avais ôtés de leur corps bourbeux et défiguré, lorsque j'avais reconnu la trace de leur passage, je m'arrêtais avec stupeur; ma vie semblait se suspendre à cette vue fatale; le nom de Mélanie s'échappait de mes lèvres décolorées; soudain je me relevais, je précipitais mes pas vers la chapelle solitaire, et j'ensevelissais ma douleur sous

les voûtes ténébreuses de ce lugubre édifice. Là, levant la pierre sépulcrale qui renfermait les froids témoignages de mon bonheur passé, je me couchais entre ces deux victimes inanimées, j'approchais leurs cadavres glacés de mon corps brûlant, j'unissais leurs mains insensibles sur mon cœur palpitant, je couvrais de mille baisers leurs bouches glacées, et puis, excédé par mes veilles et mes souffrances, je m'assoupissais sur leurs seins putrifiés, entre leurs bras immobiles, qui m'entrelaçaient sans me serrer, qui m'enchaînaient sans me sentir.

Pourquoi me relevai-je de ce cercueil qui renfermait mon épouse et mon fils! pourquoi le destin me rappelait-il à la vie pour souffrir... Il y a peu d'hommes qui aient été aussi malheureux que moi, il n'y en a point qui l'aient été davantage. Le ciel semblait me prescrire un nouveau crime; il semblait me dire: Je ne peux rien pour ton

bonheur; trompe ton sort irrévocable, donne-toi le trépas.

Le repos momentané que je goûtais dans la tombe n'était qu'un assoupissement léthargique interrompu par mille songes effrayans. Je voyais mon père sortir du tombeau pour me maudire; saisi d'horreur, j'ouvrais les bras à mon épouse qui me présentait mon fils étendu à ses pieds. Tandis qu'un fantôme sanglant, attaché à mes pas, menaçait ma tête coupable des vengeances célestes, une main invisible me déchirait le sein sans pouvoir m'ôter la vie. Mon sang coulait sur ma poitrine, je croyais pouvoir mourir sous les coups précipités du fer qui déchirait mon cœur; mais j'étais immortel comme mon crime et ma douleur. Je devais souffrir dans cette vie et souffrir encore dans l'autre: des siècles de tourmens, de torture, de pleurs et de remords ne devaient pas adoucir mon affreux destin et ne pouvaient pas expier mon crime.

Quand j'ouvrais les yeux, l'obscurité m'épouvantait; le silence même portait une frayeur secrète dans mon cœur. Je me croyais entouré de spectres hideux; il me semblait entendre des cris plaintifs, des gémissemens étouffés.

Une fièvre brûlante me consumait, j'avais perdu mes forces physiques et morales, j'étais anéanti, et je ne sortais de cette stupeur continuelle que pour m'abandonner à l'excès de mon désespoir.

Cependant, sur le soir, un bruit confus se fit entendre; je distinguai des voix d'hommes se mêlant au tumulte d'une troupe armée qui franchissait les degrés du caveau. J'étais découvert, l'écho de la voûte sépulcrale répéta les mots de *vengeance, justice; saisissez-le*. Bientôt je fus chargé de chaînes et entraîné du caveau de la chapelle.

Le lendemain, je fus conduit à Jytomirz, et quelques jours après j'étais déjà renfer-

mé dans les murs de l'Ostrog, en attendant la punition réservée à un déserteur et à un assassin (29).

Je passerai sous silence quatre années de pleurs, d'humiliations et de souffrances. J'avais dû me résigner au sort que je méritais. Entouré de meurtriers, de voleurs, de contrebandiers, mon crime, mon emprisonnement, m'avaient rendu leur égal : j'étais des leurs.... Insensible à tout, hors au souvenir de Mélanie, aucun sentiment ne pouvait émouvoir mon ame. Je voyais avec indifférence l'innocence opprimée ou le crime impuni ; je leur tendais ma main sanglante, sans pitié, sans horreur et sans remords.

J'avais sous les yeux le plus dégoûtant tableau de dépravation et d'infamie. Les deux sexes étaient renfermés dans la même enceinte. Les femmes étaient la proie des plus hardis et des plus forts ; tantôt protégées, tantôt maltraitées par cette assemblée de scélérats, elles passaient des bras d'un

voleur dans les bras d'un assassin; quelquefois il s'engageait pour elles des luttes sanglantes, et elles devenaient le trophée des vainqueurs.

D'innocentes victimes avaient reçu le jour dans ce repaire du vice et du libertinage; elles avaient grandi sur le sein d'une mère coupable, elles avaient été caressées par une main meurtrière, elles avaient prodigué les noms sacrés de père et de mère à des criminels : leurs premiers jouets avaient été les chaînes des auteurs de leurs tristes jours. Démoralisées dès le bas âge, traînées de prison en prison sur les pas de leurs mères, quel devait être leur sort? Pouvaient-elles espérer d'être libres ?

Il y avait déjà huit ans que j'habitais l'Ostrog de Jytomirz, lorsqu'un nommé Koudérof, qui y végétait depuis bien longtemps, fit entendre enfin les cris du désespoir.

« — Compagnons d'infortune, s'écria-t-il,

nos juges veulent rendre nos douleurs éternelles; nous languissons depuis des années dans la plus affreuse misère (30), et pourtant aucun être ne s'intéresse à notre sort: nous sommes abandonnés du ciel et de la terre, et repoussés des chrétiens, que nos crimes ont effrayés. Amis! si l'on nous refuse notre sentence, si aucune voix ne vient nous consoler et soulager nos maux, pourquoi restons-nous attachés à cette chaîne de malheur? Qui nous retient dans cette prison? qui nous rend donc son séjour supportable?... Compagnons, si vous êtes las des fers que vous portez, il est temps de les briser, il est temps de fuir.

» Ecoutez, continua-t-il, nous sommes presque tous condamnés au knoute et destinés aux travaux des mines de Sibérie. Un forfait de plus ou de moins ne peut aggraver notre peine; c'est la dernière punition réservée aux grands coupables: les lois de la Russie ne donnent pas la mort; nous n'a-

vons rien à risquer, nous avons tout à gagner. Allons, camarades, de l'énergie, du courage, Odessa n'est pas éloignée, et les frontières de la Galicie servent de limites au gouvernement de Volhynie; des forêts impénétrables nous serviront de demeure; nous avons des bras pour nous enrichir, nous aurons des haches pour nous défendre. »

La même nuit, trompant la vigilance des sentinelles enfermées avec nous, nous creusâmes la terre sous la palissade. Les gardes de dehors ne s'aperçurent point de nos préparatifs d'évasion; les prisonniers détenus dans les chambres encombrées cachaient le battement de leur cœur sous un calme apparent. Leurs regards se communiquaient leur espoir, leur joie secrète : le crépuscule du matin traversait déjà le voile de la nuit; ils attendaient le signal de leur délivrance pour se lever en masse, enchaîner les sentinelles et fuir de la maison. Mais l'hésitation

de plusieurs des prisonniers, les pleurs et les cris de quelques femmes qui se voyaient abandonnées avec leurs enfans firent balancer la troupe tremblante des ames pusillanimes qui couraient sur nos traces. Elles nous délaissèrent lorsque nous avions déjà franchi l'issue souterraine ; elles s'enfuirent aux premières décharges de mousqueterie, et les braves qui avaient voulu les sauver périrent pendant la fusillade ou furent contraints de se retirer dans l'enceinte de l'Ostrog (31).

Alors Koudérof, n'écoutant que son courage et sa fermeté, monta sur la palissade et s'écria à la multitude qui entourait la prison : « Ecoutez, je suis le brigand Koudérof, mes crimes ont mérité le knoute et la Sibérie. Je ne demande point de grâce, mais je demande mon exécution, que j'attends depuis onze ans. Mes juges m'ont oublié ; car je ne possède pas quelques poignées d'or pour endormir leur conscience,

effacer mes forfaits et ouvrir les portes de l'Ostrog. Je suis esclave, pauvre et meurtrier; qu'on rende ma sentence, qu'on me condamne : moi et les misérables qui végètent dans cette prison ne demandent pas de faveur. Qu'importe à nos juges de savoir si ce ne sont point les mauvais traitemens des économes ou le despotisme seigneurial qui nous ont conduits au vol ou à l'assassinat ; qu'ils ouvrent le livre des oukases, qu'ils nous jugent au nom de l'empereur, et nous baisserons avec humilité notre tête coupable sous la verge de la loi.

» Ici languit depuis dix ans un enfant accusé d'avoir dérobé quatre kopeks (32) à l'église de son village. Il attend son jugement, ainsi qu'une vieille femme accusée d'avoir retenu la moitié de l'argent qu'une voisine lui avait donné pour placer un cierge devant l'image du Sauveur. Cette prison renferme encore des Juifs que l'on a injustement dépouillés au nom de l'empe-

reur, un baron allemand victime d'une association de contrebandiers (33), des coupables, des innocens qui réclament justice, qui désirent leur sentence. »

A ces mots une balle meurtrière le frappa dans la poitrine ; Koudérof tomba du haut de la palissade, les troupes nous cernèrent ; on nous replongea dans les fers, et la surveillance et la sévérité de nos gardiens aggravèrent l'horreur de ce séjour abominable.

Quelques mois après la rébellion, mon arrêt fut prononcé ; on m'arracha de la prison : j'étais condamné à cent un coups de knoute et aux travaux des mines de Sibérie pour le restant de mes jours.

On me conduisit sur la place de la ville où l'exécution devait avoir lieu. Je sentis un frissonnement involontaire en découvrant la planche fatale sur laquelle on allait m'attacher. Une foule composée de personnes de tout âge formait une muraille mouvante

au milieu de laquelle j'étais le but des regards comme le but du knoute. Enfin, on fit la lecture de la sentence; le bourreau s'approcha de moi, m'injuria en me déchirant ma chemise (34), pour amuser la populace oisive, que les soldats avaient peine à retenir. Bientôt j'eus les mains et les pieds liés à la planche; le bourreau s'éloigna, fit de grossières plaisanteries en buvant à ma santé, jurant qu'il en avait déjà expédié plus de deux douzaines comme moi, qu'il me tracerait un *i russe* du premier coup sur le dos, et que, du second, il me tuerait s'il voulait (35.)

Soudain je frémis en entendant ses pas précipités se diriger vers moi, et dans le même instant je poussai un cri aigu; il venait de me frapper, il essuyait avec son tablier le sang qui coulait du knoute.

Le pope m'avait quitté après m'avoir fait baiser le Crucifix et m'avoir donné sa bénédiction. Je levai les yeux au ciel, et j'at-

tendis la mort au milieu des souffrances inouïes que je ne croyais pas pouvoir supporter.

Pourtant je survécus à mon supplice. Lorsque je repris l'usage de mes sens, j'étais dans un hôpital, entouré de personnes qui me prodiguaient leurs soins salariés. Pourquoi n'avais-je pas expiré sous les coups? qu'avais-je besoin de l'existence?.... Le destin voulait, non content des malheurs qui m'avaient accablé, que j'allasse encore expier mon crime dans des souterrains où, une fois descendu, je ne devais plus revoir la lumière.

Après ma guérison, on me conduisit à Kief avec plusieurs condamnés, et nous fûmes joints au convoi qu'on dirigeait sur la Sibérie (36).

Ce fut pendant ce pénible voyage qu'en traversant les steppes du gouvernement d'Orenbourg, je trouvai le moyen de m'é-

vader, et d'éviter l'affreuse et éternelle prison à laquelle j'étais destiné.

Voilà mon histoire, mes amis ; que le ciel daigne vous épargner les souffrances physiques et morales que j'ai supportées dans l'espace d'une douzaine d'années! Le temps m'a habitué à mes malheurs sans en effacer le souvenir; mais la religion m'a résigné à mon sort.

Le récit de Vladimir avait rempli d'horreur et de pitié le cœur de la jeune Olessia. Elle redoutait le trépas de l'infortunée Mélanie, elle craignait d'être un jour séparée de son Ivane et de retomber au pouvoir du comte Vladeski Son regard compatissant était resté fixé sur Vladimir lorsqu'il avait raconté son histoire; elle avait compris sa douleur, elle l'avait plaint, elle avait vu ses larmes, elle avait pleuré.

Ivane, immobile, attentif, les coudes sur la table, la tête appuyée sur ses poings, le sourcil froncé et l'œil étincelant, écoutait en silence cet enchaînement de vicissitudes qui semblaient lui présager son sort. Par la pensée, il avait souffert avec Vladimir; son ame l'avait suivi dans les bras du bonheur, sous les baguettes, dans la maison de l'économe, dans l'île de la Mort, dans l'Ostrog et sous le knoute. L'expérience du malheur l'avait initié aux secrètes souffrances de Vladimir; il était descendu dans son cœur; leurs regards s'étaient rencontrés : ils s'étaient compris; une amitié à toute épreuve devait les unir à jamais.

Autrefois Vladimir avait joui des faveurs de l'oncle du défunt Potoski. Le noble Polonais ne pouvait s'endormir sans lui. C'était lui qui lui grattait la tête ou qui lui frottait les reins en lui racontant des contes; c'était lui qui allumait sa longue pipe et qui lui faisait quelquefois une lecture. Lors-

qu'il arrivait même des visites, son seigneur ne le chassait pas de ses appartemens. C'est pourquoi Vladimir s'était instruit en écoutant les discours des plus puissans et des plus savans gentilshommes de la Pologne.

Ivane, qui avait beaucoup d'esprit naturel, profitait chaque jour de l'intéressante conversation de Vladimir : son nouvel ami répondait avec plaisir à ses questions. L'amant d'Olessia avait entendu raconter par les soldats qui avaient fait la campagne de France, que les paysans de ces contrées civilisées étaient libres ; qu'ils n'avaient point de seigneurs pour les tyranniser et pour les contraindre au mariage ou au célibat ; qu'ils n'étaient pas une propriété mercantile que l'on peut acheter et revendre comme des bestiaux ; qu'ils avaient des lois ; qu'ils étaient maîtres de leur volonté ; qu'ils travaillaient pour eux-mêmes, et que, s'ils payaient régulièrement les impôts annuels et qu'ils satisfissent à la conscription, ils

restaient paisibles possesseurs du produit de leur travail.—Pourquoi, demandait Ivane à Vladimir, ne sommes-nous pas libres comme eux? pourquoi nous force-t-on à porter la chemise par-dessus le pantalon? pourquoi sommes-nous condamnés à endurer d'injustes châtimens? pourquoi chaque gentilhomme a-t-il le droit de nous frapper? Lorsque l'empereur nous ordonne de faire trois corvées par semaine pour notre seigneur, pourquoi en exige-t-on quatre et cinq par la force? pourquoi nous enlève-t-on nos femmes et nos enfans? enfin, pourquoi un gentilhomme propriétaire a-t-il le pouvoir de nous arracher des bras de notre famille pour nous envoyer aux colonies militaires (37), ou pour nous faire soldats par punition ou par caprice? pourquoi sa volonté est-elle une loi?

C'est parce que nous sommes encore des barbares, des ignorans, répondit Vladimir; c'est parce que la moitié de nos frères

sont des ivrognes et des paresseux; le bas peuple chez l'étranger est éclairé, et nous, nous sommes encore des sauvages superstitieux. Crois-moi, l'empereur aurait brisé déjà les fers dont nous avons hérité de nos pères, si notre liberté pouvait faire notre bonheur, ne pas ruiner la noblesse et ne pas révolutionner l'Etat.

— Comment! nous sommes hommes, nous sommes chrétiens, nous avons une ame, un cœur, et nous sommes indignes d'être libres!

— Nos frères ne comprennent pas encore le véritable sens du mot *liberté*. En voici un exemple : Il y a quelques années que le comte Ilinski affranchit une centaine de serfs; l'automne suivant, ils vinrent tomber à ses pieds, en lui demandant la grace de les compter au nombre de ses esclaves. Ayant cru qu'un homme libre ne doit plus travailler, ils s'énivrèrent chaque jour pour célébrer leur délivrance; ils vendirent leur-

grains, leurs bestiaux, leurs chevaux; revenus de leur ivresse, n'ayant point ensemencé les terres que le comte leur avait louées, ils engagèrent leurs instrumens aratoires et même leurs fourrures pour se nourrir; enfin, ils commençaient à voler pour subsister, et seraient devenus brigands et assassins si le comte Ilinski ne les avait repris comme ses serfs.

Quelle triste vérité !

— Je déteste le féodalisme de nos propriétaires, de nos maîtres, mais je suis juste; la haine que je lui porte ne m'aveugle pas. J'aimais le défunt palatin Potoski, j'aurais donné ma vie avec plaisir s'il l'avait exigée. Toi, tu serais un ingrat si tu oubliais le vertueux Borovski : tous les seigneurs ne sont point des tyrans; il en existe de bienfaisans qui nous comptent au nombre des hommes, qui nous traitent avec humanité, et qu ne préfèrent pas un chien à un esclave (38).

— Borovski était mon maître et mon père, que Dieu répande ses bénédictions sur lui et sur sa famille ! En prononçant ces mots, il s'inclina vers l'image sainte, et se signa à plusieurs reprises en répétant : Que Dieu lui conserve la santé !

Les premiers jours du mois de janvier s'écoulaient lentement dans les ténèbres épaisses d'un ciel nébuleux qui couvrait la terre d'une neige molle et humide. Olessia veillait aux soins du ménage, le bûcheron fendait des éclats de sapin, Ivane et Vladimir abattaient des arbres pour le chauffage ou passaient une partie du jour à la chasse.

Un soir qu'Ivane était étendu sur un banc, que Vladimir mettait une pierre neuve à son fusil, que le bûcheron entretenait la flamme pétillante des éclats, Olessia quitte son fuseau, s'approche de son amant, et lui parle en ces termes :

— Mon cher Ivane, je suis à toi, mon cœur t'appartient, nous sommes unis devant les

hommes, mais l'église n'a pas sanctifié notre hymen ; que deviendra l'innocente victime de notre amour? Tu es libre, je ne le suis pas! Notre enfant n'aura point un nom parmi nos frères, et deviendra serf de notre tyran.

— Comment veux-tu m'épouser quand tu n'as pas la permission de ton seigneur? Nous courons les risques d'être arrêtés et livrés entre ses mains. — Que la volonté du ciel s'accomplisse! murmura la villageoise en soupirant.

— Qui vous empêche, interrompit Vladimir, de tenter la cupidité d'un pope? Les prêtres ont toujours faim, le capitaine Ispravnik a toujours soif (39), et les possesseurs (40) ont l'un et l'autre. Vous avez de l'argent, achetez votre bonheur et votre tranquillité. Ecoutez, mes amis, voici mon conseil : J'irai dimanche à la messe avec votre oncle, je ferai connaissance avec le pope de l'église du village voisin. Le même jour, nous ga-

gnerons son amitié au cabaret (41), nous conviendrons des frais, et nous fixerons le jour de la cérémonie nuptiale. N'est-ce pas, notre père nourricier ?

— Oui, répondit le vieux bûcheron. Olessia passera pour la fille de Vladimir; Ivane est mon neveu, il a son acte de liberté, et nous célébrerons le mariage dans ma cabane, pour ne point éveiller l'attention du seigneur du village et pour ne pas exciter la curiosité des paysans.

Le dimanche suivant, le bûcheron et Vladimir se levèrent avant le jour, et après avoir reçu les embrassemens des jeunes amans, ils se placèrent dans un traîneau et se dirigèrent vers le but de leur espérance.

La cabane du bûcheron était située dans l'épaisseur de la forêt de Slavouta, à plusieurs verstes de l'église paroissiale où le vieillard allait régulièrement tous les grands jours de fête; mais les fugitifs n'avaient pas encore osé l'y suivre; ils craignaient, et

leur précaution assurait leur tranquillité et leur bonheur.

Restés seuls dans la retraite qu'ils habitaient déjà depuis près d'un mois, ils étaient placés devant l'image sainte, et, dans un profond recueillement, ils s'agenouillaient, se frappaient le front contre terre, se relevaient et se signaient en répétant : *Seigneur, ayez pitié* (42)! Leurs soupirs s'unissaient pour s'élever au ciel : c'était l'offrande de leurs cœurs, la prière de leurs ames. Ils demandaient à Dieu qu'il les préservât de la fureur du comte Vladeski, et que leur félicité future devînt la récompense de leurs malheurs passés.

Hélas! s'il ne fallait qu'aimer et qu'être aimé, s'il ne fallait qu'être vertueux pour parvenir au parfait bonheur, Ivane et son amante auraient joui de la béatitude terrestre à laquelle peuvent atteindre les humains; mais le destin se joue du sort des hommes : quelquefois il s'acharne contre la vertu,

comme s'il était jaloux de son triomphe, et souvent il frappe encore la pierre sépulcrale de sa victime pour ternir sa réputation, le seul héritage qui lui survivait, la dernière espérance qui l'avait consolée !

Ivane profitait du présent sans compter sur l'avenir; il ne partageait pas la sécurité de son amie. Les infortunes de Vladimir lui avaient dévoilé tous les malheurs attachés à la servitude. Il était libre; mais Olessia avait un maître; elle appartenait à un tyran qui devait la persécuter jusqu'au tombeau : les liens du mariage n'allaient point l'affranchir; il leur fallait quitter la Volhynie pour assurer leur bonheur et leur avenir.

Un beau soleil animait la nature, qui, pendant plusieurs semaines, avait été enveloppée dans les ombres épaisses d'un ciel nébuleux. Ce premier beau jour avait fait passer sa sérénité dans le cœur d'Olessia. La belle villageoise sortait à chaque instant de la cabane pour découvrir le bûcheron et

leur ami. Elle s'était échappée des bras criminels de son oppresseur; elle avait sauvé son amant; il ne manquait plus à son bonheur que la religion sanctifiât son amour et rendît sa tendresse légitime. Tour à tour gaie, craintive, folâtre, incertaine, elle s'arrachait aux caresses de son amant pour s'élancer vers la porte. Le moindre bruit attirait ses pas vers la fenêtre : son ame était balancée entre l'espoir et l'appréhension ; elle espérait en doutant, et doutait en espérant.

Tout à coup le hennissement d'un cheval se fait entendre; un traîneau s'arrête devant la cabane : Olessia se précipite dehors, elle veut savoir son destin, elle veut apprendre.... Mais à la vue d'un étranger, elle recule en poussant un cri de frayeur, et court se jeter sur le sein d'Ivane.

L'inconnu entra, s'inclina trois fois devant l'image en faisant des signes de croix, salua ses hôtes, et leur adressa la parole.

— Bon jour, dit-il, que Dieu soit avec vous.

— Je t'offre le pain et le sel, répond Ivane.

— Que Dieu te le rende. Où est le vieux bûcheron?

— Il est allé à la messe. Assieds-toi. Que lui veux-tu?

— Nous avons des convives au palais; notre seigneur veut leur donner une chasse; il m'envoie pour chercher les traces du gibier: y en a-t-il dans les environs?

— La semaine passée j'ai été à la piste de trois biches. Je les ai trouvées dans le grand marécage qui est situé au nord de la forêt. J'en ai tué une, et j'ai découvert dans l'épaisseur des broussailles deux élans et un daim qui paraissent fixés dans les environs de la source.

— Dieu soit loué. Je te remercie; on reconnaît que tu es chasseur; que fais-tu ici? Quelle est cette jeune fille?

— Le bûcheron est mon oncle, chez lequel je suis venu passer quelque temps, et cette villageoise est ma femme.

— Je t'en félicite ; eh bien, tu seras des nôtres, tu m'aideras à trouver le trac. Le rendez-vous de chasse est ici ; les bagages et la meute viendront demain, et notre seigneur après-demain, avant lever du soleil. Tu avertiras ton oncle des ordres du prince; je m'empresse de retourner à Slavouta, adieu, à demain. En prononçant ces paroles, le chasseur se plaça dans son traîneau et partit pour la ville.

Les jeunes amans, alarmés à cette nouvelle, étaient indécis sur le parti qu'ils devaient prendre. Le comte Vladeski fréquentait la maison du prince; il pouvait être de la partie de chasse, reconnaître Olessia, la faire prendre et la faire reconduire dans son château.

Assis l'un près de l'autre, les mains jointes, le regard baissé, ils attendaient impatiem-

ment le retour de leur oncle et de Vladimir, lorsqu'ils arrivèrent d'un air triomphant.

— Dieu soit loué! s'écria le bûcheron en entrant, le pope vient de consentir à vous marier pour vingt-quatre zlotes (43) et trois traîneaux de bois. Vladimir lui a promis une peau d'élan s'il voulait hâter la cérémonie et la faire secrètement. Mais qu'avez-vous ? d'où vient cette tristesse ? pourquoi vois-je pleurer Olessia ?

A cette demande, Ivane raconta l'arrivée du chasseur.

— Rassurez-vous, mes enfans, interrompit le vieillard, en s'approchant d'Olessia qui sanglotait, j'ai un vieil ami dans le village voisin, je vous conduirai chez lui, il vous donnera l'hospitalité jusqu'à ce que vous puissiez revenir dans la forêt. Alors j'irai vous chercher, nous célébrerons votre noce, et le bonheur et la tranquillité régneront dans ma cabane. Courage, mes enfans, vous avez essuyé des malheurs réels; mais

ceux que vous appréhendez sont chimériques ; encore quelques jours de patience, et vous serez unis devant Dieu et selon les lois sacrées de notre sainte religion.

— Que Dieu vous entende et qu'il daigne exaucer nos vœux ! prononça la triste Olessia ; mais je craindrai toujours la colère du comte aussi long-temps qu'il existera.

— Moi, interrompit Ivane, j'aime trop Olessia pour ne pas partager ses inquiétudes ; mais si mon cœur était libre comme ma personne, je ne redouterais pas la perfidie et la cruauté d'un tyran!

— Bravo, Ivane, tu parles en homme libre, s'écria Vladimir, qui venait de conduire le cheval dans une hutte construite de branches entrelacées, tu connais tes droits : il faut craindre Dieu et l'adorer, il faut aimer le tsar et le servir, et rappeler aux nobles propriétaires que nous sommes leurs semblables. Les pauvres doivent travailler pour

les riches ; mais ils ne doivent pas être opprimés.

— Est-ce que toutes tes belles phrases changeront notre sort, interrompit le bûcheron en branlant la tête ; à quoi sert tant d'esprit quand on est serf et qu'aux yeux d'un maître qui nous défend d'en avoir,on est toujours forcé de paraître stupide. Lorsque nous osons nous permettre. une observation ou un mot de plus que : *Je comprends votre noblesse, j'obéis, j'y cours, tout de suite, mon seigneur*, que nous dit-on ? *Tais-toi, animal; silence, bête, si tu répliques je te ferai fustiger*. Voilà comme on nous traite, voilà comme nos pères ont été gouvernés, et comme nous le sommes. Croyez-moi, mes enfans, résignons-nous à notre sort ; puisque c'est la volonté de Dieu, c'est que cela ne doit pas être autrement.

— Ce sont d'anciens préjugés, Dieu n'a pas voulu notre malheur !

— Laissons cette conversation, abandon-

nous-nous à sa miséricorde. Mettons-nous à table; après dîner, il nous faut penser à mettre Olessia et Ivane à l'abri des poursuites du comte.

Le même soir, les deux fugitifs furent conduits au village voisin; le vieil ami du bûcheron leur donna l'hospitalité, et le vieillard retourna dans la forêt pour se préparer à la réception de son seigneur.

Le quatrième jour, il revint leur annoncer le départ des chasseurs et les ramener dans la forêt, où Vladimir les attendait impatiemment.

Le comte Vladeski n'était pas chez le prince. La chasse devait se continuer le surlendemain, et les fugitifs, assurés qu'ils n'avaient rien à craindre, se décidérent à ne point quitter la cabane du bûcheron.

Au point du jour, la cabane se trouva entourée de chasseurs, de chiens, de chevaux, de traîneaux et des attirails de chasse. Bientôt après, le prince parut accompagné de ses

hôtes, et soudain le signal du départ fut donné. Peu à peu le groupe se dispersa pour former un long cordon mouvant qui suivait le sentier sinueux qui conduisait au grand marécage. Ivane et Vladimir étaient confondus dans la foule des paysans qui accompagnaient leur seigneur, et la craintive Olessia les suivit long-temps des yeux à travers les hauts sapins qui environnaient la cabane.

Le plus grand silence régnait parmi les chasseurs. On n'entendait que le craquement de la neige gelée qui s'affaissait sous leurs pas, et par intervalle la voix rauque des piqueurs qui conduisaient la meute.

Enfin, après une heure de marche, on plaça la ligne sur un petit chemin qui côtoyait le marécage ; une centaine de paysans et de piqueurs divisèrent la meute pour entourer le gibier et le rabattre, et bientôt le son du cornet et l'aboiement des chiens annoncèrent qu'on avait trouvé le trac.

Vladimir était à l'affût devant un buisson, le canon du fusil appuyé sur un vieux tronc qui le cachait en entier. Tout-à-coup un paysan se glisse près de lui. Ses moustaches et ses sourcils épais blanchis par le givre rendaenit ses traits méconnaissables. Il s'approche, et Vladimir reconnaît Ivane.

— Pourquoi n'as-tu pas pris un poste sur la ligne ? lui dit-il.

— Nous sommes découverts, il faut nous sauver : le comte est ici.

— Où ?

— Au pied du troisième sapin dont les racines touchent au marécage.

— T'a-t-il reconnu ?

— J'étais à l'affût près de lui, en avant du buisson qui entoure la source. Il m'a fait signe de m'approcher ; et, en m'ordonnant de lui appeler un domestique du prince, il m'a regardé avec une scrupuleuse attention, en me demandant à qui j'appartenais. Je lui ai répondu que j'étais un paysan

de l'économie de Slavouta. Il suffit, m'a-t-il dit, appelle-moi un domestique du prince. Je le lui ai envoyé; mais ayant repris mon poste, j'ai vu qu'il me montrait et qu'il parlait de moi. Alors, saisissant le moment où il était détourné, je me suis glissé entre les herbes et les buissons, et je suis venu t'annoncer cette triste nouvelle. Il faut fuir, je t'accompagne.

— Courons sauver Olessia.

— Oui, mais comment s'éloigner de ce tyran sans se venger.... J'ai l'œil juste, la main sûre : il est à portée de fusil.... le feu a commencé sur la ligne....

— Abandonnons ma vengeance à Dieu.

— Tu as raison; j'ai assez d'un crime sur la conscience.... et toi, tu n'as pas encore de remords ! Fuyons.

A ces mots, ils se glissent dans les buissons, s'enfoncent dans l'épaisseur de la forêt, et par des sentiers détournés arrivent à la cabane du bûcheron.

Tandis que Vladimir attèle le cheval au traîneau, Ivane raconte à son oncle et à Olessia le hasard qui l'a fait reconnaître du comte.

— Que Dieu vous protége! s'écria le vieillard en les pressant sur son cœur ; j'espérais finir ma pénible carrière dans vos bras; mais le ciel en a disposé autrement. Partez, allez chercher un asile où vous n'ayiez plus à redouter la cruauté du comte. Hélas ! pourquoi ne puis-je vous servir de père ? Pourquoi ne puis-je mériter ce nom qu'il me serait si doux de porter ! Combien ne flatterait-il pas ma vieillesse ! combien n'accorderait-il pas de consolations à un pauvre vieillard condamné à terminer sa vie au sein de cette forêt ! Avec vous je ne redoutais plus ces longues soirées d'hiver, où seul, assis près de mon foyer, je passais des mois entiers sans voir un être humain, sans entendre une voix chrétienne. Combien n'en coûte-t-il pas à mon cœur de se séparer de

vous sans pouvoir rien faire pour votre bonheur ! Je suis pauvre ! Pourtant, si un jour, poursuivis par de nouveaux malheurs et par la misère, vous vous trouviez dans le besoin et sans refuge, revenez, mes enfans, chez votre oncle; le peu qu'il possède vous appartient. En prononçant ces paroles, il leur donna sa bénédiction, le baiser d'adieu, et les conduisit au traîneau qui les attendait.

Aussitôt les fugitifs disparurent entre les arbres de la forêt, et le bûcheron rentra dans sa cabane, où l'ennui et la tristesse allaient devenir les seuls compagnons de sa solitude.

Pendant le temps qu'Ivane, Olessia et leur ami s'éloignaient de la cabane du bûcheron, le bruit des armes à feu avait cessé sur la ligne. Les chasseurs s'étaient attroupés autour du gibier rassemblé sur la neige. Le comte promenait un regard scrutateur sur tous les paysans qui s'étaient joints à ce groupe bruyant. Il chercha à découvrir celui auquel il avait trouvé une si grande res-

semblance avec le ravisseur d'Olessia; mais, contraint de dissimuler sa colère devant le prince, et forcé par la bienséance de prendre part à la joie des chasseurs, il ne peut se livrer à ses recherches, et cette journée donna aux fugitifs le temps de quitter la forêt et d'arriver à Pravoutine, où ils passèrent la première nuit.

Le surlendemain ils entrèrent à Novograd-Volhynski, et restèrent un jour dans cette ville pour laisser reposer leur cheval et raccommoder un des patins de leur traîneau.

—Mes amis, leur dit alors Vladimir, Orini n'est qu'à deux journées de Novograd-Volhynski ; puis-je passer si près du lieu de ma naissance, du tombeau de mon père, de celui de Mélanie et de mon fils, sans saluer cette terre qui renferme mes souvenirs les plus chers et les plus douloureux ! Non, l'amour et la piété m'appellent vers le berçeau de mon enfance ; je dois pleurer sur leurs tombes avant de quitter mon sol

natal. Ah! mes amis vous comprenez toute ma tristesse, car vous êtes malheureux !...... Continuez votre route vers Jytomirz; attendez-moi là ; dans six jours je vous rejoindrai, et je vous accompagnerai à Odessa.

Aussitôt, embrassant ses compagnons d'infortune, il dirigea ses pas vers Orini. Le lendemain, Ivane et Olessia sortirent des murs de la ville et prirent des chemins de traverse, pour ne pas rencontrer le comte ou les émissaires qu'il aurait pu envoyer à leur poursuite sur la grande route de Jytomirz.

Déjà le soleil descendait à l'horizon, et l'ombre des voyageurs s'allongeait sur la neige, lorsqu'en suivant les traces d'un chemin nouvellement frayé, ils s'enfoncèrent sous les sombres arcades d'une forêt épaisse et ténébreuse.

Un froid excessif avait épuré l'atmosphère. On avait peine à parler, et lorsqu'on repoussait l'air de son sein, de longues colon

nes de vapeur s'échappaient de la bouche et des narines. L'air piquait douloureusement et arrachait des larmes qui se gelaient aussitôt. Les arbres craquaient dans la forêt, et le moindre bruit se répandait au loin.

Ivane était silencieux comme sa compagne. Sa voix ne réveillait l'écho que pour presser les pas de son cheval, dont la longue crinière et le poil étaient couverts de givre. A chaque instant les traces des bûcherons qui croisaient le chemin arrêtaient la marche des fugitifs et leur faisaient craindre de s'égarer dans la forêt.

Plus d'une fois ils étaient retournés sur leurs pas pour retrouver leur chemin, dont ils appréhendaient de perdre la trace. Cependant les derniers rayons du soleil n'éclairaient déjà plus que le faîte des arbres. Un vent impétueux et glacé commençait à souffler entre les branches dépouillées de leur verdure ; la neige, s'élevant en tourbil-

lons épais, menaçait d'ensevelir les traces du chemin et de forcer les amans, transis de froid, à passer la nuit dans cette horrible solitude.

Peu à peu ies brillantes étoiles se répandirent sur le vaste manteau de la nuit: peu à peu, leur lumière étincelante' éteignit derrière les masses flottantes des nuages dispersés dans les plaines du vide; bientôt l'azur du ciel fut voilé par les ténèbres, et la blancheur de la neige dissipa faiblement l'obscurité profonde qui enveloppait la nature gémissante sous la main des frimas.

Les fugitifs, entourés d'épais tourbillons de neige, qui tombaient des cieux ou s'élevaient de la terre, virent les traces du chemin s'effacer, et furent contraints de s'abriter sous les branches touffues d'un sapin centenaire Leur cheval, épuisé de fatigue, s'était arrêté ; ses forces ne le secondaient plus, et la crainte du fouet n'excitait plus son ardeur.

Déja le froid avait engourdi les membres d'Olessia ; elle pleurait sur le sein d'Ivane, qui cherchait à la réchauffer; mais ses soins étaient inutiles, la malheureuse avait des taches blanches sur les mains, sur le visage, et ses pieds avaient perdu la faculté de se mouvoir et d'obéir à sa volonté.

Depuis une heure ils étaient dans cette cruelle situation où l'homme voit s'approcher le trépas sans pouvoir l'éviter. Le désespoir d'Ivane n'avait plus de paroles, il était muet, le regard attaché sur son amante, qui semblait résignée à son sort et attendre la mort dans ses bras. La mort !.... Si jeune encore, renoncer aux espérances de la vie, au bonheur !.... Le bonheur terrestre est une illusion ; il ne peut exister que dans le palais des cieux, au pied du trône du Créateur, qui protége ses élus et leur accorde un jour la félicité qu'ils n'ont point goûtée ici-bas. Du moins, n'est-ce pas l'espoir qui nous donne la force et le courage de

supporter nos afflictions avec résignation!

Ivane, électrisé par la vue des souffrances d'Olessia, ne sent plus ni le froid, ni la fatigue ; son sang bouillonne dans ses veines ; son désespoir lui rend ses forces ; il saisit sa bien-aimée, l'enlève dans ses bras, et, s'abandonnant à la providence, il s'avance au milieu des neiges amassées et divisées comme les vagues agitées d'une mer orageuse. Le poids de son corps laisse de profondes traces sous ses pieds. Quelquefois les anciennes couches, durcies par la gelée, offrent par momens une surface solide; quelquefois elles cèdent sous la pesanteur et ensevelissent Ivane et son amante jusqu'à la ceinture ; mais le villageois franchit ces obstacles, qui renaissent à chaque pas. Il croit découvrir la lisière de la forêt, il fait un dernier effort, il marche quelque temps encore, et bientôt ses genoux plient : il tombe sur la neige, ses forces l'ont abandonné.

A peine s'était-il éloigné de son cheval, que des loups affamés s'étaient jetés sur l'animal, et, vivant, l'avaient déchiré en pièces sanglantes qu'ils se disputaient avec fureur. Leurs hurlemens effroyables avaient retenti dans la forêt, et avaient rempli d'épouvante les fugitifs consternés. Alors Ivane, se voyant entre l'alternative d'être dévoré par ces bêtes féroces ou d'expirer de froid, s'écria dans son désespoir :

— Olessia ! il faut mourir, l'heure du trépas s'avance, la mort nous environne. C'était donc là le but de nos espérances, le sort affreux que le ciel nous préparait !...... Adieu, terre exécrable, où le crime triomphe et la vertu succombe, où le vice est une vertu et la vertu un crime ; adieu, je meurs innocent : si j'eusse été assassin, peut-être, heureux maintenant, je ne maudirais pas mon existence..... Et toi, Créateur, l'univers est ton temple, les vents n'ont pu détourner mes cris de douleur, mes prières sont

montées jusqu'au pied de ton trône, et tu me refuses ta miséricorde, tu es sourd à ma voix suppliante.... Qu'ai-je donc fait pour mériter ta colère ? Et cette femme, est-elle coupable aussi ?... Victime d'un tyran, nous sommes poursuivis par sa cruauté et par le destin ; nous sommes condamnés à périr dans cette affreuse solitude, sans que ta pitié daigne nous secourir.

— Ivane, interrompit Olessia, aurais-tu moins de courage que ton amie ? Pourquoi te plaindre, mon bien-aimé, ne sommes-nous pas ensemble ? Qui peut nous désunir ?... pas même la mort !.

— Rien au monde n'en aurait le pouvoir; mais notre bonheur, nos espérances !..

— Notre amour, nos désirs les avaient fait naître ; c'était un songe : il va finir avec notre existence. Regarde le ciel, c'est là qu'une vraie félicité nous attend ; là, plus de tyran, plus d'oppresseur : c'est là que la vertu et l'innocence triomphent et que la béa-

titude récompense leurs peines terrestres.

— Que Dieu t'entende, qu'il te bénisse! moi, je n'espère plus rien.

— N'es-tu pas chrétien? mes espérances sont les tiennes; mêle tes prières aux miennes, élève tes mains vers le ciel; rends-lui ton cœur: nous avons un même Dieu, c'est le Dieu de nos pères.

— Oui, tout prouve son existence, mais sa bonté est absente de son œuvre. Je vois sa grandeur, je conçois sa puissance, mais il n'a rien fait pour moi... Que lui dois-je?

— La vie.

— Si la vie est un bienfait... ce bienfait est un crime.

— Qu'oses-tu dire, insensé! n'attire pas sur toi la colère du ciel.

— Nous réserverait-il de plus grands malheurs, de plus grandes souffrances!.... Il n'en existe pas... on ne meurt gelé qu'une fois, on n'est dévoré par les loups qu'une fois..... Pourquoi prolonge-t-il notre agonie,

s'il veut notre mort ?... Entends-tu les hurlemens des loups ? ils se disputent leur proie..... nos cadavres prolongeront leur festin ; leurs estomacs seront nos tombeaux, et nos os blanchis ne seront pas enfouis dans la terre. Remercie Dieu, voilà ton sort, voilà le mien.

— Impie, tu n'es pas digne de sa miséricorde ; je te détesterais..... si je ne t'avais pas donné mon cœur...

— Ton cœur est tout pour moi, tu es mon Dieu, mon amour et ma religion ; je te dois le seul bonheur que j'aie goûté sur la terre.

— Lorsque nous n'avions qu'une seule ame, nous n'avions qu'une même pensée ; tu ne m'aimes plus, puisque tu ne crois pas en mon Dieu, puique tu repousses ma religion : la religion de nos pères..... malheureux ! laisse-moi mourir en paix

— Quoi ! tes dernières paroles sont des reproches ! tes derniers adieux n'ont point

de larmes! tu cesses de m'aimer en mourant! Olessia ! ton cœur abandonne mon cœur!

— Ils doivent se séparer, puisque tu ne crois pas à la vie éternelle.

— Au nom du fruit de l'amour que tu portes dans ton sein, Olessia ! ma tendre amie !.. Mais tu ne réponds ! pas Qu'as-tu ? ta bouche est muette, tes yeux se ferment à à la lumière !.... Ciel ! les symptômes de la mort défigurent ses traits... Olessia ! mon ange !mon bonheur ! ma vie ! tu me quittes, tu m'abandonnes !.... N'entends-tu plus ma voix ? De grâce, un regard d'adieu ! pardonne à ton Ivane : ton Dieu est le sien, ta croyance est la sienne... retiens ton dernier soupir, laisse-moi mourir avec toi !

— Mon ami !

— Olessia !

— Le trépas approche... survis-moi pour me pleurer.....

Ivane, hors de lui, n'entend plus son

amante. Il prend de la neige, lui en frotte les mains, le visage. Tout-à-coup le hennissement d'un cheval retentit dans la forêt; l'infortuné détourne la tête, et ses yeux distinguent un traîneau.

A cette vue, il pousse un cri de surprise et de joie, Olessia bénit le nom du Seigneur qui les arrache à la mort, et le paysan quittant son traîneau vient leur offrir ses secours.

C'était un bûcheron égaré dans la forêt, qui avait long-temps erré avant de retrouver son chemin. Il les plaça dans son traîneau, hâta la marche de son cheval, le dirigea vers le village le plus voisin, où il arrivèrent au point du jour.

Hélas! jeunes amans, vous êtes du grand nombre des victimes qui s'abreuvent toute leur vie à la coupe de l'infortune. Le passé n'est pour vous qu'un éternel sujet de douleur, le présent qu'un songe entremêlé de bonheur et d'infortunes, et l'avenir qu'un brouillard ténébreux, à travers lequel la

main du destin vous conduit au tombeau. Si vous devez toujours souffrir, ne valait-il pas mieux mourir dans le sein de votre mère !... Pourquoi ce passage du néant à la vie, de la vie au néant ? Pourquoi ce voyage terrestre n'est-il qu'un long enchaînement de malheurs, de chagrins, de maladies qui nous forcent souvent à désirer le sommeil de l'éternité, l'anéantissement de notre être, la demeure de la tombe, qui ensevelit nos souvenirs les plus douloureux ainsi que les plus chers ?

Ivane s'est arrêté dans l'auberge du village (44); Olessia est couchée sur un banc, on lui prodigue des soins qui la rappellent à la vie ; mais elle a perdu l'usage de ses membres : ses mains et ses pieds sont gelés, ses doigts vont pourrir comme les branches d'un arbre qui se dessèchent sur leur tronc.

Ivane veut en vain lui cacher toute l'horreur de sa position ; l'infortunée villageoise

pressent son sort et pleure sa destinée. Elle va devenir à charge à son amant, à elle-même ; elle ne pourra remplir ni les devoirs d'épouse ni les devoirs de mère ; elle assistera à la vie, comme un spectateur sensible assiste à un enterrement.

— Cher ami ! s'écrie-t-elle dans son désespoir, pourquoi ne suis-je pas morte dans tes bras ! A quoi vont te servir ma tendresse et mon amour si je ne puis plus rien faire pour toi?

— A éterniser mon bonheur. N'ai-je pas deux mains qui remplaceront les tiennes.... me croirais-tu capable d'inconstance ?...Va, ma bien-aimée, sois sans crainte, la mort seule peut nous séparer ici-bas : je vivrai pour t'aimer et pour te servir.

— Ces paroles me rendent la vie ; je ne suis plus malheureuse !

— J'ai fait ton malheur, je dois le partager.

— Je ne t'accuse point ! je t'avais donné

mon cœur, je t'ai suivi..... et je ne m'en repens pas.

— Tendre amie, ton Ivane est digne de toi. Demain je partirai pour Jytormirz, je raménerai Vladimir; il nous aidera de ses conseils, et ton Dieu, qui nous arracha des bras de la mort, nous rendra peut-être le bonheur terrestre, que nos infortunes ont mérité.

Le lendemain, Ivane recommanda son amie aux soins de la famille juive qui habitait l'auberge. Il la fit placer sur le four, donna de l'argent et en promit davantage si la jeune villageoise n'avait pas à se plaindre de leurs procédés.

Deux jours après son départ il arriva dans l i capitale du gouvernement ; il trouva son ami, lui raconta ses nouveaux malheurs, et reprit le chemin du village où il avait laissé son Olessia.

La lune était au milieu de sa course nocturne, lorsque les deux voyageurs frappè-

rent à la porte de l'auberge. Une voix juive leur répondit, en leur demandant : Qui est là?

— C'est moi, interrompit Ivane, ouvrez, je suis le paysan qui a déposé une jeune villageoise chez vous. La porte s'ouvre. L'impatient jeune homme entre, court vers le four, mais il n'y trouve plus Olessia.

— Où est-elle ? qu'en avez-vous fait ? répondez ?

— Que Dieu soit avec elle ! elle n'est plus chez nous.

— Serait-elle morte ?

— Dieu préserve! elle vivait encore lorsqu'elle nous a quittés.

— Où a-t-elle porté ses pas ?

— Nous l'ignorons.

— Comment, vous l'ignorez !

— Oui, ce sont deux cosaques qui l'ont enlevée de force.

— Ciel! elle est perdue.... malheureux ! vous l'avez livrée à ses bourreaux.

— Nous l'avons long-temps défendue ;

mais les mauvais traitemens nous ont contraints de la céder à ses ravisseurs.

— De quel côté l'ont-ils entraînée?

— Sur la route de Novgrad-Volhynski.

— Quand ?

— Hier, à l'aube du jour.

Amie infortunée! te voilà donc retombée au pouvoir du tyran, poursuivit Ivane en se promenant à grands pas dans la chambre, pourquoi ne sommes-nous pas morts ensemble....

Tandis que le malheureux s'abandonnait à sa douleur, Vladimir questionnait la famille juive, et apprenait les détails de l'enlèvement d'Olessia.

Le troisième jour après le départ d'Ivane, un cosaque entra le soir dans l'auberge ; il se plaça tranquillement à une table, se fit donner de l'eau-de-vie, et soupa. Une heure après, arriva un second cosaque en traîneau. Il était ivre et pouvait à peine se soutenir sur ses jambes. Aïe ! quelle gelée ! s'écria-t-

il en s'adressant à son camarade qui s'était détourné.

— Que le tonnerre de Dieu écrase les fugitifs! j'ai couru plus de trois milles sur les traces d'un paysan et d'une paysanne, que j'ai rencontrés en sortant de Novgrad-Volhynski.

— Assieds-toi, Sofroni, bois à la santé de Hiéronyme. Je suis à leur piste, il ne peuvent m'échapper, s'ils n'ont pas été mangés par les loups.

— A ta santé, j'ai froid, en paies-tu un second verre?

— Volontiers.

— Par Saint-Nicolas ! tu manges du lard un mercredi (45).

— Il n'y a rien chez le Juif.

— Pourtant, j'ai faim. Holà ! cabaretier ! as-tu du poisson?

— Non, des voyageurs ont dîné chez nous, et....

— Hiéronyme, as-tu questionné ce coquin d'Hébreux?

— Nous en aurons tout le temps après souper.

— Eh bien, mange, moi je vais lui faire subir un interrogatoire. Ecoute, crucifieur de Jésus, quels étaient ces voyageurs qui ont mangé ton poisson ?

— C'étaient des seigneurs.

— Tu mens, c'étaient des paysans.

— Je vous jure....

— Je t'assomme de coups, si tu me trompes. C'étaient un jeune paysan et une jeune fille qui ont mangé ton poisson ?

— Ne vous fâchez pas, je vais vous en faire cuire.

— Si tu fais un pas, je t'arrache la barbe. C'étaient un paysan et une jeune fille.

— Au nom du ciel, ne me frappez pas, je vous raconterai tout ce que vous désirez savoir.

— Fais-moi la description des personnes qui sont venues dans ton auberge depuis huit jours, non, depuis dix jours ?

— Comment puis-je me souvenir?...

— Attends, je vais aider ta mémoire, enfant de race maudite, tu crois que je suis ivre ?

— Comment pouvez-vous croire que j'ose penser ?...

— Tu as le diable au corps, Sofroni, pourquoi questionnes-tu cet Hébreux, quand je te dis que je suis sur leurs traces ?

— Eh bien, quel mal y a-t-il à cela ?

— Tout le village saura pourquoi nous sommes arrivés ici, et si nos fugitifs s'y trouvent, ils se sauveront.

— Nous ne leur en donnerons pas le temps. Hé ! Juif ! viens ici ; tu n'as pas de poisson ?

— Non, mon maître.

— Alors sers-moi de l'eau-de-vie, des oi-

gnons, du pain et du sel; maintenant je m'assieds, et je t'écoute, Hiéronyme.

— Voilà ce que je voulais te raconter, prononça le cosaque : Pour venir ici, j'ai suivi la route de Novgrad-Volhynski, qui traverse la forêt. Chemin faisant, je rencontrai un bûcheron qui me montra les ossemens d'un cheval et les restes déchirés d'un harnais, en me disant qu'il y a trois ou quatre jours qu'un paysan et une jeune fille ont été mangés par les loups, et que ces ossemens sont ceux de leur cheval. Voyant encore du foin dispersé ça et là sur la neige, j'ai cherché à découvrir quelques vestiges de nos fugitifs; car je ne puis douter que ce ne soient eux ; mais je n'ai rien trouvé qui puisse nous servir de preuve et convaincre le comte de la vérité de notre rapport.

— Peut-être vivent-ils encore. D'ailleurs, il est probable qu'ils ont passé par ce village, et qu'ils se sont arrêtés dans cette au-

berge. Il faut encore questionner le Juif.

— Demain, nous pourrons prendre des renseignemens dans le village. Ils n'ont pu continuer leur route sans louer un cheval.

— Pourquoi attendre jusqu'à demain ; je vais le saisir par la barbe, et je te réponds qu'il avouera tout ce que nous voudrons. En effet, il se levait déjà pour maltraiter l'Hébreux ; mais Hiéronyme l'arrêta et fut long-temps avant de le persuader.

Pendant cette conversation, Olessia eut le temps d'avertir le Juif de sa situation périlleuse, et de s'assurer de ses services par quelques pièces d'argent. Alors ils convinrent qu'il fallait énivrer les cosaques et profiter de leur sommeil pour la cacher dans le village jusqu'à leur départ.

Aussitôt le Juif s'approcha de la table, se gratta la tête en les regardant d'un œil bien bénin, et leur dit d'une voix nasillarde : Il y a une grande gelée aujourd'hui ; vous avez dû souffrir du froid ?

— Qu'est-ce que cela te fait? lui répondit Sofroni.

— J'ai de l'eau-de-vie de Kief.

— Bois-là toi-même.

— J'ai de l'hydromel comme vous n'en trouverez pas dans tout le gouvernement.

— Va-t-en à tous les diables.

— J'ai du vihcniak délicieux.

— Laisse-nous en paix, race maudite.

— Si vous avez encore faim, j'enverrai chercher des œufs dans le village. Je veux vous servir et vous m'injuriez.

— C'est que nous n'avons point un zlote dans la poche, et que nous avons soif et faim comme un palatin, interrompit Hiéronyme. Veux-tu nous faire crédit ?

— Pourquoi pas, vous êtes des honnêtes gens, vous ne voudriez pas abuser de ma bonne foi ?

— Eh bien ! voilà un brave Hébreux ! s'écria Sofroni en lui frappant sur l'épaule. Fais-nous cuire des œufs sur la cendre,

ajouta-t-il, donne-nous du vichniak, et après nous goûterons ton hydromel si fameux.

— Très volontiers, répondit le rusé cabaretier, et aussitôt il leur plaça une bouteille et un verre sur la table.

Les caresses succédèrent aux menaces et aux injures. Les cosaques chantèrent en battant la mesure sur la table à coups de poings redoublés. Sofroni sifflait quelquefois en accompagnant les sons prolongés qu'Hiéronyme tirait de son vigoureux estomac. Peu à peu la boisson leur porta à la tête, leur voix s'éteignit. Sofroni croisa ses bras sur la table, appuya sa tête dessus, et ronfla sans remuer de sa place. Alors Hiéronyme, qui bâillait depuis long-temps, se leva en balançant, se dirigea vers le four, et voulut monter pour s'y coucher. Ma famille repose ici lui dit l'Hébreux, en arrêtant le cosaque.

— Fais la descendre.

— Je suis maître chez moi ; je ne le veux pas.

— J'ai froid, il faut que je me réchauffe; allons, laisse-moi monter, où je te casse la tête.

— Mais il y a encore là-haut ma servante, qui est malade.

— Ça m'est indifférent. Y aurait-il le diable, ses enfans et toi, que rien ne m'empêchera de monter sur le four et d'y passer la nuit.

En finissant ces mots, il poussa rudement le Juif, qui alla tomber dans un coin de la chambre, il grimpa sur le four, étendit sa fourrure, se coucha dessus, et s'endormit aussitôt.

L'infortunée Olessia, tremblante de crainte, rappelait tout son courage pour ne point se trahir. Elle étouffait ses soupirs, dérobait ses pleurs, qui auraient pu la faire reconnaître s'ils avaient fixé l'attention du cosaque, dont le corps lui fermait la sortie de dessus le four. Le Juif lui avait fait signe de rester tranquille, espérant que ces deux hommes,

se réveillant avant le jour, partiraient sans s'approcher d'elle; mais Olessia craignait autant pour son amant que pour elle-même; il était impossible qu'ils ne se rencontrassent pas sur le chemin de Jytomirz, et qu'une lutte sanglante ne s'engageât pas entre eux.

Cependant les heures s'écoulaient, le coq matinal avait déjà chanté pour la troisième fois, lorsque des voyageurs heurtèrent à la porte. Olessia tressaillit à ce bruit imprévu. Son oreille attentive chercha à reconnaître la voix de son Ivane; mais lorsque le Juif eut ouvert, elle vit entrer des inconnus qui s'étaient égarés de leur chemin et qui demandaient des renseignemens pour continuer leur route.

Au bruit confus des voix, au hennissement des chevaux, les émissaires du comte se reveillèrent; Sofroni alla atteler le cheval au traîneau, et Hyéromime interrogea l'Hébreux sur le passage des fugitifs qu'ils

poursuivaient. Le bruit court, répondit le Juif, qu'un paysan et une jeune fille ont été dévorés par les loups ; on voit encore dans la forêt les ossemens d'un cheval qu'on dit avoir été le leur. D'autres rapportent qu'on voit deux cadavres sanglans, dont les membres sont dispersés sur la neige, où l'on a trouvé une chemise d'homme en lambeaux et une capote de femme déchirée. Ce que je sais, c'est que l'économe de notre village s'est transporté sur les lieux, et qu'il a envoyé un rapport à Novgard-Volhynski.

Le traîneau était déjà devant la porte; les cosaques promirent au cabaretier d'acquitter leur dette à leur prochain passage, et tous deux, encore ivres de la veille, se placèrent dans leur traîneau et partirent.

A peine se furent-ils éloignés de l'auberge, qu'Olessia fit le signe de croix et remercia le ciel qui venait de la délivrer d'un péril aussi imminent. Le Juif faisait déjà valoir ses services, et réclamait l'argent qui lui

avait été promis ; lorsque les deux cosaques entrèrent tout-à-coup dans la chambre, s'élancèrent sur le four, reconnurent Olessia et s'emparèrent d'elle. La malheureuse villageoise jeta des cris perçans, elle implora le secours de l'hébreux ; mais ses ravisseurs maltraitèrent le cabaretier qui ne put délivrer l'infortunée, qui fut portée dans le traîneau.

Ivane se tordait les bras de rage, s'arrachait les cheveux de désespoir pendant ce triste récit. Lorsqu'il fut terminé : Vladimir, prononça-t-il d'une voix douloureuse, continue ton chemin vers Odessa : je t'y rejoindrai si j'ai le bonheur de sauver Olessia, si non, je te dis un éternel adieu.

— Ami, crois-tu que je t'abandonnerai dans le malheur? interrompt Vladimir.

— Pourquoi t'associer à mes infortunes; je vais commettre un crime; pourquoi la peine et les remords en rejailliraient-ils sur ta tête?

— Ton sort doit être le mien; nous n'avons point de temps à perdre; courons à Novgrad-Volhynski.

— Écoute, tout est extrême en moi, l'amour comme l'amitié. Je me dois à mon amante! mon ame est son ame, sa vie est ma vie!..... Je vais mourir ou l'arracher des mains de son oppresseur, et ton ami n'a pas besoin d'un complice pour frapper un tyran..... tu as vengé ta Mélanie, laisse-moi venger mon Olessia..... Va, poursuis ta route; je vais accomplir ma destinée..... si je survis, tu me reverras; pars, te dis-je, ne m'accompagne pas... N'as-tu pas assez souffert pour l'amour, veux-tu encore souffrir pour l'amitié?.... Adieu, souviens-toi quelquefois d'Ivane....

— Arrête! compagnon de malheur, ton ennemi est le mien, c'est celui d'Olessia. Ton bras suffit à ta vengeance; mais mon dévouement peut-être utile à ton amante; je te suis.

— Tu le veux !.... Que la volonté du ciel s'accomplisse..... marchons!

Le lendemain, les deux amis entrèrent dans les murs de l'ancienne Zuael (46). Comme ils traversaient la grande place de la ville, ils la trouvèrent remplie d'une foule curieuse, qui se pressait en épais cordon, autour de trois malheureux condamnés au knoute. Fuyons ce spectacle d'horreur, s'écria Vladimir, il renouvelle le souvenir de mes souffrances passées.

— Je te rejoins, interrompit Ivane, laisse moi contempler cette scène affreuse; peut-être y figurerai-je bientôt!.... Les tourmens du corps sont moins douloureux que ceux de l'ame.... Si mon supplice pouvait sauver mon Olessia, je ne balancerais pas à me livrer à mes bourreaux, et si je périssais sous les coups, ma mort, bien mieux que ma fatale existence, aurait été utile à mon amante!

— Est-ce que ces cris déchirans, ces cris

de désespoir ne révoltent point ton cœur? est-ce que tes yeux peuvent voir sans effroi le sang jaillir sous les coups de knoute? Viens.

— Je te suis... j'en ai assez vu. Il me semble te contempler sur la planche dégoûtante; il me semble assister à ton supplice. Ciel! que tu as dû souffrir!....

— Le trépas de Mélanie m'a plus fait souffrir encore!

— Allons, cher Vladimir, éloignons-nous.

Après avoir pris des renseignemens suffisans sur la marche des ravisseurs d'Olessia, les deux victimes du sort quittèrent Novgaryd-Volhinski, et hâtèrent leur course sur les traces de la jeune fille. Mais les cosaques avaient un jour d'avance; les villageois ne purent les rejoindre, et Ivane ne découvrait encore que les trois croix dorées de la cierkief de son village, que la malheureuse Olessia étaient déja renfermée dans

les murs du château des comtes Vladeski.

L'inconsolable Ivane ne répondit à la joie et aux caresses de sa famille que par des pleurs et des soupirs. Il aimait ses parens, mais la persuasion que son amante était au pouvoir de son oppresseur, l'appréhension des souffrances qu'elle devait essuyer, déchiraient son cœur et occupaient seules sa pensée. Bientôt ses forces physiques l'abandonnèrent, une fièvre ardente enflamma son sang, ses idées se confondirent, le passé et le présent se mêlèrent dans sa mémoire, et un délire continuel le priva de la raison sans lui ôter le souvenir du malheur.

La seule voix de Vladimir fixait parfois son attention. Au nom d'Olessia, ses yeux s'arrêtaient sur les yeux de son ami, son regard semblait lui dire: « Elle est dans le château du crime; que ne doit-elle pas y supporter!... et je ne puis voler à son secours! »

Après quelques jours d'angoisse, une fièvre lente succéda au délire, à l'aliénation

de son esprit troublé. Il retrouva la parole, il versa des larmes, et sa santé paru s'améliorer. Ses parens et son ami espérèrent que sa jeunesse triompherait de la maladie; mais un coup mortel devait bientôt détruire leur espérance. Les malheurs d'Ivane touchaient à leur terme; il allait retrouver la tranquillité et la paix du cœur; il allait oublier ses disgraces, et le bonheur, qu'il n'avait qu'entrevu sur la terre, l'attendait sous l'insensible pierre des tombeaux.

« Vladimir, dit-il à son ami, mes forces renaissent; pourquoi ne me laisse-t-on pas voler au secours d'Olessia?.... Écoute, si la tendresse de mes parens enchaîne encore mes pas, de grâce! au nom de l'amitié! rends-toi à Vidolska, va trouver les parens de l'infortunée, prends des renseignemens sur son sort; cherche à la voir, à la consoler; dis lui que je viendrai bientôt l'enlever; que je n'existe toujours que pour elle, que la mort seule peut effacer son image de mon

cœur. Ciel! je tremble d'apprendre ce qui s'est passé pendant une séparation de quinze jours..... Le comte ne peut plus l'aimer..... Qu'est devenue la malheureuse? Peut-être l'a-t-il fait fustiger avec barbarie!.... peut-être a-t-elle expiré sous les coups, au milieu des douleurs!.... Ami, souviens-toi de ton chagrin lorsqu'on te sépara de ta Mélanie... ton ame doit comprendre mon ame!....

— Hélas! pourrais-je jamais en perdre la mémoire! interrompit Vladimir.

— Non, ces souffrances-là sont ineffaçables..... Il semble que le destin nous ait associés pour pleurer ensemble... mais je suis moins malheureux que toi..... tu n'as plus d'espoir..... elle n'est plus; et mon Olessia vit encore.

— Ami, tu m'as consolé, continua-t-il, maintenant il faut agir. Dans quatre jours c'est la fête de la paroisse de Vidolska; les habitans des villages voisins s'y rassembleront. Tu pourras te glisser dans la foule; on

ne te connaît pas; tu pénétreras dans le château; tu verras Olessia; je t'attendrai dans la forêt; tu la délivreras, et nous fuirons ensemble. Oui, nous la délivrerons si le ciel nous protége, répéta Vladimir, laissant échapper un profond soupir.

En prononçant ces paroles, le regard attristé de Vladimir rencontra le regard de la sœur d'Ivane, qui vaquait aux soins du ménage. Une larme furtive brilla sous leurs paupières, et cette larme annonçait le sort de l'infortunée Olessia.

Le même soir, le fidèle ami d'Ivane fut de retour de Vidolska. Il s'empressa de satisfaire aux questions de l'impatient villageois; il lui donna des espérances; il lui raconta que son amante était au château; que le comte la traitait avec humanité, qu'on prétendait qu'il avait oublié cette passion passagère qui avait été la source de tous leurs malheurs; que d'ailleurs Olessia, ayant presque perdu l'usage de ses pieds et de ses

mains, n'était plus pour lui qu'un objet de pitié qu'il allait sans doute renvoyer chez ses parens.

Pendant ce discours, Vladimir avait constamment tenu les yeux attachés à la terre. Des soupirs involontaires avaient souvent interrompu son récit. Il avait balancé pour répondre à plusieurs questions d'Ivane, et les parens du villageois avaient laissé échapper quelques paroles qui éveillèrent des soupçons dans son cœur craintif. Pourtant il ne fit point de reproches à son ami; il parut persuadé, garda le silence, et lorsque sa famille fut livrée aux douceurs du sommeil, il se leva dans l'obscurité, sortit de la chaumière, s'élança sur un cheval et partit pour Vidolska.

Il eut bientôt franchi la distance qui sépare les deux villages. Il découvre la chaumière des parens de son amante. Il arrive, il frappe à la porte; on lui ouvre, il entre; mais, à sa grande surprise,

il se trouve entouré d'une famille étrangère qui le regarde avec curiosité. Je ne puis me tromper, dit-il, cette habitation est celle des parens d'Olessia; où sont-ils? Qu'est devenu son vieux père? Le vieillard est mort depuis un mois; sa veuve s'est retirée chez son frère, qui demeure dans le hameau voisin dépendant de cette seigneurie, répond un paysan.

— Et leur fille?

— Elle avait été enlevée par un serf du seigneur Borovski. Lorsque les cosaques de notre maitre l'eurent ramenée, elle fut enfermée dans les murs du château.

— Où se trouve-t-elle maintenant?

— A côté de son père.

— Elle est morte?

— Il y a trois jours que l'on a rendu son corps à la terre.

— Ciel! mon Olessia! s'écrie le villageois désespéré. Il ne peut en dire davantage, ses

genoux plient, il tombe en perdant l'usage de ses sens

La famille étonnée a reconnu l'amant de la malheureuse Olessia. Elle rappelle le villageois à la vie; peu-à-peu l'excès de sa douleur fait place au désespoir, ses forces renaissent; il se relève, s'arme d'une pioche, et quitte la chaumière en prononçant d'une voix déchirante : si le trépas nous a séparés, je dois encore la voir... je veux lui dire un dernier adieu.

Arrivé au cimetière, une fosse nouvelle lui annonce le lieu fatal qu'il cherche et qu'il redoute. Il renverse la terre sur la neige encore empreinte des pas des personnes compâtissantes, qui accompagnèrent son amie jusqu'à son dernier asile. Déjà la pioche frappe sur un corps solide qui rend un sourd gémissement; c'est le cercueil de son amante; son cœur vient de le lui dire, et soudain un tremblement convulsif agite ses membres. Cependant, animé par le dé-

sespoir qui lui rend des forces surnaturelles, il le dégage, l'ouvre d'une main craintive, et découvre la victime de la mort.

« Mon Olessia! s'écrie-t-il d'une voix douloureuse, je te revois..... et c'est dans la tombe!... Amie infortunée, tu n'as compté que seize printemps... puis il a fallu mourir!... Oui, c'était ton sort... Dans peu de temps ton corps disparaîtra dévoré par les vers; cette bouche que j'ai couverte de baisers, ces yeux qui lisaient dans mon ame, ces mains qui tressaillaient dans les miennes, ce visage enchanteur qui fit naître les désirs de ton tyran, ta beauté qui fit notre malheur, tout va se détruire et se réduire en poussière : tes ossemens seuls te survivront, comme un triste souvenir de ta triste existence.

» Les droits barbares de ton oppresseur t'ont fait disparaître de cette terre que je déteste autant que lui. Ton trépas a satisfait sa cruauté, comme la possession de tes

charmes devait satisfaire sa passion. Heureux, il t'eût délaissée; morte, il t'a oubliée... et moi je vis encore pour te pleurer.

» Qu'est pour moi l'univers sans toi? un vaste désert, une affreuse solitude où rien ne parle à mon cœur... Je ne vivais que pour toi; tu étais une partie de moi-même aussi nécessaire à mon existence que le soufle l'est à la vie. Je respirais par toi, je voyais par toi, je sentais par toi; maintenant j'ai perdu toutes mes facultés physiques et morales; je n'existe plus. Désormais mes jours vont s'écouler sans désirs, sans plaisirs; je suivrai avec insouciance le chemin qui conduit au trépas, au milieu des ennuis et des chagrins d'une vie trop prolongée. Maintenant la mort est ma seule espérance, le terme de mon inutilité sur la terre, où je ne tiens à rien... Si nous devons nous réunir dans le ciel, pourquoi prendrais-je goût à la vie?

O ma bien aimée! la cruelle mort a cou-

ronné ta tête des pavots du néant... tu sembles dormir; mais ce sommeil est celui de l'éternité : celui qui n'a jamais eu de réveil! pourtant la lune éclaire ton front livide, comme autrefois, lorsque le souffle de la vie fesait battre ton sein. Rien n'a changé dans la nature; le cœur de ton ivane ne changera jamais; mais tout a changé pour lui. Oui, le lever du soleil ne fera plus d'impression sur mon ame : il commencera son cours, il éteindra ses feux sans m'avoir vu sourire.

» Mais quel doux sifflement se fait entendre?... Est-ce le vent qui se joue entre les branches dépouillées de leur feuillage?... N'est-ce point ton ame qui redescend sur la terre pour me dire un dernier adieu?.. Ame de mon Olessia, fluide vivifiant rentre pour un instant dans ta dépouille mortelle; rends-lui la vie, anime pour un moment ce cadavre muet, dont le cœur glacé ne comprend plus mon cœur. Hélas! souffle électrique, tu

n'as plus de pouvoir sur la proie de la mort; ton empire a fini avec son existence!...

» Je t'ai vu ces mêmes vêtemens, continua-t-il après l'avoir contemplée attentivement, losrque dans nos fêtes champêtres, tu brillais au milieu de tes compagnes...... qui aurait pu prévoir alors qu'ils étaient destinés à devenir tes habits funèbres!.. et ce pain, et ce sel que nous devions offrir à nos seigneurs le jour de notre union.... Ces objets sont placés à tes côtés pour devenir aussi la pâture des vers auxquels tes restes sont destinés!

» Hélas! mon amour a fait ton infortune; tu t'es attachée à la destinée d'un malheureux; tu as partagé son sort, et tu l'as devancé. Eh bien! ajoute-t-il en lui prenant la main, je suis le fiancé de la mort, je t'épouse dans la tombe; que Dieu reçoive mes sermens: je te jure un amour et une fidélité éternels. Ciel! pouvais-je penser que ce dût être sur ton cercueil que nous pourrions nous lier

pour toujours, et nous séparer à jamais! »

Alors s'agenouillant dans un recueillement religieux, il fit plusieurs signes de croix, s'inclina sur le corps de son amante, lui baisa les mains, lui donna le baiser de paix et recouvrit ces restes précieux.

Quand il eut replacé la croix sur la tombe de son épouse, le désespoir, dit-il, m'a fait oublier qu'Olessia portait dans son sein le fruit de notre malheureux amour. Cette innocente créature a trouvé son tombeau dans les entrailles de sa mère : j'ai deux victimes à venger. En prononçant ces mots, il détache sa hache de sa ceinture, jette un dernier regard sur le tertre où repose Olessia, et marche d'un pas precipité vers le château du comte.

Le plus grand silence régnait dans la nature. Ivane escalade la haie qui entoure le jardin; il suit le même chemin qui l'avait conduit à la délivrance de son épouse; il

arrive sous les fenêtres de l'appartement où son courage avait bravé le pouvoir seigneurial; il lève le bras pour briser les volets : mais pourquoi pâlit-il? D'où vient que tout son corps tremble?...... que sa main, armée pour frapper un tyran, reste immobile?...... Son ame serait-elle accessible à la crainte?... Non; il écoute une voix mystérieuse, qui n'est entendue que de lui. Cette voix a pénétré jusque dans son cœur; c'est celle de son épouse.

« Ivane, dit-elle, tu n'étais que malheureux, tu vas devenir criminel. Fuis ces lieux encore innocent, ou sépare-toi pour l'éternité de celle qui t'attend dans les cieux.

Le villageois se détourne, il distingue Olessia; il lui tend les bras; il veut s'élancer vers cette ombre chérie; mais l'ombre s'évanouit peu-à-peu, et comme une vapeur légère disparaît à ses yeux. Alors ses forces

l'abandonnent, il chancelle, il tombe sur le sein de Vladimir qui avait couru sur ses traces. Bientôt reconduit sous le toit paternel, une fièvre délirante le conduisit au tombeau, ou le ciel lui réservait le bonheur qu'il n'avait pu goûter sur la terre.

NOTES.

l'abandonnement, il chancelle, il tombe sur le sein de Vladimir qui avait couru sur ses traces. Bientôt reconduit sous le toit paternel, une fièvre délirante le conduisit au tombeau, où le ciel lui réservait le bonheur qu'il n'avait pu goûter sur la terre.

NOTES.

(1) Sous le règne de l'empereur Alexandre les soldats devaient servir vingt-cinq ans pour obtenir leur congé et devenir libres. Les propriétaires avaient le droit de les rendre à tout âge, pourvu qu'ils fussent en bonne santé.

(2) Les paysans qui possèdent quelque argent ont l'habitude de l'enfouir dans la terre. Comme ils le font souvent en cachette de leur famille, il se trouve perdu après leur mort.

(3) L'hiver, les maisons ont toujours des doubles fenêtres. Cette précaution est indispensable dans ces rigoureux climats.

(4) Comme les paysans travaillent tout avec la hache, et qu'ils n'ont point d'autres instrumens de menuiserie et de charpenterie, ils en ont toujours une qui est passée dans leur ceinture derrière le dos.

(5) C'est un long tuyau de pipe.

(6) Le kolhotka, en russe koloda, est une pièce de bois dans laquelle en enchâsse les pieds à la hauteur de la cheville, pour ôter aux prisonniers les moyens de courir.

(7) Toutes les phrases écrites en caractères italiques sont des traductions des proverbes populaires.

(8) Frère (brat.), c'est ainsi que les paysans s'appellent entre eux.

(9) Comme les premiers étrangers qui ont été en Pologne étaient des Allemands, les paysans donnent ce nom à tous les étrangers en général. Ils sont persuadés que les étrangers ne sont pas chrétiens, qu'ils n'ont point de religion. Il y en a qui ne mangeraient pas dans l'assiette qui aurait servi à un voyageur. Pourtant les soldats russes et polonais qui ont été en Allemagne et en France leur ont un peu ouvert les yeux.

(10) Saint Nicolas est un saint extrêmement révéré chez les chrétiens du rit grec.

(11) On donne ce nom à des domestiques qu'on habille comme les cosaques d'Ukraine. Les seigneurs de province en ont un à cheval devant leur équipage,

lorsqu'ils sont en voyage. D'autres les emploient comme laquais, et d'autres leur donnent la surveillance des paysans à la corvée; ils ont une espèce de fouet avec lequel ils frappent les travailleurs paresseux.

(12) Les paysans de la Volhynie chantent des chansons de la Petite-Russie et de l'Ukraine. Ces chants sont presque tous monotones et larmoyans.

(13) Les paysans ne brûlent pas de chandelles. Ils font sécher du sapin, le fendent en petites lattes très minces qu'ils allument et placent sur une fourche de fer fixé au bout d'un bâton.

(14) C'est l'ancien usage d'offrir l'hospitalité.

(15) Église du rit grec.

(16) Un pope est un curé du rit grec. Ils ne peuvent être prêtres avant d'être mariés, et si leur femme meurt, ils n'ont pas le droit de se remarier.

(17) Le zapaski est un tablier étroit qui s'attache à la ceinture. Les paysannes en portent deux; l'un par devant, l'autre par derrière. Ces zapaskis remplacent les robes à corsage dont elles ne font point

usage. Pourtant on voit quelquefois des jeunes filles en jupons d'indienne. Jusqu'à la ceinture elles n'ont que leur chemise pour tout vêtement ; mais leurs cheveux sont séparés en deux tresses qui font le tour de leur tête.

Les femmes mariées se coupent quelquefois les cheveux; mais lorsqu'elles les conservent, l'usage leur défend de laisser voir leur chevelure.

La plupart des vieillards portent la barbe. Les jeunes paysans ne laissent croître que leurs moustaches, leurs cheveux tombent sur leur cou.

(18) Les chemises des paysannes sont fendues depuis la ceinture jusqu'en haut, et, comme elles ne portent point de mouchoir de cou, on découvre leur gorge. Quand elles lavent leur linge, elles ont l'habitude de relever leurs zapaskis et leur chemise jusqu'au haut des cuisses, et, dans cette nudité indécente, elles restent debout sans se déranger à la vue des passans.

(19) Dans les églises du rit grec, l'autel se trouve placé derrrière un portique, qu'on appelle iconostase, percé de trois portes. Les prêtres et l'empereur ont seuls le droit de passer par celle du milieu. L'entrée de ce sanctuaire est interdite aux femmes. Ce porti-

que est orné d'images. La religion grecque défend d'employer la musique instrumentale dans les cérémonies religieuses.

(20) Les canots sont faits d'un seul arbre creusé, comme les pirogues des sauvages.

(21) Quand le défunt est enterré et que le prêtre a béni la tombe, il fait le signe de la croix sur l'eau-de-vie et le riz ou gruau qu'ont apportés les parens du trépassé, et l'on boit et l'on mange en sa mémoire avant de quitter le cimetière.

(22) Après l'enterrement, il y a toujours un repas chez les parens du défunt. Les prêtres, les officians y assistent; ils y lisent la prière des morts et bénissent la maison. Souvent ces festins ne se terminent que lorsque le pope et toute l'assemblée sont ivres.

(23) J'ai déjà dit que d'après des oukases d'Alexandre, les paysans ne devaient que trois corvées par semaine à leur seigneur.

(24) Les berceaux sont une corbeille d'osier ou une boite faite d'écorce d'arbre, suspendue par quatre cordes à une perche attachée au plafond.

(25) Le paysan regarde comme une très-grande punition d'être fait soldat; pourtant l'empereur Nicolas punit très-sévèrement les officiers qui tyrannisent leurs subordonnés.

(26) La Volhynie a été le théâtre des anciennes guerres; toutes ses plaines sont couvertes de tertres sous lesquels furent déposés les morts. On y voit encore des vestiges de retranchemens, anciens souvenirs des invasions auxquelles la Pologne a toujours été exposée par sa position géographique qui n'oppose aucune barrière à ses ennemis.

(27) Il y a quelques années que l'on frappait les condamnés jusqu'à mort. Lorsqu'ils étaient tombés, on les plaçait dans un chariot que l'on traînait dans les rangs. Maintenant, quand le patient tombe, on suspend son exécution jusqu'au rétablissement de sa santé.

(28) Dans la note sur la Volhynie, j'ai dit que la femme d'une recrue n'appartient plus à son seigneur. Après sept ans d'absence cette femme peut se remarier si elle n'a pas de nouvelles de son mari, et si elle épouse un serf, elle redevient esclave du seigneur à qui appartient son second mari.

(29) La peine la plus grave est le knout et l'exil

aux mines de Sibérie, puis les colonies en Sibérie, les maisons de corrections, les baguettes, les verges et plusieurs espèces de fouets.

(30) Les détenus dans l'Ostrog reçoivent huit ou dix centimes par jour, pour leur nourriture.

(31) Chaque ville a une prison qu'on appelle Ostrog. C'est une maison de bois qui n'a qu'un rez-de-chaussée. Elle est entourée de hautes poutres plantées perpendiculairement. Tous les prisonniers, les crimes et les sexes y sont confondus.

(32) Ces faits ne sont point inventés.

(33) Cette révolte des détenus de l'ostrog de Jytomirz est arrivée lorsque le général Gyziski était gouverneur de Volhynie.

(34) Le bourreau est un criminel auquel on accorde sa grâce. Il doit demeurer dans l'ostrog et ne peut sortir que les jours d'exécution accompagné d'une garde. Cet homme est la terreur du peuple et des juifs. Il entre dans les cabarets qui se trouve sur son chemin; il boit, il mange sans rien payer; il frappe, il dit des injures à ceux qui se trouvent sur sa route.

(35) Il est défendu au bourreau de tuer le condamné. Il doit frapper de manière que le sang coule, pour que les plaies ne soient pas dangereuses. Il a plusieurs knouts avec lui, pour en changer quand ils s'amollissent ou quand ils cassent. Le knout est un petit manche de bois, auquel est attaché par un anneau une longue lanière de cuir épais. Le bout de cette lanière forme un triangle extrêmement alongé dont l'extrémité est très effilée. A chaque exécution, le bourreau fait bouillir le cuir et le fait sécher, de manière qu'il devient dur comme un morceau de bois. Il s'exerce à donner le knout sur une planche, et ils ont plusieurs secrets pour frapper qui augmentent ou diminuent les douleurs du patient à leur gré: c'est pourquoi les condamnés paient le bourreau, et sacrifient leur dernier argent pour acheter leur compassion.

(36) Après la guérison des condamnés on les envoie à Tobolsk, et c'est de cette ville qu'on les conduit dans les mines.

Autrefois, à peine leur avait-on fait subir la peine du knout, arraché les narines, imprimé le cachet sur le front et les joues, qu'on les jetait dans un cha riot de poste qui partait de suite.

Vor signifie en russe voleur : c'étaient les trois

lettres qu'on leur marquait sur le visage. Une sur le front, deux sur les joues.

(37) C'est sous le règne d'Alexandre que le général Arachéief a formé des colonies militaires dans des villages appartenant à la couronne. Les paysans colonistes peuvent se marier; ils travaillent à la terre et font le service militaire. La plus belle colonie militaire est située près de Novgrad sur la chaussée de Saint-Pétersbourg.

(37) On a vu des amateurs de chasse faire l'échange d'un paysan contre un chien de race.

(39) C'est un sous-préfet d'arrondissement.

(40)Ce sont des fermiers nobles qui louent les terres des grands seigneurs.

(41) Les popes vont s'énivrer au cabaret avec les paysans; ils sont enclins à l'ivrognerie, et ne sont point respectés des villageois avec lesquels ils sont souvent en querelle. On a même vu des prêtres frapper des paysans dans l'église. Maintenant le gouvernement s'occupe beaucoup des écoles des séminaristes.

(42) C'est la prière des paysans pendant la messe, C'est ce qu'ils répètent à chaque instant en se signant et en se frappant le front contre terre : ils n'en savent point d'autres.

En Volhynie les paysans se couchent la face à terre et les bras ouverts en croix, et restent dans cette position toute la durée du service divin. Quelquefois la moitié des assistans sont dans cette attitude, et tellement à l'étroit, que leurs bras reposent sur leurs voisins et leurs voisines.

(43) Florin polonais, soixante centimes.

(44) On ne s'étonnera plus qu'il faille tant d'équipages pour voyager en Pologne, quand on saura qu'on ne trouve absolument rien dans les auberges de village. C'est un bâtiment composé de deux chambres, où loge une famille juive très-sale, où l'on trouve, l'hiver, des veaux, des poules, des canards et des paysans ivres qui fument un tabac dont l'odeur est extrêmement désagréable.

(45) Les catholiques grecs font maigre le mercredi et le vendredi.

(46.) C'est ainsi que s'appelait Novgrad-Volhynski, chef-lieu du district de ce nom.

Jytomirz.

Cette ville, capitale du gouvernement de Volhynie, chef-lieu d'un district, est située sur la Tétéref, à 1453 verstes de Saint-Pétersbourg et à 1028 de Moscou. Lorsque cette ville dépendait de la Pologne, elle était capitale de district, siége du grod, de la starostie, ainsi que des diétines. Alors elle faisait partie du palatinat de Kief divisé en starostié de Jytomiry et d'Ovroutche.

(42) [illegible] c'est ce qu'ils répètent à chaque instant en se signant et en se frappant le front contre terre. Ils n'en savent point davantage. [illegible]

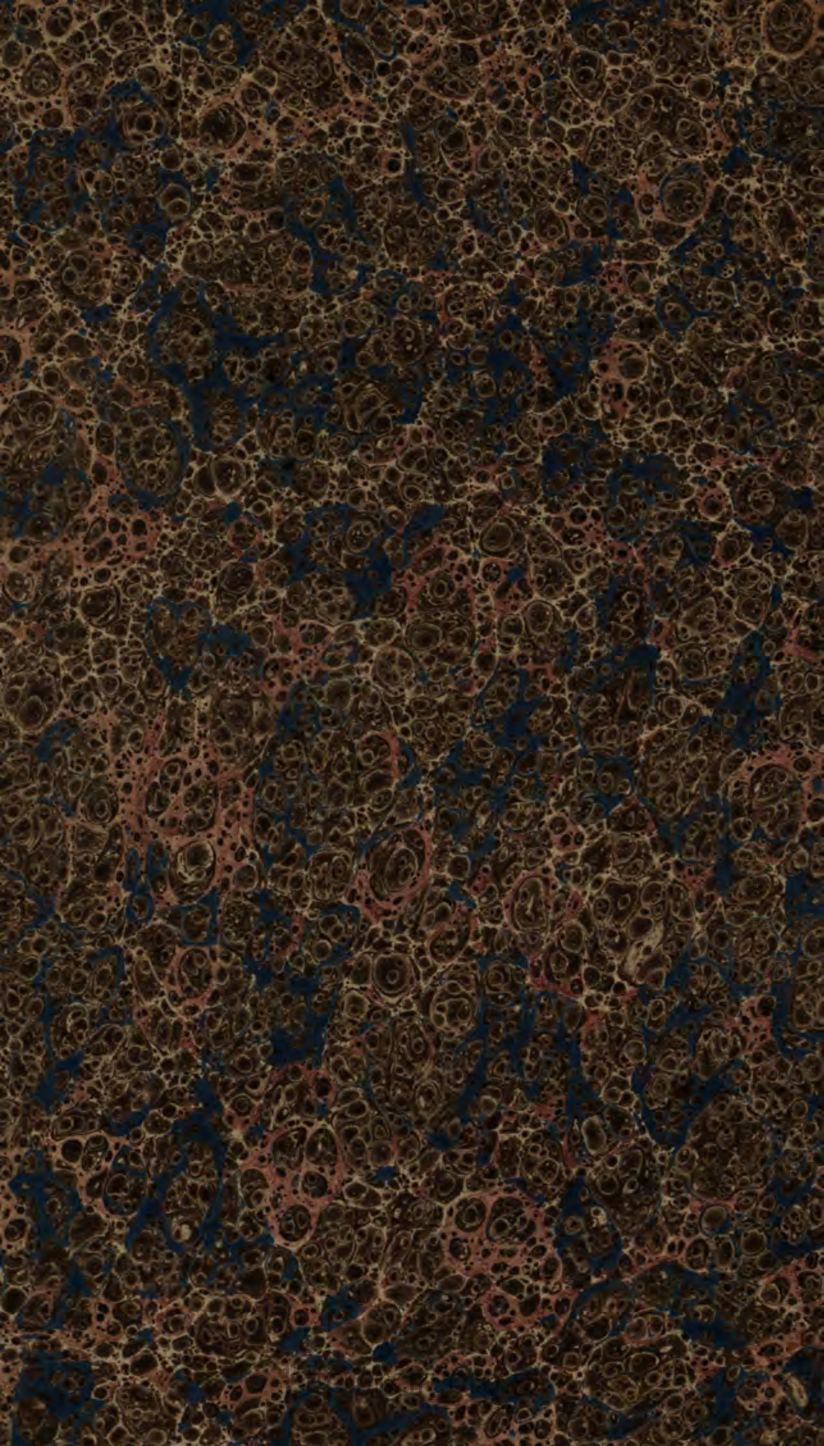
(43) Florin polonais, soixante centimes.

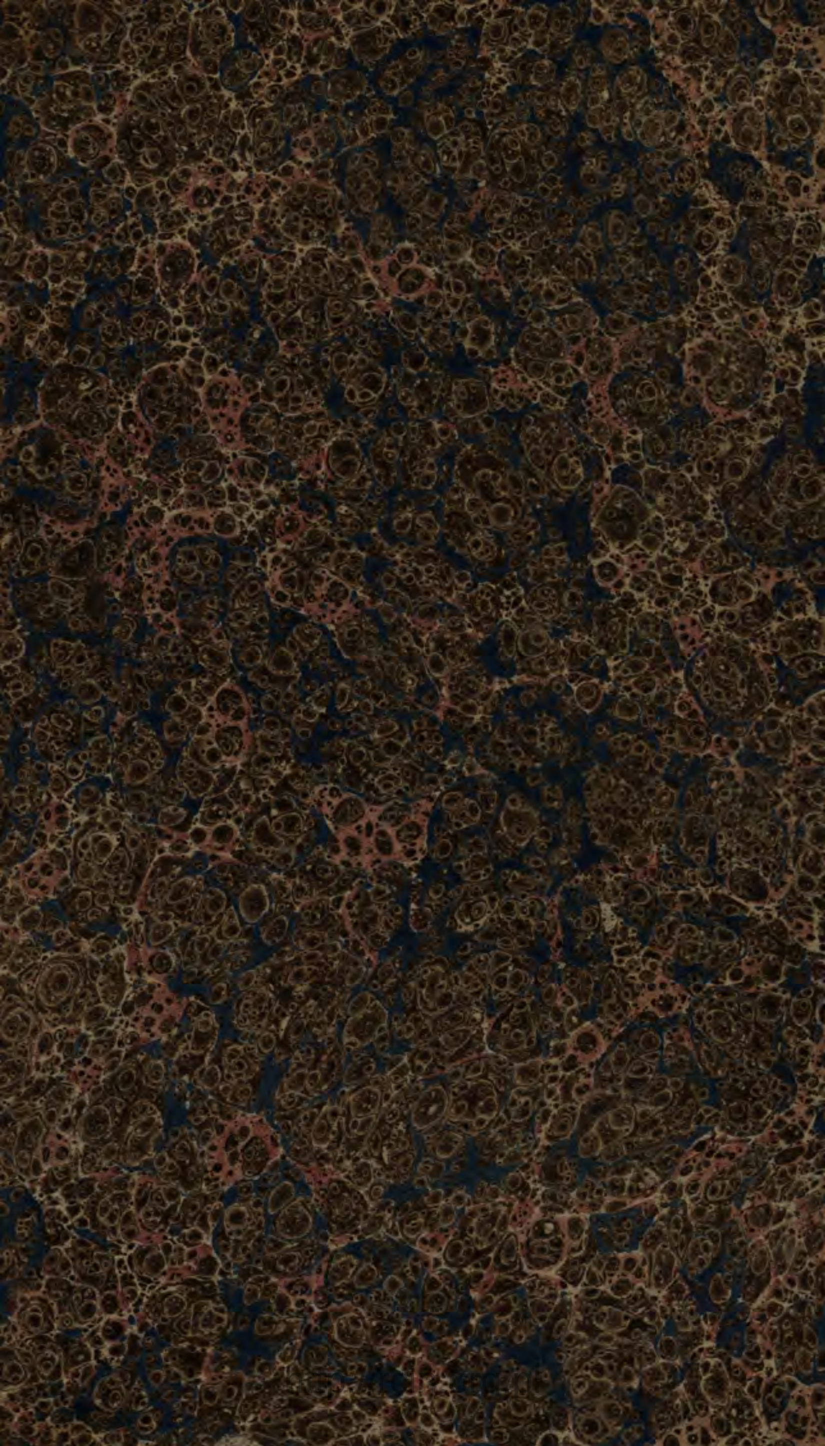
(44) On ne s'étonnera [illegible] d'équipages pour voyager [illegible] de village. C'est un bâtiment composé de deux chambres [illegible] des poules, des canards, et des paysans ivres qui [illegible] un tabac dont l'odeur est extrêmement désagréable.

(45) Les catholiques grecs font maigre le mercredi et le vendredi.

(46) C'est ainsi que s'appelait [illegible]

he






F
1975